



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

NOUVELLE SUITE
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,
TRADUITS PAR M. GALLAND.

TOME PREMIER.



7385





*Je pris le sabre et le vase, et marchai
vers le château).*



Tome 1.

page 55.



583651

NOUVELLE SUITE

DES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS PAR M. GALLAND,

De l'Académie des Inscriptions & Belles - Lettres,

TROUVÉS

Dans les papiers de ce célèbre écrivain.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur, rue Gallande,
N^o. 50.

L'AN 6 DE L'ÈRE RÉPUBLICAINE (1798).

AVERTISSEMENT.

CETTE suite *des mille & une Nuits de M. Galland*, que je donne aujourd'hui, étoit presque achevée d'imprimer en 1790; mais les circonstances dans lesquelles on se trouvoit alors, où l'on étoit absolument occupé de la forme d'un nouveau gouvernement que l'on se proposoit de donner à la France, engagea le libraire à en suspendre la publication.

Il ignoroit qu'un auteur estimable, connu avantageusement dans la littérature (M. Cazotte), eût entrepris un ouvrage du même genre, & qu'il se préparât à le mettre au jour. Lorsqu'il vit cette nouvelle traduction, qui n'est pas sans mérite, il crut devoir différer encore de faire paroître la sienne pour ne pas accabler le public de Contes qui peuvent amuser un instant, mais qui perdent nécessairement de l'intérêt que l'on peut en attendre lorsqu'ils sont trop multipliés.

L'apparition de cet ouvrage a con-

traint l'éditeur d'intituler ces contes, *Nouvelle suite des mille & une Nuits*. Il est si persuadé qu'ils sont de M. Galland, qu'il ose assurer les avoir extraits des manuscrits trouvés chez l'un de ses héritiers, soixante-dix ans après sa mort.

On peut donc regarder, à juste titre, ces Contes comme un véritable modèle en ce genre. Un court exposé des faits suffira pour prouver la vérité de cette assertion.

Dans un voyage que je fis (c'est l'éditeur qui parle) il y a dix à douze ans, en Picardie, je passai quelques mois à Noyon, près du canton d'où M. Galland étoit originaire. J'y rencontrai un de ses héritiers chez lequel je trouvai beaucoup de papiers écrits de la main de ce savant antiquaire, & qui faisoient partie de sa succession. Cet héritier les avoit conservés soigneusement comme les restes précieux de la dépouille d'un homme auquel il se faisoit gloire d'appartenir. Je le priai de me les communiquer, ce qu'il fit volontiers. Ces papiers contenoient

plusieurs des Contes renfermés dans ces deux volumes, & que M. Galland destinoit sans doute à remplir les lacunes qui se trouvent dans son charmant ouvrage des mille & une Nuits.

L'héritier ne me les avoit confiés qu'aux conditions que je les mettrois en ordre. Je lui promis de les arranger de maniere qu'ils pussent figurer à la suite de sa traduction. Il hésita quelque temps; mais à la fin il me les abandonna.

Ce sont ces Contes que je présente aujourd'hui; & j'ose me flatter qu'on voudra bien les lire avec cette indulgence qu'on accorde volontiers aux dernières productions d'un homme qui a si bien mérité de ses concitoyens.

M. Galland s'étoit aussi distingué dans la partie des médailles anciennes, soit grecques, soit latines. Après plusieurs voyages qu'il fit aux échelles du Levant, & d'où il rapporta beaucoup d'inscriptions grecques, qu'il copia, & des médaillons, si rares & si curieux par leur ancienneté, qu'ils ont passé dans le cabinet de sa majesté, il con-

viii A V E R T I S S E M E N T.

tinua ses courses & ses recherches sous le titre d'Antiquaire du roi.

Pendant son séjour au Levant, cet homme célèbre apprit à fond l'arabe, le turc, le persan ; il expliqua avec tant de précision le sujet des médailles grecques qu'il avoit apportées, ses observations furent trouvées si savantes, que l'Académie des inscriptions & belles-lettres, en 1701, s'empressa de l'admettre au rang de ses membres. La traduction de ses Contes arabes lui fit aussi tant d'honneur, qu'en 1709 il fut nommé professeur en langue arabe.

Il mourut âgé de soixante-neuf ans, le 17 février 1717, regretté des savans & de ses amis.

A V I S D U L I B R A I R E.

Les bons exemples ne sauroient être trop suivis : l'éditeur du *Cabinet des Fées* ayant enrichi de gravures sa collection, nous avons cru devoir l'imiter : nous croyons que le lecteur ne nous désapprouvera pas.

Si ces Contes ont le succès que nous en attendons, nous nous proposons de les réimprimer en deux volumes *in-8º*. pour faire suite à l'édition du *Cabinet des Fées*.



S U I T E
D E S
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.



H I S T O I R E
*DE RASIBILLAK, Sultan des
Indes, & de ZUCHIAC,
Princesse de Tartarie.*

RASIBILLAK, Sultan des Indes,
& Nadircasan, Roi de Tartarie, se
faisoient depuis dix ans une guerre
sanglante. Quoique les motifs de cette
guerre fussent bien légers, ils se pour-
suivoient avec beaucoup d'acharnement.
Tome I. A

ment. Leurs forces étoient égales ; elles étoient commandées par des généraux d'une expérience consommée ; tantôt victorieuse & tantôt battues , on ne pouvoit décider de quel côté étoit l'avantage , & la querelle paroïssoit ne devoir se terminer que par l'extinction totale des deux nations. Les sujets des deux Princes écrasés sous le poids des impôts qu'occasionnoit cette même guerre cruelle , soupiroit après la paix. Rasi-billak & Nadircasan ne la souhaitoient pas moins , mais aucun des deux ne vouloit faire les premières avances , & cette fausse honte occasionnoit les plus grands maux. Il fallut que l'amour vint mettre fin à cette querelle.

Le Sultan des Indes ayant appris que Nadircasan avoit une fille d'une beauté parfaite , résolut de la demander en mariage , & se persuada que Nadircasan , qui dans le fond l'estimoit , lui accorderoit volontiers la Princesse , & que cette alliance seroit le sceau de la paix. Comme il étoit jeune & parfaitement bien fait , il voulut ne devoir qu'à lui-même une aussi brillante conquête ; il se mit à la suite des Ambassadeurs qu'il envoyoit au Roi de Tar-

tatie , & ne mit dans son secret que son favori qu'il avoit nommé chef de l'ambassade. Ils arrivèrent en peu de tems au camp de Nadircasan. Ce Prince ne tarda pas à leur donner audience , & leur témoigna combien il se trouvoit flatté de l'alliance qu'on lui proposoit ; il ordonna sur le champ au chef de ses eunuques d'aller de sa part chercher la Princesse qui étoit dans la ville voisine. Voulant ensuite témoigner à ces députés la satisfaction que lui cau-
soit cet heureux événement , il les traita avec une magnificence royale , & leur donna les fêtes les plus brillantes.

Le Sultan des Indes n'y prenoit pas beaucoup de part , étant obligé de se dérober à la vue de ceux qui auroient pu le reconnoître. Il ne paroissoit donc que le moins qu'il pouvoit , & profitoit de son loisir pour prendre le divertissement de la chasse qu'il aimoit beaucoup. Un jour s'étant enfoncé dans un bois où il espéroit trouver beaucoup de gibier , il fut étonné d'entendre la voix de plusieurs personnes qui paroissoient s'entretenir. Curieux de voir ceux qui s'étoient arrêtés si matin dans un lieu

4 *Suite des mille & une Nuits ,*

aussi solitaire ; il s'avança & prit si bien les précautions pour n'être point découvert , qu'il parvint sans être apperçu jusqu'à l'endroit où ils étoient. Quelle fut sa surprise lorsqu'il vit au milieu d'une troupe de femmes & d'eunuques une jeune personne , dont les traits effaçoient ce qu'il avoit vu jusque-là de plus parfait.

La quantité d'eunuques qui s'empressoient de la servir , le grand nombre de chameaux chargés de caissons couverts de riches étoffes , la magnificence des habits , la richesse des équipages , lui persuadèrent que cette jeune beauté étoit d'un rang distingué. Il présuma qu'elle pouvoit être la Princesse de Tartarie , qui , fatiguée du chemin , se reposoit dans ce bois , il souhaitoit que ce fut celle qui lui étoit destinée , & brûloit de satisfaire l'impatience où il étoit de s'éclaircir ; bientôt il n'eut plus lieu de douter , il l'entendit nommer. Rien n'égale la joie dont il fut pénétré. Ses yeux restoient fixés sur elle , & il oublioit le danger qu'il couroit si les eunuques l'avoient apperçu. Malgré toutes les précautions qu'il prenoit pour se cacher , un léger mouve-

ment qu'il fit , attira l'attention des gardes , ils crurent d'abord que le bruit qu'ils entendoient étoit occasionné par quelque bête fauve. Ils lancerent plusieurs traits vers l'endroit où ils avoient entendu du bruit ; le Sultan s'en étant apperçu se sauva , & son bonheur lui ayant fait rencontrer une route frayée , il la parcourut avec la dernière vitesse ; mais , se voyant arrêté d'un côté par une rivière fort large , & poursuivi par un grand nombre d'eunuques , il n'hésita point , & se jetta dans l'eau pour gagner l'autre bord.

Comme il savoit parfaitement bien nager , il fut bientôt hors de la portée des flèches & il ne lui restoit plus que peu d'efforts à faire pour aborder , lorsqu'il sentit quelques choses qui se tourtilloient au tour de son corps , il craignit d'abord que ce ne fut un serpent , mais bientôt il s'apperçut que ce qui le tenoit ainsi embarrassé étoit la queue d'un animal assez semblable au Tigre ; cet animal le tiroit en nageant vers le bord , malgré tous les efforts qu'il faisoit pour se débarrasser ; il fut obligé de le suivre , & lorsqu'ils furent arrivés à terre , l'animal le tenoit toujours fortement serré ,

6 *Suite des mille & une Nuits ,*

se mit à courir & l'entraîna malgré-lui jusque dans la cour d'un magnifique château dont la porte se ferma sur le champ ; alors l'animal disparut , & le Sultan fatigué de la course qu'on lui avoit fait faire , se reposa sur l'appui d'une balustrade de marbre & considéra avec étonnement la magnificence du bâtiment ; mais tandis qu'il étoit occupé à en admirer la structure , il en vit sortir plusieurs femmes dont la beauté étoit rehaussée par l'éclat de sa parure ; au milieu d'elles , il en distingua une dont l'éclat eut produit sur son cœur les plus vives sensations , s'il n'eut été prévenue par les charmes de la Princesse de Tartarie qui l'occupoit tout entier.

Cette charmante personne s'étoit aussi-tot avancée vers lui , le salua d'un air gracieux & l'ayant pris par la main , elle le conduisit dans un appartement orné avec autant de richesse que de goût ; ayant ensuite ordonné qu'on le mit dans un bain d'eau de senteur & qu'après l'avoir revêtu d'un habit magnifique on le conduisit dans le salon où elle avoit coutume de prendre ses repas ; elle se retira pour lui laisser plus de liberté. Cet ordre fut ponctuellement

exécuté; il fut parfumé avec les essences les plus exquisés , après quoi , on le fit entrer dans un cabinet où il trouva une femme qui lui présenta les habits qu'on lui avoit préparé & lui offrit de l'aider à s'habiller.

On le laissa seul avec elle; mais, quelle fut sa surprise lorsque l'ayant envisagée, il reconnut en elle la fille de sa nourrice. Seigneur , lui dit-elle , par quel hazard vous trouvez-vous en ces lieux ; que je me trouve heureuse de pouvoir en ce moment vous donner les moyens d'éviter les dangers auxquels vous êtes exposé. Basibillac charmée d'une rencontre aussi inattendue , lui fit plusieurs questions , sur le château , sur la manière dont il y étoit entré & sur-tout sur la beauté qui paroissoit y donner des loix. Seigneur , lui répondit-elle , apprenez que vous êtes sous la puissance de la Magicienne Abdiara; quoiqu'elle paroisse à tout le monde sous une extérieur capable d'inspirer l'amour le plus tendre , elle est cependant d'un âge fort avancé & d'une difformité capable de rebuter l'homme le moins délicat; elle ne doit ce dehors séduisant qu'à la vertu d'un bracelet enchanté.

8 *Suite des mille & une Nuits,*

Comme elle veut toujours avoir des amans & que sa difformité révolteroit tous ceux que leur malheur a conduit ici, elle se sert de ce bracelet qui a la vertu de la rendre aussi belle que vous l'avez vue ; mais, après avoir goûté avec ses nouveaux amans les plaisirs qu'ils lui ont procuré, elle ne peut éviter de paroître devant eux telle qu'elle est naturellement ; vous jugez bien qu'alors ils ont autant d'empressement à la fuir, qu'ils en avoient eu pour jouir de ses faveurs ; elle est donc obligée de s'en procurer tous les jours de nouveaux, & elle se sert pour cela de deux animaux semblables à des Tigres, qui ont la queue d'une excessive longueur ; ces monstres se cachent aux environs de ce séjour, & aussi-tot qu'ils apperçoivent quelqu'étranger, ils ont l'adresse de l'envelopper de leur queue & l'entraînent jusque dans le château. C'est de cette manière que je suis arrivé ici, dit le Sultan, & il faut avouer que cette voiture n'est point du-tout commode ; car, malgré le bain, je suis si harrassé, qu'à peine je puis me soutenir. Mais, vous, par quel hazard vous trouvez-vous ici ? & comment

pouvez - vous rester au service d'un monstre tel que vous me le dépeignez. Seigneur, dit la suivante, ce n'est pas assez pour cette méchante Fée d'attirer dans ses filets les hommes les mieux faits, elle veut encore avoir une cour nombreuse; elle transporte ici par la force de son art, les femmes qui lui conviennent & les y retient par enchantement. Envain j'ai tenté depuis que je suis ici, mille moyens pour m'échapper, tous mes efforts ont été inutiles & elle m'a menacée de me métamorphoser en citrouille & de me placer au milieu des potirons que vous voyez dans ce parterre si je faisois de nouvelles tentatives pour me sauver. Ah ! que veut-elle donc faire de tous ces potirons ? reprit le Sultan, il faut avouer que cette Fée a des goûts bien bisarres ; à quoi cela peut-il être bon dans un parterre. Ne dédaignez pas si fort ces potirons, dit la suivante, vous pourriez bien dans peu en augmenter le nombre ; tel est le sort qui est réservé aux malheureux qui ont servi à ses plaisirs, lorsqu'à l'aspect de sa figure hideuse, le froid succède aux ardeurs dont ils auroient été enflammés à la vue de ses charmes

10 *Suite des mille & une Nuits,*

factices. Hélas , dit le Sultan , en jettant un regard douloureux sur tous ces potirons , il faut donc me préparer à aller tenir compagnie à ces messieurs ; car , d'après le portrait que tu viens de me faire de ta maîtresse , je sens que le seul mouvement dont je serois agité à sa vue , sera celui de la plus vive indignation. Malheureuse curiosité ! que n'ai-je attendu patiamment l'arrivé de la Princesse , & à quel propos me suis-je exposé comme un sot à tous les périls qui m'environnent ? c'en est fait , je renonce à la vie , & j'aime mieux périr que de survivre à une pareille infamie. Aussi-tot il se saisit de son poignard & alloit s'en percer ; mais la suivante le retint & lui dit qu'il ne falloit désespérer de rien & qu'il y avoit un moyen d'éviter le malheur dont il étoit menacé. Ah ! quel est-il , reprit le Sultan ? Ce moyen n'est pas facile , dit-elle ; mais , avec de l'adresse & du sang-froid vous pouvez réussir. Tous les pouvoirs de la Fée consiste dans le bracelet qu'elle porte continuellement attaché au bras droit ; si vous pouvez vous en saisir , vous ferez le maître de vous retirer & vous nous donnez à tous , tant

que nous sommes, la liberté après laquelle nous soupirons depuis si longtemps.

Le Sultan surpris de ce qu'il venoit d'apprendre, alloit faire de nouvelles questions, lors qu'Abdiara qui étoit naturellement fort impatiente, & qui n'avoit pu se défendre de ressentir pour ce Prince la plus violente passion, lui fit dire qu'elle l'attendoit; ce message le fit hâter son habillement & il se rendit auprès d'elle, bien résolu de tout employer pour s'emparer du Talisman.

Il se mit à table avec elle, & pendant le repas, qui fut aussi splendide que délicat, elle mit en usage toutes les ressources de la coquetterie la plus raffinée, pour l'engager à répondre à son amour. Elle étoit si séduisante, qu'il eut été impossible au Sultan de résister, s'il n'eut pas été prévenu. Cependant, comme il avoit dessein de réussir dans son entreprise, il joua le passionné; puis se saisissant de sa main comme pour la baiser, il détacha subtilement le bracelet & le serra promptement; aussi-tot elle parut affreuse. Abdiara étonnée au dernier point & confuse de

voir la fourberie découverte ; résolut de se venger d'un affront aussi sanglant. Aussi rusée que méchante , elle prit le parti de la dissimulation , & faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, elle fit tous ses efforts pour engager le Prince à le lui rendre ; mais il fut inflexible , il la quitta promptement & la laissa désespérée de la perte qu'elle venoit de faire.

Il sortit du château sans que rien s'opposât à son passage , & se rendit au camp du Roi de Tartarie , où il apprit que la Princesse étoit sur le point de partir avec ses Ambassadeurs , pour aller le joindre ; il se hâta de le prévenir & à peine fut-il arrivé à son camp , qu'il rassembla toute sa Cavalerie , à la tête de laquelle il se mit pour aller au-devant de Luchiac. Ses coureurs étoient venu lui annoncer qu'elle approchoit ; il fit dresser une magnifique tente pour la recevoir. Rien ne peut égaler les transports qu'il fit éclater à sa vue ; Luchiac ne fut pas insensible à l'amour du Sultan, il la conduisit dans sa Capitale , & la fit couronner avec la plus grande magnificence.

Le Sultan au comble de ses vœux ,

possesseur d'une beauté après laquelle il avoit tant soupiré , adoré de ses sujets auxquels il venoit de donner la paix , se croyoit au comble du bonheur ; mais , ce bonheur fut troublé par un événement qu'il auroit pu prévoir & dont il n'eut pas la force de se garantir.

La Magicienne Abdiara , qui ne pouvoit oublier le mépris dont ce Prince l'avoit accablée , avoit juré de l'en punir. Elle quitta son château pour se rendre à la cour de Rasibillak , elle se présenta dans la salle du Divan & lui demanda une audience particulière , que ce Prince ne put se dispenser de lui accorder. Seigneur , lui dit-elle , quoique vous ayez fait peu de cas de ma tendresse , je ne puis m'empêcher de vous aimer , je ne vous dissimulerai pas , que je n'aie été vivement piquée de la manière dont vous vous êtes comporté avec moi , j'avois même résolu d'en tirer une vengeance éclatante ; mais les périls dont vous êtes menacé réveillent toute ma tendresse pour vous ; je ne puis envisager qu'avec horreur les dangers auxquels vous aller être exposé , & dussiez vous me haïr , je ne souffrirai pas qu'une tête aussi

14 *Suite des mille & une Nuits ;*

chère soit la victime du plus détestable complot. Je n'ignore pas qu'épris autant que vous l'êtes des charmes de la Princesse, ce seroit une témérité de prétendre lui disputer votre cœur, aussi ai-je banni du mien toute espérance de vous rendre sensible, & ce n'est pas là le prix que je mets au service que je viens vous rendre ; je ne demande pour marque de votre reconnoissance que la restitution du bracelet que vous m'avez enlevé ; il vous est totalement inutile, la privation de ce bijoux m'expose à mille dangers, me fait supporter la vie avec peine, & me cause la plus vive douleur ; c'est pour-quoi j'ose me flatter que votre Majesté daignera... ; elle fit semblant de ne pouvoir achever comme si les larmes lui eussent coupé la parole, & le Sultan, qui ne soupçonnoit pas la ruse, fut si touché, qu'il lui fit l'accueil le plus obligeant.

Comme il ne savoit pas que ce bracelet avoit la vertu de préserver de toutes sortes d'enchantemens, & que d'ailleurs il lui étoit fort indifférent que la Fée s'en servit pour paroître belle & pour s'attirer des amans, il ne crut pas devoir lui refuser une chose qu'elle

désiroit si ardemment, il le lui rendit sur le champ; Abdiara s'en saisit avec joie, se hâta de se l'attacher au bras & parut à l'instant aussi-belle qu'elle lui avoit semblé l'être au premier instant qu'il l'avoit vue.

Il alloit lui en témoigner sa surprise & se préparoit à lui répéter tous les lieux communs dont on n'est pas avare avec les jolies femmes; mais quelle fut son étonnement, lorsqu'au lieu de l'accueil gracieux qu'il espérait, il ne vit dans les yeux de la Fée que la rage & le désespoir; elle garda quelque-tems le silence, & lui lançant un regard furieux: malheureux, lui dit-elle, tu apprendras qu'on ne me manque pas impunément; tremble, & redoute les effets de ma vengeance. Elle disparut aussitôt & laissa le Sultan dans un trouble qu'on ne peut exprimer; il resta quelque tems immobile, son esprit agité de mille pensées ne se fixoit sur aucune, il craignoit tout, & ne se doutoit pas qu'à l'instant même il perdoit ce qu'il avoit de plus chér. A peine étoit-il revenu de son trouble, qu'un cri perçant vint frapper ses oreilles; il sort pour s'informer de ce qui pouvoit occa-

16 *Suite des mille & une Nuits,*

tionner ce bruit, il interroge tous les Officiers qui se trouvent sur son passage, mais personne ne lui répond; les larmes & les sanglots leur coupe la parole & ils conduisent le Prince à l'appartement de la Reine, sans qu'il lui fut possible de tirer d'eux le moindre éclaircissement; mais, quel fut son désespoir, en appercevant le corps de cette Princesse couché sur un sofa, & privé de la tête; il s'en approcha en tremblant & surpris de connoître par le battement de son cœur, par les coloris des chairs & par la douce chaleur des membres que ce n'étoit point un cadavre, il rêva quelque tems pour tâcher de comprendre quelle pouvoit être la cause d'une si étrange merveille; mais les femmes & les eunuques lui ayant appris qu'un peu après l'arrivée d'Abdiara, Luchiac qui étoit sur le même sofa où son corps reposoit, avoit jeté un grand cri & que sa tête étoit disparue, il ne douta pas que ce malheur ne fut le fruit de la cruauté de cette méchante femme, & furieux de se voir ainsi outragé, il ordonna sur le champ à ses gardes de se transporter au château où cette furie faisoit sa demeure & de la

lui amener à quelque prix que ce fut , pour la forcer à rompre ce charme fatal & la faire périr dans les supplices les plus affreux. S'abandonnant ensuite à l'excès de sa douleur , il répandit des larmes en abondance & ne vouloit pas quitter le corps de cette Princesse ; mais ne pouvant résister aux prières de ses courtisans , il se levoit pour se laisser conduire dans son appartement, lorsque le plancher s'étant ouvert , Abdiara parut devant lui.

Perfide, lui dit cette infortuné Prince, est-ce pour augmenter mes peines ou pour les faire cesser que je te vois dans ces lieux & ne dois-tu pas Sultan , reprit-elle avec un air dédaigneux , je n'y viens que pour me repaître de ton désespoir ; songe qu'une femme outragée n'a de satisfaction que dans la vengeance , & que la mienne est complète , puisque vous en êtes tous deux les victimes. Rasibillak outré de colère alloit l'immoler à sa rage ; mais cette barbare sans s'émouvoir lui ayant soufflé au visage , il resta debout , les pieds attachés au plancher , ayant en même-tems perdu l'usage de ses bras ; il demeura immobile , en sorte que sans

18 *Suite des mille & une Nuits ,*

le mouvement de ses yeux & l'usage de la parole qui lui étoient restés , on l'eut pris pour une statue : demeure en cet état , lui dit-elle , jusqu'à ce qu'il te plaise de payer d'un tendre retour la passion que tu m'as inspirée , & connois par ce prompt effet de ma puissance que je ne redoute nullement ta fureur ; elle disparut sur le champ avec le corps de Luchiac , & laissa ce malheureux Prince en proie à tous les tourments que pouvoit lui occasionner une si affreuse situation.

Comme il étoit forcé de rester toujours debout , il se sentoit si fort gêné dans cette attitude , qu'il ne pouvoit goûter les douceurs du sommeil & que la privation du repos si nécessaire aux humains , le mit à deux doigts de sa perte.

Ce fut envain que les Médecins employèrent leur science pour lui procurer du soulagement , leurs remèdes ne faisoient qu'augmenter ses maux , & quoiqu'il fut accablé sous le poids de tant d'infortunes , il résolut d'y succomber plutôt que de répondre à la passion d'Abdiara qui venoit tous les jours l'en solliciter.

Il y avoit déjà deux mois qu'il étoit

dans cet état lorsqu'un Médecin Chinois qui arriva avec son fils dans la Capitale des Indes, ayant entendu parler de cette étrange aventure, demanda qu'il lui fut permis de voir ce Prince & on ne tarda pas à l'annoncer. Rasibillak qui ne croyoit plus à la médecine, depuis la triste expérience qu'il avoit faite du peu de fond que l'on peut faire sur les secours que peut procurer cette science conjecturale, refusa d'abord de consulter cet étranger ; mais on lui en dit tant de merveilles & on lui fit tant d'instances, qu'il se détermina enfin à l'écouter.

En conséquence il se rendit au Palais avec son fils, & il n'eut pas plutôt jetté la vue sur le Sultan, que sans s'amuser à lui tâter le pouls, ni à ces vaines démonstrations que les ignorans employent ordinairement pour jeter de la poudre aux yeux ; Sire, lui dit-il, j'en vois assez pour connoître que tous les remèdes de la médecine ne peuvent rien sur les maux que vous endurez. C'est par enchantement que vous êtes réduit en cet état, il n'y a qu'une force supérieure qui puisse vous en délivrer ; je réponds de votre guérison, si vous

20 *Suite des mille & une Nuits ,*

voulez avoir confiance en moi ; je connois un génie qu'on nomme à juste-titre le génie bienfaisant , il est sans cesse occupé à détruire les enchantemens des génies mal-faisans & vous jugez-bien qu'il n'a pas peu d'affaires ; il fait sa résidence dans une contrée fort éloignée ; on ne parvient à lui parler qu'avec beaucoup de peine & à travers mille dangers ; mais , rien ne m'arrêtera & je m'estimerai fort heureux si je puis vous revoir. En attendant mon retour , souffrez que je vous laisse mon fils avec cette cassette ; il y trouvera les moyens de vous procurer du soulagement , mais ayez la bonté d'attendre , pour la faire ouvrir , la première nuit qui suivra mon départ. Il mit ensuite la cassette entre les mains du jeune homme , puis ayant fait une profonde inclination , il se retira , & partit sur le champ ainsi qu'il l'avoit promis.

Cependant Rasibillak , auquel le discours du vieillard avoit fait le plus grand plaisir , ordonna au jeune homme dont la grande beauté & la modestie l'avoient touché , de se présenter devant lui à l'entrée de la nuit ; il y vint en effet , accompagné du Visir ; il n'eut

rien de plus pressé que de faire ouvrir la cassette, espérant y trouver quelque remède qui put lui procurer du soulagement; mais quel fut son étonnement lorsqu'il n'y trouva qu'un rouleau de papier écrit en caractères arabes; il imagina que ce manuscrit contenoit des paroles magiques dont la vertu étoit inconnue, & lui ordonna d'en faire la lecture; il commença ainsi.



LE GÉNÉREUX MONARQUE,

O U

LE GÉNIE RECONNOISSANT.

LE Calife Haroun Alraschid, l'un des plus grands Princes qui ait jamais occupé le trône de Bagdad, étoit si jaloux de maintenir la sûreté dans ses états & principalement dans sa Capitale, que peu content d'avoir chargé plusieurs Officiers du soin d'y veiller, il voulut encore savoir par lui-même s'il ne se commettoit point de désordre; pour venir à bout de

ce dessein , il avoit coutume de se déguiser presque toutes les nuits & de se promener ainsi dans la Ville , accompagné seulement de son grand Visir Giaffar , & de Mesrour , Chef de ses eunuques ; mais une nuit entre autres , qu'après avoir parcouru différents quartiers sans avoir rien rencontré qui fut digne de son attention , il regagnoit son Palais , il fut surpris d'entendre tout-à-coup Mais , jeune homme , dit le Visir , qu'a de commun ce récit avec la guérison du Sultan ? Je l'ignore, Seigneur , répondit Saheb , mais je connois assez le caractère , la prudence & la capacité de mon père , pour vous assurer qu'il a eu de puissantes raisons pour me laisser cet écrit , c'est pour-quoi je vous prie de vouloir bien me permettre de continuer ma lecture , & tout de suite il poursuivit de cette manière. Il fut surpris d'entendre tout d'un coup un bruit extraordinaire qui lui parut occasionné par plusieurs personnes qui se battoient à coups de sabre ; pour s'en éclaircir , il se hâta d'avancer & ayant appercu à la faveur du clair de la Lune . . . Mais , Seigneur , s'écria le Visir , en interrompant Saheb , pour la seconde fois , il faut que votre

Majesté ait bien de la patience pour écouter de pareilles sornettes ; si vous voulez me le permettre , j'imposerai silence à ce lecteur ; s'il n'a pour vous soulager que le récit des promenades nocturnes du Calife, votre Majesté court risque de rester encore long-tems dans le même état ; en achevant ces mots , il fixa le Sultan pour attendre sa réponse ; mais s'appercevant que ce Prince étoit profondément endormi , ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis sa malheureuse catastrophe ; jeune homme , dit-il à Saheb , je me rétracte absolument , votre remède est merveilleux , votre père avoit raison de promettre que vous trouveriez dans cette cassette de-quoi soulager le Sultan , & vous avez plus opéré en trois phrases que tous les discours de nos jeunes courtisans n'ont fait depuis que le Prince est réduit à cet état funeste , & cependant , quoi de plus soporatif que leur bavardage & le misérable persifflage dont ils font tant de cas. En voila assez pour aujourd'hui , laissez le remède opérer , je vous promets qu'à la première insomnie du Sultan , nous aurons recours à vous , avec d'autant plus de confiance que ce

24 *Suite des mille & une Nuits ,*

début me paroît d'un bon augure pour la suite.

Tout le monde sortit & Rasibillak ne s'étant éveillé que le lendemain , se trouva tellement foulagé qu'il ne put s'empêcher de se récrier sur la bonté de ce remède ; en conséquence il donna ordre à Saheb de se rendre tous les soirs dans son appartement , pour y continuer une lecture dont il s'étoit si bien trouvé.

Saheb promis d'obéir & il tint parole , il vint exactement pendant l'absence de son père & continua la lecture de son manuscrit dont la suite ne fut pas moins heureuse que le début ; il commençoit sa lecture après le souper du Sultan & en cessoit que lors qu'il s'appercevoit que ce prince profondément endormi n'étoit plus en état de l'entendre.

Ce sont ces différentes Histoires que nous avons recueillies , persuadé que si elles n'amusoient pas ceux qui voudront bien se donner la peine de les lire , elles ne seront pas au moins tout-à-fait inutiles si elles produisent sur eux les mêmes effets qu'elles ont produits sur le Sultan : ce remède est d'autant plus agréable que beaucoup de gens ne se déterminant pas volontiers à ouvrir
des

oraisons funèbres , ou les productions éphémères dont nous sommes journellement inondés , se laisseront plutôt séduire par l'espoir de trouver du délassement dans ces Contes , qui ne sont réellement faits que pour les endormir , & leur procurer les rêves les plus agréables.



LE GÉNÉREUX MONARQUE,

O U

LE GÉNIE RECONNOISSANT.

CONTÉ PREMIER.

LE lendemain du bal Saheb se présenta devant le Sultan , & continua ainsi son histoire :

Nous avons dit que le Calife apperçut à la faveur du clair de lune deux jeunes gens qui se défendoient avec courage contre six hommes qui les pressoient vivement. Saisi de colère , il fondit le sabre à la main sur les six assassins , secondé de Giaffar & Mesrour & les poussa si vigoureusement , qu'il

Tome I.

B

les força à prendre la fuite après en avoir fait tomber trois sous ses coups. S'adressant ensuite à ceux qu'il venoit de secourir , pour savoir si ils n'étoient point blessés , il leur fit quelques questions , & parut prendre tant d'intérêt à cette affaire , que celui qui paroissoit être le plus âgé des deux , lui dit : généreux inconnu , je ne puis trouver de termes capables d'exprimer la vive reconnoissance dont nous sommes véritablement pénétrés. Je suis sûr de n'être pas blessé ; mais je tremble pour mon compagnon que vous voyez étendu sur les degrés de cette mosquée. Il courut précipitamment vers lui , & l'ayant trouvé sans connoissance , il ne pût s'empêcher de jeter un grand cri , puis s'adressant au Calife : Seigneur , dit-il , mon infortuné compagnon me paroît si blessé , que je crois qu'il a besoin d'un prompt secours ; & ce fâcheux accident m'afflige d'autant plus que je me vois dans l'impossibilité de lui en procurer. Nous sommes étrangers , ajouta-t il , nous ne faisons que d'arriver & ne sommes connus de personne. Nous logeons dans un caravanserail fort éloigné d'ici.

nous ignorons le chemin qu'il faut tenir pour s'y rendre. Puisque le caravanserail où vous logez est si éloigné, dit le Calife, & que votre ami qui me paroît cruellement blessé ne pourroit soutenir la fatigue du chemin; comme nous sommes près de chez moi, je suis d'avis que vous y veniez; les gens qui m'accompagnent ne refuseront pas de l'y conduire. Giaffar & Mesrour soulevèrent aussi-tôt le blessé & le porterent jusqu'au Palais. Mesrour ouvrit une porte secrète qui donnoit sur les jardins; on y transporta le blessé, & ensuite on le déposa dans l'appartement que le Calife avoit désigné. Le jeune homme qui n'étoit instruit ni de la dignité de son défenseur, ni de l'endroit dans lequel il se trouvoit, parut un peu surpris de se voir seul avec des inconnus; mais s'étant bientôt rassuré par la réflexion qu'il fit sur la manière généreuse dont ils avoient agi à son égard, il leur réitéra ses remerciemens, & leur recommanda son ami dont l'évanouissement duroit toujours.

Cependant Mesrour qui venoit de lui défaire les boutons de sa veste pour voir où pourroit être la blessure, apper-

cevant une gorge charmante , jetta dans l'instant un cri de surprise qui attira l'attention du Calife. Il s'approcha & resta immobile à la vue de tant de charmes. Mais le jeune étranger dans ce moment peu maître de ses transports, voyant le secret découvert, ne se contraignit plus , & saisissant la main de cette infortunée qu'il arrosoit de ses larmes ; ah ! s'écria-t-il , sort barbare , étoit-ce là le prix que tu réservois à cette adorable mortelle , que ses vertus & sa beauté sembloient devoir garantir de la malignité de ses traits ? pourquoi tes coups ne sont-ils pas tombés sur moi ? je me serois soumis sans murmures à toute la rigueur de mon destin , & jamais Pénétré de la plus vive douleur , il tomba sans connoissance auprès d'elle , & tandis que Mefrou & Giaffar s'empressoient à les soulager , le Calife appella les Officiers de sa Chambre , leur ordonna d'aller promptement chercher les Médecins & les Chirurgiens du Palais , & de mettre ces deux étrangers chacun dans un appartement séparé , leur recommandant expressément d'avoir autant de soin & d'attentions pour eux que pour lui.

même ; puis s'étant retiré dans son appartement , il manda le Capitaine de sa garde , & lui donnant l'ordre de se transporter sans délai sur le lieu du combat , pour voir si parmi ceux qu'il avoit fait tomber sous ses coups il ne s'en trouveroit pas qui respiraissent encore , & qu'en cas qu'il y en eût il ne manqua pas de les faire conduire dans le Palais , après quoi , se sentant fatigué d'avoir veillé si tard , il se fit mettre au lit pour prendre un peu de repos.

Le jeune homme sortit bientôt de sa foiblesse ; mais ce ne fut que pour recommencer les plaintes les plus touchantes , & sa douleur étoit si vive , qu'elle excita la compassion de tous ceux qui étoient présens. On fut beaucoup plus de tems à faire revenir la jeune étrangère à cause de la quantité de sang qu'elle venoit de perdre ; mais enfin ranimée par les liqueurs spiritueuses qu'on lui faisoit respirer , elle ouvrit les yeux , & les Chirurgiens l'ayant visitée pour découvrir ses blessures , ils n'apperçurent qu'une plaie sur l'épaule gauche , qui heureusement ne se trouva pas dangereuse. Cette nouvelle , dont on fit part au jeune homme , le tranquil-

30 *Suite des mille & une Nuits,*

lisa beaucoup. Mais tandis que tout ceci se passoit, le Capitaine des gardes, en conséquence des ordres qu'il avoit reçus, s'étant rendu sur le lieu du combat, visita ceux qu'il apperçut étendus sur le pavé. Il vit qu'il y en avoit un qui respiroit encore, quoiqu'il fut mortellement blessé. Il le fit transporter en diligence au palais, on le secourut assez efficacement pour lui faire recouvrer la parole, mais les Chirurgiens assurèrent qu'il n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre.

Le lendemain le Calife se rendit avec plusieurs de ses courtisans dans l'appartement de la malade; comme il étoit naturellement impatient & curieux, il y fit transporter celui qu'on avoit trouvé vivant sur la place du combat, & ordonna qu'on fit venir en même tems le jeune étranger sans le prévenir. Ce Monarque fut bientôt obéi, le jeune homme tomba dans une surprise extrême, lorsqu'en entrant il apperçut les courtisans dans un silence respectueux & qu'il reconnut le Calife pour être le même auquel il avoit obligation de la vie. Il ne fut cependant pas intimidé, il s'avança d'un air noble & respectueux,

se prosterna devant lui, le front contre le tapis, & s'étant ensuite relevé : Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne suis pas surpris du courage avec lequel votre Majesté n'a pas dédaigné de prendre notre défense. Votre Grandeur d'ame est connue de tout l'univers, & j'aurois dû vous reconnoître aux marques de valeur que vous avez donné cette nuit. Daignez, je vous prie, excuser mon ignorance, & les fautes qu'elle a pu me faire commettre contre le respect que vos grandes qualités exigent encore plus que la dignité de votre rang, mais uniquement occupé du péril qui menaçoit les jours de la charmante Déjara, (c'étoit le nom de la belle inconnue,) étois-je maître des allarmes que me causoit la crainte de la perte, & mon esprit étoit-il assez libre dans cet instant fatal pour pouvoir s'occuper d'autres objets? Déjara prit la parole à son tour, elle témoigna au Calife combien elle étoit reconnoissante de toutes ses bontés, & fit voir tant d'esprit & de délicatesse, que ce Prince ne put s'empêcher de concevoir une haute idée de leur mérite. Je veux savoir, leur dit-il, par quel hazard vous avez trouvé de si

32 *Suite des mille & une Nuits ,*

cruels ennemis dans ma capitale , vous êtes malheureux , & vous ne méritez certainement pas de l'être ; expliquez-moi la cause de vos infortunes , & j'emploierai tout mon pouvoir pour la faire cesser. Mais toi , continua-t-il , en s'adressant au meurtrier, que le jeune étranger reconnut aussi-tôt pour son plus grand ennemi , qui es-tu ? & quel motif a pu te porter à une action aussi lâche & aussi barbare ! Commandeur des croyans , répondit-il d'une voix foible , je reconnois à présent toute l'énormité de mon crime. Je ne demande aucune grace , je sais que j'en suis indigne , & je m'estimerai seulement trop heureux si vous daignez au moins m'accorder votre pitié. Les mauvais principes que m'a donné dès l'enfance un père ambitieux & cruel , l'amour violent dont j'étois enflammé pour la belle Déjara ; la jalousie , le desir de régner , tout s'est réuni contre moi , pour me conduire malgré moi dans le précipice , & me faire commettre des crimes que je déteste d'autant plus dans ce moment qu'ils ont causé les malheurs d'un Prince & d'une Princesse , qui par leur belles qualités méritoient

un sort plus heureux. C'est la fille du Roi de Mouffoul & l'unique héritier du Trône d'Adir qui sont actuellement en votre présence, & c'est par votre valeur qu'ils ont évité cette nuit la mort que je leur avois destinée. Mais, j'aperçois Azrail auprès de moi, je sens que je vais expier par un trépas justement mérité, l'horreur de toutes les actions de ma vie. Il ne me reste plus qu'à supplier Votre Majesté de protéger ces illustres infortunés, & de vouloir bien... En achevant ces mots, il expira, laissant le Calife fort surpris de ce qu'il venoit d'entendre. Ce qu'il venoit d'apprendre sur la naissance de ces étrangers redoubla l'amitié qu'il avoit conçue pour eux. Ma cour, leur dit-il, fut toujours l'azile des Princes malheureux, vous pouvez compter sur mon appui, mais ne tardez pas à m'instruire de vos aventures; je crois qu'elles sont singulières, & je souhaite avec impatience d'en être informé. Le Prince d'Adir ne crut pas devoir se refuser aux desirs du Calife; il commença son Histoire en ces termes :

HISTOIRE

*DE D'HUSSEIN , Prince d'Adir ,
& de DEJARA , Princesse de
Moussoul.*

L'ON me nomme Hussein , je suis fils unique du Prince Saphid , Sultan d'Adir. Mon père qui m'aimoit tendrement , prit un soin particulier de mon éducation. Il me donna pour compagnon de mes différens exercices le jeune Moluc , fils de son grand Visir ; c'est celui qui dans ce moment vient d'expirer à vos yeux. Le Sultan qui comptoit que le desir de surpasser ce jeune homme , seroit pour moi un aiguillon qui m'exciteroit à faire de plus grands progrès , fut trompé dans son attente. En effet , cette liaison ne servit qu'à faire naître la jalousie du père , & la rivalité de son fils. De ce sentiment à la haine il y a peu de distance , j'éprouvai la vérité de ce principe , & ces deux pas-

sions réunies dans leurs cœurs, m'ont exposé aux plus grands dangers.

Le Visir Gioudar est un homme fourbe, artificieux, cruel, attaché scrupuleusement en apparence aux pratiques de notre loi; son ambition n'a point de bornes, courtisan consommé, fier & rempant suivant les circonstances, d'ailleurs, grand dans ses projets, hardi pour les exécuter, libéral jusqu'à la profusion, lorsqu'il croit que cela est nécessaire à ses projets, & cherchant à s'attirer l'amour du Peuple par l'apparence de toutes les vertus. Sa naissance est illustre, puisqu'il descend de la maison royale, & que je suis le seul obstacle qui le sépare du trône, auquel il aspire. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait conçu contre moi la haine la plus implacable, haine qu'il a transmise à son fils qui le surpassoit en scélératesse sans avoir ses talens.

Moluc (comme vous avez pu le remarquer.) étoit d'une figure ignoble; l'on prétend que la nature m'avoit mieux traité & je plaisois d'avantage; outre cela, tout le monde convenoit que je réussissois mieux que lui dans les différens exercices qu'on nous apprenoit.

36 *Suite des mille & une Nuits,*

cette prééminence ne servit qu'à augmenter leur haine , & par la suite elle devint d'autant plus dangereuse , qu'ils la dissimulèrent sous les dehors trompeurs de l'amitié & du respect.

Le Roi de Moussoul, dont les Etats sont voisins de celui d'Adir , avoit toujours été fort jaloux de la puissance du Sultan , mon père ; cette jalousie avoit occasionné des guerres sanglantes , dans lesquelles l'avantage avoit toujours été de notre côté ; enfin , l'intérêt commun avoit rapproché les deux nations rivales , & depuis plusieurs années elles goûtoient les douceurs de la paix ; les deux peuples vivoient dans la plus grande union , ce qui fournit au Visir l'occasion d'entretenir à la cour de Moussoul , des correspondances contre nos intérêts ; les choses étant en cet état , la Sultane de ce royaume étoit accouchée d'un fils qui étoit l'héritier du royaume ; le Roi qui n'avoit qu'une fille , charmée de se voir revivre dans un successeur de son nom , fit faire de grandes réjouissances & fit préparer des fêtes superbes auxquelles il invita les Princes ses voisins.

Le Sultan , mon père , ayant appris

cette nouvelle par un Ambassadeur que lui avoit envoyé le Roi de Mouffoul, pensa qu'il devoit envoyer les complimenter, & il donna cette commission au jeune Moluc, qui partit avec un cortège digne de sa naissance & du Prince qu'il représentoit.

J'ai su depuis que le Visir Gioudar l'avoit chargé de réveiller par ses artifices, l'ancienne jalousie du Roi de Mouffoul & de l'engager à nous déclarer la guerre, en lui recommandant le plus grand secret.

J'avois alors environ dix-neuf ans, & comme l'on ne parloit à la cour de mon père, que des préparatifs que l'on faisoit à Mouffoul, pour les fêtes que le Roi vouloit donner, je me sentoís une envie démesurée de les voir & même de m'y signaler, j'en demandai la permission à mon père, mais, par excès de tendresse, il ne voulut pas que je me séparasse de lui, & ce refus ne fit qu'augmenter le désir que j'avois de tout entreprendre pour la satisfaire.

Un des Seigneurs de ma suite, nommé Saleman, jeune, courageux, plein d'esprit & d'une figure charmante, voyant que la contrariété que j'éprou-

38 *Suite des mille & une Nuits,*

vois, me caufoit beaucoup de chagrin, m'avoua qu'il fouhaitoit aumoins autant que moi, de se trouver aux fêtes de Mouffoul, & m'offrit de m'accompagner dans le cas où je me déterminerois à partir, malgré la défense de mon père, envain je lui représentai qu'il ne convenoit pas que je parusse comme un aventurier, dans une cour voisine de nos états, envain je lui objectois la colère de mon père, lorsqu'il apprendroit que malgré sa défense, je m'étois échappé, il fût me persuader d'autant plus aisément, que son dessein étoit parfaitement d'accord avec mon inclination.

Nous convînmes bientôt de la manière dont nous devions nous y prendre pour tromper la vigilance de ceux qu'on avoit commis à ma garde; une partie de chasse nous servit de prétexte & nous étant éloigné, à la faveur de la nuit, du gros de mes gens, nous allâmes rejoindre un esclave de Saleman qui nous attendoit avec deux excellents courriers, superbement harnachés, sur lesquels nous montâmes après nous être revêtus d'armures très-riches. L'esclave nous suivit & nous primes le chemin

de Mouffoul , où nous nous rendîmes en peu de tems.

Nous apprîmes en arrivant qu'il y auroit le lendemain un magnifique tournois , & que le vainqueur seroit couronné par la Princesse de Mouffoul , dont j'avois tant de fois entendu vanter la beauté. Il n'en fallut pas d'avantage pour m'exciter à disputer cet honneur & je me promis bien de ne rien négliger pour le mériter. Le moment de partir arriva , les instrumens guerriers annoncèrent la fête , nous nous rendîmes sur la place & nous nous rangeâmes de manière à tout voir sans être remarqués , ce qui nous fut d'autant plus facile que nous avions mis des casques de voyage , par dessus nos armures..

Cette grande place étoit ornée de tapis magnifiques , l'or & les pierreries brilloient de toute part , plusieurs échafauds parfaitement bien décorés , contenoient une foule prodigieuse de personnes de tout âge & de tout sexe , revêtus très - richement ; le superbe palais du Roi terminoit le point-de-vue.

Ce Monarque , qui parut bientôt , se plaça sur une estrade élevée devant la

40 *Suite des mille & une Nuits ,*

principale porte , il étoit accompagné de la Princesse sa fille , qui malgré l'usage ordinaire , observé dans toute l'Asie , n'avoit point de voile , ainsi que toutes les autres femmes ; le Roi l'avoit ordonné ainsi , pour que la fête fut plus brillante. Quoique la Princesse fut entourée de femmes dont la beauté effaçoit ce que j'avois jamais vu de mieux dans les états de mon père , elle seule fixa mes regards ; une taille parfaite , une blancheur éblouissante , relevée par quantité de cheveux de la plus belle couleur , des yeux où toutes les graces étoient peintes , une physionomie majestueuse , une contenance modeste , & mille autres agréments qu'il ne m'est pas possible de vous rendre , tout en elle acheva ma défaite & sembla concourir à me rendre le plus amoureux des hommes.

Cependant les trompettes donnèrent le signal , plusieurs des principaux Seigneurs entrèrent en lice & se disputèrent long-tems l'avantage du triomphe , mais le bruit s'étoit répandu que le Prince Moluc , Ambassadeur du Sultan d'Adir , alloit être proclamé vainqueur ; je ne pus entendre cette nouvelle sans frémir ,

j'avois, malgré sa dissimulation, pénétré son caractère & je ne pus résister au mouvement d'indignation qui me surprit lorsque je le vis sur le point d'être couronné par les mains de la beauté qui venoit de faire sur mon cœur une si forte impression.

Plein de ces idées, je quittai sur le champ la casaque qui cachoit mon armure & je parus sur le champ de bataille, au moment où il alloit jouir de son triomphe. Ma présence le déconcerta & surprit tout le monde. Moluc furieux de ce contre-tems, piqué de ce qu'un inconnu venoit lui disputer une victoire qu'il regardoit comme assurée, se présenta fièrement au combat; il ne me reconnut pas, la visière de mon casque étoit baissée. J'eus le bonheur de remporter l'avantage & personne ne s'étoit présenté pour me le disputer; j'allois, transporter d'amour & de joie, me jeter aux genoux de la Princesse, lorsque mon adversaire, que ses gens venoient de relever, s'avança vers moi le sabre à la main; quelque tu fois, me dit-il d'un voix basse, ne compte pas sur une victoire que tu ne dois qu'au hazard, ce n'est

que par ma mort que tu peux jouir du prix de la victoire ; m'attaquant en même-tems avec fureur, il me porta plusieurs coups que j'eus l'adresse de parer, & mon impatience augmentant mes forces, je le pressai si vivement, que je le renversai bientôt à mes pieds, blessé dangereusement & perdant beaucoup de sang.

Ce spectacle, auquel on ne s'attendoit pas, jeta le trouble dans l'esprit des assistans qui ne purent retenir leurs cris, & le Sultan qui s'apperçut bientôt que nous avions combattu comme deux mortels ennemis, se hâta d'envoyer des gardes pour nous séparer. On releva Moluc & nous fûmes tous deux conduits sur l'estrade, aux pieds du trône. Comme cet indigne rival avoit perdu connoissance, il revint à lui précisément dans le moment qu'ayant quitté mon casque, je me préparois à répondre au Sultan ; il eut à peine levé les yeux sur moi, qu'il pensa retomber en foiblesse. Sire, dit-il, quel objet se présente à ma vue ! puis-je sans la plus vive émotion reconnoître dans mon adversaire, le Prince d'Adirque j'ignorois être dans vos états ? En ce moment,

Saléman qui venoit d'approcher , ayant confirmé ce discours , le Sultan descendit de son trône pour m'embrasser , & m'ayant présenté , comme vainqueur , à la Princesse , elle mit sur ma tête une couronne de laurier & me donna le prix , en me félicitant sur le courage & l'adresse que j'avois montré. Je ne puis vous exprimer tout ce que je sentis en cet instant. Pénétré du plus tendre amour , saisi d'admiration à la vue de tant de charmes , je n'eus pas d'abord la force de proférer un seul mot & je la regardois de manière à lui faire connoître les mouvemens que sa présence excitoit dans mon ame ; puis rompant le silence , Madame , lui dis-je , la seule récompense qui puisse me flatter , est la permission que je vous demande de porter vos fers , comme le plus humble & le plus soumis de vos esclaves. La Princesse touchée de ces paroles , jetta sur moi un regard où je crus voir quelque chose de si tendre & de si expressif , que peu maître de mes transports , je ne pus m'empêcher de me jeter à ses pieds sans m'embarasser de ce qu'on pouvoit en penser.

Le Roi m'invita ensuite à le suivre

44 *Suite des mille & une Nuits ,*

dans son palais , où je fus traité , par son ordre , avec la plus grande magnificence ; il eut aussi un soin particulier de Moluc , & le rapport des chirurgiens ayant été favorable , la joye succéda au trouble que cette catastrophe avoit causé , on continua les divertissemens qu'on avoit préparés , & ma satisfaction eut été complète si j'eusse pu trouver l'occasion favorable de déclarer à la Princesse ce qui se passoit dans mon cœur ; mais il me fut impossible de lui parler en particulier & mes regards seuls pouvoient l'instruire de l'état de mon cœur.

Mon départ avoit fait beaucoup de bruit à la cour d'Adir ; mon pere , qui d'abord avoit été fort irrité contre moi , s'apaisa bientôt en apprenant la manière dont je m'étois comporté. Il ne tarda pas à m'envoyer une suite des plus lestes & des plus brillantes , avec de riches présents qu'il me chargea de présenter , de sa part , au Roi de Mouffoul ; il m'ordonna aussi de revenir aussi tôt que les réjouissances seroient terminées. Cet ordre me déplut infiniment ; mais n'ayant aucun prétexte pour rester plus long-tems , je me vis

forcé d'obéir ; je pris donc congé du Roi & de la belle Déjara , qui ne put s'empêcher de répandre quelques larmes lorsque je fus admis à la dernière audience ; j'eus peine à cacher mon trouble, & mes regards lui exprimèrent le chagrin que j'avois de quitter ce que j'avois de plus cher dans l'univers.

Mon pere à mon arrivée me fit de vifs reproches sur ma désobéissance & sur mon combat contre Moluc ; je m'excusai de mon mieux, & la paix fut bientôt faite entre nous.

Cependant Moluc , que sa blessure avoit obligé de rester, se trouvant bientôt guéri, il profita de son séjour pour entamer la négociation dont le Visir Gioudar , son père l'avoit chargé ; tout l'excitoit à faire les efforts pour réussir. Son ambition démesurée, sa haine contre moi, l'extrême passion qu'il ressentoit pour la Princesse, les soupçons qu'il avoit que je ne fusse son rival & le desir de se venger de la disgrâce qu'il avoit éprouvée en sa présence, lorsque je l'avois forcé de me céder l'honneur du triomphe, toutes ces choses l'animoient au point qu'il étoit résolu de périr plutôt que d'abandonner le

46 *Suite des mille & une Nuits ,*

projet de vengeance qu'il avoit conçu.

En effet, il jeta dans l'esprit du Roi de Mouffout, tant de défiance, que ce Prince trompé par ses discours artificieux, sentit réveiller l'ancienne haine qu'il avoit contre nous, il me peignit à ses yeux comme un Prince qui avoit sucé avec le lait, la haine la plus invétérée contre lui, lui persuada que je n'attendois que l'occasion favorable pour lui déclarer la guerre & joindre ses États à ceux de mon père, & lui persuader qu'il n'y avoit qu'un moyen d'éviter les dangers auxquels il seroit infailliblement exposé, & ce moyen étoit de lui donner la main de la Princesse sa fille à laquelle il pouvoit bien espérer, puisqu'il étoit du sang Royal & le plus proche héritier de la couronne après moi; que son père qui avoit la confiance des troupes, profiteroit de la circonstance pour les gagner, qu'il avoit assez de pouvoir pour faire soulever les Provinces & former un parti assez puissant pour me perdre & faire tomber sur la tête de son fils, la couronne qui m'appartenoit par le droit de ma naissance; il s'engagea de plus à lui abandonner alors les deux Provinces

limitrophes , qui par le dernier traité avoient été cédées au Sultan d'Adir. Le Roi de Mouffoul séduit par cette ouverture qui flattoit son ambition & sa haine contre mon père , promit tout ; Moluc , charmé d'un si favorable succès , revient promptement rendre compte de son ambassade & fit part au Visir des dispositions du Roi de Mouffoul , cette fatale négociation occasionna peu de tems après une déclaration de guerre de la part du Roi de Mouffoul , qui ne tarda pas à se mettre en campagne à la tête d'une armée nombreuse & bien disciplinée.

Cette nouvelle me surprit & m'affligea , mon père qui ne soupçonnoit point la trahison de Gioudar , lui laissa l'administration du Royaume , & se mit en campagne , bien résolu de repousser vivement les attaques d'un ennemi qu'il avoit souvent battu , & de terminer au plutôt une guerre dont il ne pouvoit pénétrer les motifs. Je le suivis avec Moluc , il lui confia le commandement d'un corps considérable de Cavalerie , & nous vîmes camper à la vue des ennemis.. Il y eut des escarmouches très-vives & l'avantage étoit égal des

deux côtés, mais, comme cela ne décidoit rien, on résolut d'en venir à une bataille générale & décisive, j'avois le commandement de l'aîle droite, on donna l'aîle gauche à Moluc, & nous eûmes l'ordre d'attaquer tous deux en même-tems, mon père qui se tenoit au centre, ne devoit s'ébranler qu'après l'attaque des deux aîles.

On donne le signal, je commence l'attaque; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis Moluc passer avec ses troupes du côté des ennemis? Mon père furieux de cette désertion, fit de vains efforts pour remédier à ce fâcheux contre-tems, l'armée de Moussoul animée par la défection de Moluc, nous attaqua si brusquement que nous fûmes enfoncée sans qu'il nous fut possible de rallier nos bataillons; la déroute étoit générale, & chacun cherchoit son salut dans la fuite, lorsqu'on apperçut un corps de Cavalerie considérable qui venoit du côté d'Adir.

Nous crûmes d'abord que ces troupes s'avançoient pour nous secourir, mais, nous fûmes cruellement détrompés; Gioudar qui les commandoit, nous enveloppe de tous côtés, il attaque mon
père

père qui se défendoit avec un sang-froid incroyable au milieu d'une poignée de soldats qui le couvroient de leur corps, massacra tout ce qui s'oppose à son passage, & plonge le poignard dans le sein de son Roi, ce fut en vain que secondé par une troupe d'élite, je voulus m'opposer à cet attentat, je fus obligé de céder à la force, je tombai sur le champ de bataille, percé de plusieurs coups & nageant dans mon sang, pendant que les traîtres qui me croyoient mort, poursuivoient leur chemin pour se hâter de joindre le Roi de Moussoul.

Comme mes blessures n'étoient point mortelles, je repris bientôt l'usage de mes sens; alors, je sentis toute l'horreur de ma situation, je rassemblai le peu de forces qui me restoit, je me traînai comme je pus auprès du cadavre d'un soldat, dont je pris les habits pour n'être pas reconnu; je me réfugiai dans un bois qui étoit à côté de nous, je me cachai avec le plus grand soin, & je fis usage d'un elixir admirable qui me mit en état de sauter sur un cheval échappé de la bataille, & que je reconnus pour avoir appartenu à un des

Écuyers de mon père; je pris la route qui conduisoit à la ville la plus prochaine & je gagnai un chemin pratiqué le long d'une montagne où je n'eus pas fait deux cent pas, que je me vis abordé par un homme que je reconnus pour un des principaux habitans d'Adir. Ah! Seigneur, s'écria-t-il, après m'avoir considéré quelque tems, est ce bien le fils de mon Sultan qui paroît à mes yeux, comment avez-vous pu vous soustraire à la rage de vos ennemis? Quelle subite résolution, quelle disgrâce imprévue? Hélas, je m'estimerai heureux, si dans ce fatal moment je pouvois vous donner des marque sensibles du respect & de l'attachement que j'ai toujours eu pour l'illustre Saphide votre père, & pour vous en particulier, mais, hélas, je ne puis vous offrir que des vœux inutiles, vous n'avez plus d'autre parti que celui de la fuite, sans cela le perfide Gioudar & Moluc vous auront bientôt découvert. Et il m'apprit ensuite ce qu'il savoit des pratiques secrètes & des ressorts que Gioudar avoit employés pour parvenir à son but, ce perfide, ajouta-t-il, a fait tout ce qui dépendoit de lui, pour m'attirer dans

son parti, il m'offrit une fortune considérable, si je voulois m'attacher à Moluc, qui doit épouser la Princesse de Mouffoul & succéder au trône d'Adir ; mais, peu tenté par ses discours séduisants, aimant mieux pratiquer la vertu dans l'état où le ciel m'a fait naître, que d'augmenter le nombre des scélérats qui ne doivent leur élévation qu'aux crimes dont ils se sont souillés, je me suis fait un devoir de lui résister & ma maison ayant été mise au pillage, par les ordres de ce rébelle qui vouloit se venger de la fidélité que je conservois pour mon Souverain ; je suis d'autant plus heureux d'avoir pu me sauver, que j'ai su qu'il avoit donné des ordres pour m'ôter la vie pendant le tumulte que la sédition ne pouvoit manquer d'occasionner. Forcé de m'expatrier & d'aller vivre dans une terre inconnue, j'ai profité du peu de moments qui me restoit pour me saisir de tout ce que j'avois d'or & de pierreries, & comme j'en suis abondamment pourvu, je crois n'en pouvoir faire un meilleur usage que de les partager avec vous. Je le remerciai de ses soins généreux, je lui dis que j'avois suffisamment de quoi

pourvoir à mes besoins, & que mon dessein étoit de me rendre à Bagdad, pour y demander des secours au Commandeur des Croyans; c'est la meilleure résolution que vous puissiez prendre, me dit-il, ce Prince est juste, généreux & compatissant. Je suis certain que lorsqu'il sera informé de vos malheurs, il vous rétablira sur le trône de vos pères & tirera une vengeance éclatante des traîtres qui vous ont réduit en ce triste état. Il m'offrit de m'accompagner, mais je le remerciai, & je m'éloignai de lui pour prendre le chemin de la Capitale de l'Orient; mais, ce qu'il venoit de m'apprendre des intrigues de Gioudar & de Moluc, achevoit de m'accabler au point qu'il me seroit impossible d'exprimer les divers mouvements dont mon cœur fut agité, l'amour, la fureur, la jalousie, le desir de la vengeance, tout sembloit se réunir pour me plonger dans la situation la plus cruelle.

Accablé sous le poids de tant de disgraces, je sentis que les forces m'abandonnoient, je descendis de cheval, je m'enfonçai dans le plus épais d'un bois qui se trouvoit à mes côtés; je me jetai

sur la mousse qui étoit assez épaisse en cet endroit, & la fatigue & l'épuisement me procurèrent un sommeil assez profond ; mais quel fut mon étonnement à mon réveil, lorsque je m'aperçus que j'étois sur un sofa fort commode, auprès duquel je vis une table chargée de mets excellens & de vases précieux remplis des plus agréables liqueurs.

Ce secours inespéré me causa quelque joie. Pressé vivement par la faim, dévoré par une soif ardente, je ne réfléchis pas d'abord sur le merveilleux de cette aventure ; mais m'étant levé promptement pour prendre quelque nourriture, je fis un repas d'autant plus agréable, que je me trouvois parfaitement bien guéri de mes blessures, & plus fort que je n'avois jamais été.

Surpris de plus en plus par tant de prodiges, j'en remerciai le Prophète ; je fis l'Abdest, comme tout bon Musulman doit faire ; puis, m'étant mis en chemin dans l'espérance de me joindre à quelque Caravanne chargée pour Bagdad, je sortis du boccage, où je venois d'éprouver tant de faveurs de la Providence ; mais je ne fus pas plutôt

54 *Suite des mille & une Nuits,*

à l'extrémité d'une des allées, que j'aperçus une pyramide de marbre noir au bas de laquelle il y avoit un sépulchre de bronze sur lequel reposoit le corps d'une belle femme.

Elle tenoit dans sa main droite un sabre à poignée d'or garni de pierres précieuses, & de l'autre un vase d'argent. Au-delà de ce monument, on apercevoit une avenue très-agréable, terminée par un Palais. Je fus si frappé de la magnificence extérieure de ce bâtiment, que je ne pus résister au desir de m'en approcher, pour satisfaire ma curiosité.

Je considérois ces objets avec cette attention pleine de respect, cette crainte religieuse, qu'inspire aux enfans de la race d'Adam la présence des Intelligences supérieures, & je ne doutai pas, qu'après tout ce qui venoit de m'arriver, je ne fusse sous leur protection. C'est pourquoi levant les yeux vers le Ciel, je m'écriai dans les transports de ma reconnoissance: *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Prophète.* Mais je n'eus pas plutôt achevé ces paroles, que la pyramide s'étant ouverte, il en sortit

un Génie d'une beauté surprenante , qui s'étant avancé jusques sur le bord du sépulchre , s'inclina profondément devant le corps de la femme que j'y voyois couchée ; puis , m'ayant mis entre les mains une lance d'or , il fit une seconde inclination , & sans dire un seul mot , il rentra dans sa pyramide , qui se referma sur le champ.

J'examinai attentivement cette lance , & j'y découvris une Inscription en caractères ovales. Cette Inscription portoit ces mots : *Mortel , ce monument que tu contemples , est le tombeau d'Alileh , seconde épouse du Sultan Adam , & le château que tu vois plus loin , est la prison dans laquelle le perfide Charug , l'un des Génies rebelles au grand Salomon , retient par la force de ses enchantemens le fidèle Zeïladdi , fils de Nikaël. Si tu te sens assez de courage pour entreprendre sa délivrance , prends ce sabre & ce vase ; tu t'en saïras sans aucune peine , en cas que tu sois destiné pour mettre fin à cette aventure. Ne manque pas d'aller ensuite au château que tu vois ; mais , avant d'y entrer , jette dans les fossés ce que tu trouveras dans le vase. Sois toujours ennemi du culie impie de*

56 *Suite des mille & une Nuits ,*

Naardoun , dont Charug s'est déclaré le protecteur ; combats avec courage , & tu te verras un jour au comble de tes vœux.

J'obéirai , m'écriai-je avec transport , & j'espère que le courage ne me manquera pas. M'approchant en même-tems , je pris sans peine le sabre & le vase , après quoi je marchai vers le château, sans m'embarrasser des risques que j'avois à courir dans cette périlleuse entreprise.

Comme il étoit entouré de fossés , je fus obligé de traverser le pont qui conduisoit à la principale porte ; j'y frappai long-tems sans que personne vînt m'ouvrir. Je ne me lassois pas de considérer la structure bizarre de ce bâtiment ; & quoiqu'il fût du plus beau marbre , & qu'il fût orné de tout ce que l'Architecture a pu imaginer de plus riche & de plus élégant, le tout formoit un assemblage si singulier , qu'il étoit aisé de connoître que ce n'étoit pas l'ouvrage des hommes.

Quoique je fusse fort occupé de toutes ces merveilles , je ne perdois point de vue mon objet principal , & m'étant appuyé sur le bord du pont pour rêver plus à mon aise sur les moyens de

pénétrer dans le château, je jettai par hasard les yeux sur l'eau qui couloit dans les fossés. J'en admirois la limpidité ; mais ma surprise fut extrême, lorsque je la vis couverte de crocodiles d'un énorme grandeur, & de divers monstres hideux, qui me lançant des regards menaçans, sembloient prêts à se jeter sur moi. Bientôt j'en vis un grand nombre, qui, sortis par des issues différentes, s'étoient emparés de l'entrée du pont. D'autres s'approchoient insensiblement, & je me voyois environné de manière qu'il ne m'étoit pas possible d'échapper. Je me souvins heureusement du vase d'argent ; je l'ouvris promptement, je n'y trouvai qu'une poudre noire que je jettai promptement dans l'eau, fort curieux de l'effet qu'elle pouvoit produire. Je fus bientôt satisfait. L'eau commençoit par se troubler ; puis s'agitant avec violence, elle s'éleva jusqu'au niveau du pont, & s'étant évaporée avec un bruit horrible, elle se réduisit en brouillards fort épais, mêlés de flammes.

Pendant tout ce fracas, la porte du château s'étoit brisée. J'entrai d'abord dans une grande cour, au milieu de

58 *Suite des mille & une Nuits ,*

laquelle je vis un dragon monstrueux , qui sembloit être posté pour défendre l'entrée d'un grand vestibule , sous lequel je vis plusieurs jeunes filles enchaînées. Leurs contenance, morne, leurs visages pâles & défaits, leurs gémissemens redoublés, tout en elles marquoit le comble de la douleur & du désespoir.

Attendri par un spectacle aussi touchant, & par les prières réitérées qu'elles me faisoient de voler à leur secours, je fermai les yeux sur les dangers auxquels j'allois m'exposer, & je m'avançai vers le dragon dans le dessein de le combattre.

Ce monstre aussi tôt déployant ses ailes avec un sifflement épouvantable , vint fondre sur moi, la gueule ouverte & prêt à me dévorer; mais ayant reculé quelques pas pour éviter sa fureur, je le frappai avec tant de force & de bonheur, que je lui fis une large blessure. J'allois redoubler, quand je vis avec la dernière surprise qu'il étoit réduit en cendres.

Content de me voir si facilement délivré d'un ennemi que je croyois bien plus redoutable, j'entrai sous le vestibule

tibule pour briser les chaînes de ces infortunées ; mais jugez de mon étonnement & de ma joie , lorsque m'approchant de l'une d'elles , je reconnus la Princesse de Moussoui , qui m'avoit inspiré un si violent amour. Ciel ! m'écriai-je , dans quel affreux état ! Je ne pus achever : je me hâtai de la délivrer ainsi que ses Compagnes , puis nous entrâmes dans un grand salon magnifiquement orné.

Je m'approchai de la Princesse. Par quelle aventure êtes vous dans un lieu si funeste , lui dis-je ? Que je suis heureux de ce que le Ciel a permis que je vous aie tiré d'une captivité si cruelle ! Ah ! Prince , reprit-elle , que ne vous dois-je pas , & quels tourmens n'ai je point éprouvé depuis le moment qui vous découvroit à mes yeux ! La gloire que vous deviez acquérir , votre courage , vos discours , l'amour qui éclatoit dans toutes vos actions , l'idée flatteuse de vous l'avoir inspiré , tout cela fit sur mon ame une si vive impression , que je céдай sans nul effort au penchant qui m'entraînoit vers vous. Mais je m'apperçois que je m'avance trop ; ma bouche a trahi le serment de

mon cœur. J'aurois peut être dû vous cacher une partie de mes sentimens ; mais je vous ai tant d'obligations ; le service important que vous venez de me rendre , me servira d'excuse. Puissiez-vous être assez heureux pour éviter les dangers auxquels vous êtes encore exposé ; car je ne puis vous dissimuler qu'il vous reste un furieux ennemi à combattre. Le Génie Pharog qui retient ici prisonnier le fidèle Zeladdi , va bientôt paroître ; je crains que ce perfide triomphe malgré votre valeur , & ne mette le comble à mes maux par une si funeste victoire. Ne tardez donc pas à délivrer Zeiladdi , supposé que cela soit en votre pouvoir. Sa puissance nous garantira des fureurs de Pharog , & vous le trouverez dans la salle voisine , enfermé dans une caisse de cristal , suspendue par une chaîne d'or à la voûte. Je courus sur le champ vers l'endroit qu'elle m'avoit indiqué ; j'apperçus la caisse dans laquelle je vis un jeune homme d'une beauté ravissante , qui paroissoit plongé dans un profond sommeil. Au premier effort que je fis pour ouvrir la caisse , le palais s'ébranla , l'air s'obscurcit , le tonnerre

se fit entendre , un nuage enflammé parut à mes yeux , & le Génie Phareg sortant tout-à-coup de ce tourbillon de feu , fondit sur moi avec une fureur épouvantable.

Je me mis en défense , & notre combat ne fut pas long. En effet , je ne l'eus pas plutôt frappé de mon sabre , qu'il fut réduit en poussière. Au même instant, la caisse s'étant brisée, la flamme & la fumée se dissipèrent, l'air fut embaumé de l'odeur la plus exquise , & Zeïladdi se voyant libre , vint à moi pour m'embrasser & me témoigner toute sa reconnoissance ; il m'apprit que je n'avois évité les périls auxquels je venois de m'exposer , que par la vertu de l'épée de Salomon dont j'étois armé , puisque cette épée avoit le pouvoir de détruire tous les enchantemens. Je lui témoignai le desir que j'avois d'apprendre la cause des prodiges dont je venois d'être le témoin. Il est juste , me dit-il , de vous satisfaire ; mais je dois avant tout secourir les jeunes filles que vous avez délivrées. Une longue captivité que la plupart d'entr'elles ont essuyée , l'attente du sort le plus affreux , tout a semblé concourir à les

jetter dans une langueur qui pourroit leur devenir funeste, si l'on n'y remédioit promptement. Il entra aussi-tôt dans la salle où la frayeur les avoit obligées de rester. Il leur fit prendre à toutes d'un elixir qui les rétablit aussitôt dans leur premier embonpoint, & je me vis tout à-coup entouré des plus rares beautés de tout l'Orient. Plusieurs Génies qui se rendirent à ses ordres, leur distribuèrent des habits magnifiques, qui servoient encore à relever l'éclat de leurs charmes. Je ne fus pas oublié, & l'on m'en fit présent d'un qui étoit de la plus grande magnificence. Je remis à Zeiladdi l'épée de Salomon, qu'il me demanda pour la faire reporter sur le tombeau d'Alileth, où je l'avois prise. Nous passâmes dans un autre appartement, & nous étant tous assis sur des sophas, le Génie se plaça au milieu de nous, & commença son récit en ces termes :



HISTOIRE

Du Génie ZEILADDI.

Je suis une de ces Intelligences qui toujours fidèles au Createur, ont reconnu pour Souverain, après lui le grand Salomon, surnommé le Sage par excellence.

Ce Monarque à qui le Très-Haut avoit donné la puissance de nous commander, nous confioit les différens emplois de sa maison. Comme il avoit un très-grand nombre de femmes dans son Sérail, c'étoit principalement à les servir que nous étions destinés. Ce Prince m'avoit confié l'éducation des plus jeunes.

Quoique cette commission fût extrêmement délicate, je ne laissai pas de m'en acquitter pendant quelque tems avec toute l'exactitude possible; mais comme l'Auteur de la Nature, en nous créant, nous a donné un cœur aussi sensible que celui des enfans

64 *Suite des mille & une Nuits ,*

d'Adam , l'esprit , les charmes & la douceur de la belle Zulmé me captivèrent entièrement ; & loin de résister au penchant qui m'entraînoit vers elle , je m'abandonnai sans réserve à la passion qu'elle m'inspiroit. La facilité que j'avois de la voir & de l'entretenir , ne fit qu'augmenter mon ardeur , & ne servit qu'à me rendre plus malheureux. En effet , combattu par le devoir , entraîné par le feu violent dont j'étois consumé , je flotAIS sans cesse entre le desir de déclarer ma passion & la crainte de manquer à la fidélité que je devois à mon Souverain. Je serois long tems resté dans cette incertitude sans une circonstance qui me força de rompre le silence.

Un matin que , peu de tems avant le lever du Soleil , j'errois avec plaisir dans les superbes jardins du palais , entièrement occupé de l'idée de la charmante Zulmé , le hasard me conduisit dans un bois de cèdres & d'orangers , à l'extrémité duquel on voyoit un magnifique pavillon de marbre , qu'on appelloit le pavillon des bains.

C'étoit dans cet endroit délicieux que les femmes se rendoient pendant

la chaleur du jour , pour y goûter la fraîcheur agréable que procuroit l'épaisseur des arbres jointe à plusieurs fontaines jaillissantes qui se divisoient en une infinité de canaux pratiqués dans les allées. Tout contribuoit à faire de ce séjour un lieu de délices.

Arrivé auprès des fenêtres de ce magnifique pavillon , j'entendis parler assez haut. Curieux de voir celles qui conversoient avec tant de vivacité dans des momens destinés au repos , je me rendis invisible , & j'entrai. Mais comment vous exprimer les transports dont je fus agité , lorsque j'aperçus l'adorable Zulmé dans le plus beau désordre. Elle étoit nonchalamment appuyée sur une pile de carreaux disposée sur un sofa magnifique. Une robe de gaze de couleur d'azur , attachée par plusieurs agraffes de pierreries , négligemment arrangée , laissoit appercevoir les plus belles formes qu'il soit possible d'imaginer. Ses cheveux , dont les boucles étoient relevées sans art sur le sommet de la tête , laissoient à découvert un cou plus blanc que l'albâtre. Ses jambes , semblables au plus bel yvoire , reposoient dans une cuvette d'or ornée

de pierres précieuses & remplie des essences les plus exquises & des plus rares parfums. Elle venoit de sortir du bain , & s'entretenoit avec son Esclave favorite.

Que vous êtes heureuse , adorable Zulmé , lui disoit cette femme !..vous êtes dans le printems de votre âge , jamais le créateur ne forma rien de plus parfait que vous ; chérie du plus puissant Monarque de l'univers , dont l'immense pouvoir est soumis à vos charmes ; rien ne peut égaler votre bonheur.

Tu t'abuses , ma chère Fatmé , lui dit Zulmé , & tu connois bien peu le fond de mon cœur. Ah ! loin d'être touchée de ces prétendus avantages , tout ce qui m'environne ne me cause que du dégoût. Ah ! quelle est , au reste , cette félicité que tu trouves si parfaite ? est-ce la contrainte dans laquelle je vis dans ce Palais , dont je n'ai pas la liberté de sortir ? En vain tu me vanter la préférence que Salomon m'accorde sur les autres femmes qui peuplent son sérail ; cette préférence est un supplice pour moi. Quelque grand que soit son pouvoir , il ne

peut s'étendre sur les cœurs. Ah ! s'il m'étoit permis d'espérer, mais non, tant de bonheur n'est pas fait pour moi : alors les beaux yeux se couvrirent de larmes, la douleur la rendoit encore mille fois plus séduisante. Charmant Génie, s'écria-t-elle, si tu daignois jeter le moindre regard sur moi. Mais, que dis-je, ces intelligences célestes sont trop au-dessus des mortelles. Ah ! cher Zéïladdi, s'écria-t-elle, n'étant plus maîtresse de modérer ses transports, que je m'estimerois heureuse, d'être toute ma vie ton esclave ! soumise sans cesse à tes volontés, je croirois mon sort plus glorieux que celui des plus puissantes Princesses de l'univers. Mais quelle est mon erreur ! A peine daignerois-tu jeter sur moi le moindre de tes regards.

Séduit par un discours si flatteur, j'oubliai les ordres qui m'étoient prescrits, j'oubliai Salomon, je m'oubliai moi-même. Pénétré de tendresse & de reconnaissance, je cessai d'être invisible, & me précipitant à ses pieds : cet aveu, m'écriai je, met le comble à mon bonheur. Charmante Hourï,

68 *Suite des mille & une Nuits,*

rien n'est comparable à la possession d'un cœur comme le vôtre. Bannissez vos allarmes , calmez vos inquiétudes ; non , je vous le jure , tant de charmes ne seront jamais le partage d'un mortel. Je vous aime , & quelque supériorité que notre espèce ait sur la vôtre , quelque'immense que soit l'espace que le destin a mis entre nous , je le franchis avec joie , pour me rapprocher d'un être aussi parfait ; je puis , en unissant mon sort au vôtre , vous élever à moi ; & si vous n'étiez pas au pouvoir du Prince auquel je suis forcé d'obéir , rien ne pourroit retarder une union qui mettroit le comble à ma félicité.

Trop aimable Génie , reprit avec transport la belle Zulmé ! puis-je croire ce que j'entends , & serois-je assez heureuse pour avoir mérité votre attachement ! Mais , comment pourrois-je me persuader qu'une Intelligence aussi parfaite daignât s'abaisser jusqu'à moi ! Allez , si vous n'êtes pas sincère , vous êtes bien méchant , car l'aveu que vous venez de me faire , me cause tant de plaisir , que je ne survivrois pas

à l'idée de me voir frustrée de la douce espérance que vous venez de faire naître dans mon cœur.

Princesse, m'écriai-je, cessez par votre méfiance d'outrager une intelligence qui vous adore. Sachez qu'il n'en est pas de notre espèce comme de celle des autres hommes. La vérité sera toujours la base de mes paroles; c'est dans nos cœurs que règne l'amour dans toute sa pureté. Constans dans notre choix, nous ignorons l'affreuse jalousie, la dissimulation & les parjures. Nous faisons consister notre bonheur dans la félicité de celle à laquelle chacun de nous se trouve attaché; notre tendresse est immortelle comme nous, & c'est abaisser l'excellence & la dignité de nos êtres, que de nous croire sujets aux passions déréglées qui tyrannisent le cœur des misérables mortels. Mais, comme ce n'est point seulement par mes discours que je veux vous prouver la réalité de l'ardeur que vous m'avez inspirée, je vous quitte pour aller travailler à notre commun bonheur, & je vais mettre tout en œuvre pour surmonter tous les obstacles qui s'y opposent.

Aussi-tôt je m'arrachai d'auprès d'elle , pour réfléchir aux moyens que je pouvois employer pour la réussite de mon amour , sans cependant blesser en rien la scrupuleuse fidélité que le Créateur m'avoit expressément ordonné de garder au Roi Salomon.

Je ne fus pas long-tems à délibérer , tout sembla seconder mes vœux ; & les plaintes dont tout le palais retentit en un instant , m'ayant annoncé que ce Prince avoit subi le sort commun à tous ceux de son espèce , je ne balançai point , je volai vers ma chère Zulmé , je la transportai à travers les airs dans le palais que je lui avois destiné ; j'unis son sort au mien , elle devint immortelle , & le soin de lui plaire fit mon unique félicité.

Je passe sous silence les plaisirs que nous procuroit notre union ; cet anéantissement , ces torrens de délices dont un mortel , quelque soit l'élévation de son génie , ne peut avoir que des idées bien vagues , & bien au-deffous de la réalité. Rien ne paroïssoit devoir troubler la douceur de ces heureux instans ; infortuné que j'étois ! je ne soupçonnois pas le malheur qui m'at-

tendoit ; je me croyois par la supériorité de mon être , au dessus de tous les revers ; je fus cependant accablé des maux les plus cruels , & je me vis forcé de succomber sous les efforts du Génie Pharog , quoiqu'il fût d'une espèce bien inférieure à la mienne.

Ce mauvais Génie , un de ceux qui furent assez téméraires pour se révolter contre le Très-Haut , & qui refusèrent de reconnoître Salomon pour leur Roi , séduit par ses idées orgueilleuses , il suivit le parti du Génie Nardoun. Ce fameux chef de sa Légion fut autrefois adoré par des peuples barbares , qui avoient la cruauté d'immoler des victimes humaines sur les autels qu'ils avoient érigés en son honneur. Il engagea dans sa révolte la plus grande partie de ceux auxquels il commandoit , & fit une guerre cruelle à ceux qui étoient restés fidèles. Mais le Très-Haut ayant d'un seul mot réprimé leur insolence , diminua bientôt leur pouvoir , & ils ne furent plus que des objets de mépris & d'indignation. Malgré cette disgrâce , ils ont persisté dans leur révolte , &

n'ont point voulu reconnoître d'autre Divinité que Nardoun. Ils ne s'occupent qu'à faire le mal , ils en saisissent avec joie toutes les occasions , ils les font naître ; & loin que les justes châtimens sous lesquels ils gémissent , leur fassent déplorer leur aveuglement , ils n'en sont que plus animés pour faire le mal. Pharug a toujours été le plus méchant d'entr'eux ; & par une fatalité jusqu'alors inouïe , le Ciel a permis que j'aie fait une faute qui m'a mis dans le cas d'éprouver les effets de la haine qu'il me portoit , autant parce que j'étois du parti qui lui étoit opposé , que par des motifs particuliers dont j'ignorois la cause. Mais pour l'intelligence de ce qui me reste à vous apprendre , il est nécessaire que je vous instruisse d'une coutume que nous devons suivre indispensablement.

Les Génies de notre espèce sont sans distinction sujets à plusieurs loix , & la première de toutes est que nous sommes tenus de porter perpétuellement le sceau de la Divinité , qui consiste dans une pierre précieuse d'une matière inconnue aux mortels , sur laquelle est gravé le grand nom de Dieu.

Nous

Nous ne pouvons jamais quitter ce talisman, sans courir les risques d'être aussi-tôt privé de tout autre pouvoir. Pharug, ainsi que ses associés, n'ignoroit pas cette obligation, & ce fut par ce moyen qu'il vint à bout de causer tous mes malheurs.

Comme il parcouroit sans cesse toute la terre pour trouver des occasions de nuire, & que, dans ses différentes courses, il s'étoit souvent arrêté dans les jardins du palais de Salomon, il y avoit vu plusieurs fois la belle Zuliné. Quoiqu'il fût naturellement peu susceptible de tendresse, il ne put résister à ses charmes, & brûla pour elle de l'amour le plus violent. Retenu cependant par la crainte de ne pouvoir échapper à notre vigilance, & redoutant la colère de Salomon, il n'avoit osé déclarer sa passion; mais la nouvelle de notre union, dont il fut bientôt instruit, lui causa des transports de rage & de fureur, que redoubloit encore la jalousie dont il étoit tourmenté, il jura de se venger, & de m'enlever cet objet qui m'étoit mille fois plus cher que moi-même, à la première occasion qu'il trouveroit. Cette idée

le flattoit d'autant plus , qu'il espéroit par-là satisfaire la haine qu'il portoit à un rival auquel il frémissait de se voir subordonné par des ordres supérieurs qu'il ne pouvoit enfreindre , & assouvir la passion qui le tyrannisoit.

Ce projet étoit bien plus facile à former , que l'exécution n'en étoit aisée. La supériorité de mon espèce sur la sienne , mon pouvoir plus étendu , la soumission & l'obéissance aveugles qu'il devoit avoir pour moi , comme pour tous les Génies de ma sphère , tout devoit lui paroître insurmontable , & jamais en effet il n'auroit pu réussir , sans une fatale circonstance , qui , m'ayant fait transgresser cette loi dont je viens de vous parler , changea dans un instant ma situation , & me plongea dans l'abîme du malheur , dans le tems que je m'y attendois le moins.

Un jour que couché délicieusement sur des monceaux de fleurs , je me félicitois avec Zulmé du bonheur que j'avois de la posséder , elle aperçut briller cette pierre précieuse dont je vous parlois. Comme elle ignoroit la loi qui nous défendoit de nous en dessaisir , elle me pria de la

lui donner pour qu'elle pût la considérer de plus près. Mon empressement à lui obéir m'empêcha de faire la moindre réflexion sur les funestes conséquences que pouvoit avoir ma complaisance pour elle ; je me hâtai de la lui présenter, lorsque Pharug, qui se tenoit sans cesse caché près de nous pour nous observer, l'arracha de ses mains, & s'en empara.

Je fus à l'instant privé de tout mon pouvoir, & ce perfide profita de l'ascendant qu'il avoit alors sur moi, pour me contraindre d'entrer dans la prison dont vous venez de me délivrer. Il se présenta ensuite devant Zulmé sous une forme qui cachoit sa difformité, & il employa tout l'art dont il étoit capable pour la séduire ; mais ce fut en vain, elle résista constamment à toutes ses attaques.

Réduit au désespoir par cette résistance, la fureur prit la place de l'amour ; résolu de se satisfaire à quelque prix que ce fut, il fondit un jour sur elle, comme un tourbillon, dans le dessein de l'enlever, & de la transporter dans les affreux climats soumis à sa domination ; mais heureusement il

échoua dans ses projets. Des Génies bienfaisans qui se trouvoient par hasard près de l'endroit où le perfide vouloit employer la violence, attirés par les cris de la malheureuse Zulmé, volèrent promptement à son secours. Ils contraignirent Pharug à leur remettre la bague dont j'avois eu la sottise de me dessaisir. Ils vinrent ensuite me trouver : Nous ne pouvons pas, me dirent ils, vous délivrer de cet enchantement cruel, ni vous rendre à l'aimable Zulmé. Notre pouvoir a ses bornes, & vous devez porter la peine de votre désobéissance. Cependant ne renoncez pas à l'espérance, votre captivité ne sera pas éternelle. Il viendra un tems, (& ce tems nous est absolument inconnu,) où vous sortirez de cet état funeste. L'épée de Salomon, remise entre les mains d'un Prince fugitif, anéantira le perfide Pharug, & détruira son enchantement. Vous serez libre alors, & Zulmé vous sera rendue pour ne jamais être séparée de vous. Mais, en attendant, nous allons préserver votre compagne des attentats de ce mauvais Genie. Ils répandirent en même-tems un souffle mystérieux

sur Zulmé. Elle tomba dans un profond assoupissement qui devoit durer pendant tout le tems de notre séparation. Ils la transportèrent ensuite avec mon anneau dans le palais du Roi des Génies, & déposèrent l'une & l'autre dans un cabinet qu'ils eurent soin de sceller avec un cachet qu'on ne pouvoit rompre.

Pharug ne se vit pas plutôt libre par la retraite de ces Génies, qu'il me transporta dans ce palais qu'il construisit auprès du tombeau d'Alilefle, seconde femme d'Adam.

Il n'ignoroit pas que l'épée de Salomon, qui, par l'ordre du Très-Haut, y étoit déposée depuis sa mort, & confiée à la garde de plusieurs Génies, devoit un jour le réduire en poussière ; il avoit exprès choisi le voisinage de ce sépulchre pour épier les occasions de s'emparer de cette épée merveilleuse, & d'éviter par-là la fatalité du sort qui lui étoit réservé.

C'étoit aussi dans ce château qu'il enfermoit celles dont le sang devoit être versé sur les autels de Nardoun ; & comme ce chef des rebelles ; en conséquence de la haine qu'il a conçue contre les vrais Croyans, avoit spé-

cialement exigé de ses Sédateurs qu'ils lui sacrifiaient toutes les Vierges Musulmanes dont ils pourroient se rendre maîtres. Pharug qui lui étoit entièrement dévoué , s'étoit chargé volontiers du soin de lui chercher des victimes. Celles qu'il réservait à son Protecteur , étoient enchaînées sous le vestibule , où vous avez trouvé toutes ces Beautés. Il les faisoit garder par le dragon que vous avez combattu ; & lorsque le tems des sacrifices étoit arrivé , il en choisissoit dix & les transportoit sur la montagne , au sommet de laquelle le temple de ce Prince des Intelligences révolées est construit , & ces malheureuses victimes étoient cruellement égorgées sur les autels de ce monstre. Voilà , Seigneur , le sort auquel ces charmantes personnes étoient destinées ; voilà la cause de la captivité dans laquelle je gémissois , & dont je viens d'être affranchi par votre courage.

Zeiladdi , en finissant son récit , me fit encore de nouveaux remerciemens ; puis se levant tout d'un coup avec une sorte d'impatience , il est tems , s'écria-t-il , de faire revivre l'aimable Zulmé ; je ne puis résister à l'impatience que

j'ai de la voir. Il me seroit impossible de vivre plus long-tems séparé d'elle.

Il passa aussi-tôt dans un magnifique salon , où nous le suivîmes ; & nous étant placés de manière à pouvoir l'observer , nous gardâmes un profond silence dans l'attente de ce qu'il alloit faire.

Il commença par ouvrir toutes les fenêtres ; puis , s'étant placé vis à vis de celle qu'on avoit pratiquée du côté de l'Orient , il prononça d'une voix basse plusieurs paroles que nous ne pûmes entendre ; ayant ensuite pris un vase plein d'eau , sur lequel il souffla , il en sortit une épaisse fumée mêlée de flammes , qui répandoit l'odeur la plus délicieuse. Au même instant , nous entendîmes un bruit semblable à celui d'un vent impétueux , & nous aperçûmes deux jeunes hommes plus brillans que le Soleil , qui , après avoir salué gracieusement la Compagnie , rendirent à Zeiladdi son anneau mystérieux , puis se perdirent dans les airs. Aussi-tôt la voûte s'étant ouverte , nous en vîmes descendre un grand pavillon , sous lequel étoit un sofa de nuit , où reposoit une jeune personne

qui dormoit profondément. Nous ne doutâmes pas ce ne fût cette épouse qui lui étoit si chère.

Zeiladdi , peu maître de ses transports en reconnoissant sa chère Zulmé , ne fit que la toucher avec la bague qu'on venoit de lui rendre. Aussi-tôt cette belle personne se leva sur son séant , & témoigna la surprise & la joie qu'elle ressentoit de revoir son fidèle Génie.

Il est impossible de peindre les transports de ces deux époux ; il n'y a que les vrais Amans qui puissent se les représenter. Zeiladdi qui brûloit d'impatience de se trouver seul avec sa chère Zulmé , nous déclara qu'il alloit bientôt nous quitter ; puis ayant distribué des présens magnifiques à toutes les personnes qui venoient d'être délivrées , il chargea plusieurs Génies d'un Ordre inférieur , de les transporter chacune dans l'endroit où elle desiroit se rendre , & cet ordre ayant été promptement exécuté , nous restâmes seuls , la Princesse de Mouffoul & moi.

Je suis très-fâché , me dit-il , de ne pouvoir , malgré les obligations que je

vous ai, vous procurer actuellement un bonheur digne de vous ; mais il est écrit sur la table de lumière que cet avantage est réservé au Commandeur des Croyans, l'illustre & magnanime Aroun - Araschilde. C'est pourquoi, Prince, hâtez-vous de vous rendre à Bagdad, vous y trouverez la fin de vos peines. Je veillerai sans cesse sur vous, en attendant que je puisse signaler ma reconnoissance par quelque preuve éclatante ; & si le destin vous fait encore éprouver quelque disgrâce, gardez-vous de vous laisser abattre par ce contre-tems, & soyez persuadé que vos malheurs auront un terme, après lequel vous jouirez tous deux du plus parfait bonheur. Il nous fit aussitôt amener des chevaux magnifiquement harnachés ; il y joignit plusieurs chameaux chargés de richesses inestimables ; puis, ayant fait venir une nombreuse suite d'Esclaves, pour nous accompagner & nous servir, il me conseilla de faire prendre un habit d'homme à la Princesse, afin qu'elle fût moins exposée aux poursuites de nos ennemis, & nous ayant embrassé l'un & l'autre,

il disparut avec Zulmé, qu'il transporta dans son palais.

Ils ne furent pas plutôt hors de notre présence, que transporté de joie de me voir seul avec l'objet de mes vœux, la belle Princesse de Moussoul, j'oubliai qu'il falloit partir, & tombant à ses pieds, je ne pensois qu'à lui témoigner la violence & la sincérité de mon amour. Comme le sien étoit réciproque, elle se plaisoit à me donner mille marques de sa tendresse. La modestie dont elles étoient accompagnées, me les rendoit encore plus précieuses. Sa vertu me charmoit autant que sa beauté; rien en ce moment n'étoit comparable à mon bonheur. Mais, hélas! qu'il fut de courte durée! Forcé de songer à notre départ, je fis prendre à la Princesse des habits d'homme, ainsi que l'avoit prescrit le Génie; puis, étant montés à cheval, nous sortîmes de ce fatal château, qu'une main invisible détruisit presque aussitôt que nous fûmes dehors, & nous nous trouvâmes dans une grande forêt qui conduisoit sur le chemin de Bagdad.

Les événemens prodigieux dont je

venois d'être le témoin , & la surprise qu'ils m'avoient causés , m'avoient occupés à tel point , qu'ils avoient suspendu le desir que j'avois d'apprendre comment la belle Princesse de Mousoul étoit tombée sous la puissance de Pharug ; je profitai du premier moment de liberté dont je jouissois , pour la prier de m'instruire de ses aventures ; ce qu'elle fit en ces termes.

Le Sultan , mon père , quelque tems après que vous eûtes quitté sa cour , s'étant rendu dans mon appartement , fit retirer mes femmes & mes eunuques , pour pouvoir m'entretenir sans témoins. Lorsque nous fumes seuls , il me fit part de ses desseins sur le royaume d'Adir , me découvrit la secrète intelligence qu'il y avoit entre lui , le Visir Gioudar & Molouc , & m'ordonna de regarder ce dernier comme destiné à devenir mon époux.

Saisie de douleur à ces funestes nouvelles , accablée par l'ordre absolu qu'il venoit de me donner , je n'eus pas la force de lui répondre un seul mot , réfléchissant d'ailleurs sur la roideur de son caractère qui ne pouvoit

84 *Suite des mille & une Nuits ,*

éprouver la moindre contrariété, je ne crus pas devoir l'aigrir par une résistance hors de saison ; mais prenant le parti de dissimuler , je feignis par politique de partager la joye que lui causoit un projet qui tendoit à le rendre plus puissant. Si vous saviez combien je souffrois ; mon cœur livré au plus affreux désespoir, avoit peine à cacher les mouvemens dont il étoit agité. Comment en effet pouvois-je envisager une résolution si contraire à mes sentimens ! Je ne pouvois penser sans frémir que j'étois réservée pour être l'épouse de votre rival. Cette idée troubloit le repos de mes jours ; la haine que j'avois conçue pour lui s'augmentoît encore par la crainte de lui appartenir. Ma douleur devint si forte , qu'elle altéra ma santé ; je tombai dangereusement malade : les soins que l'on me donna , & l'espoir qui ne m'abandonna jamais que quelque événement imprévu me rapprocheroit de vous , m'empêchèrent de succomber ; mais je restai dans un accablement qui donna les plus vives inquiétudes sur mon sort. On avoit beau

faire pour tâcher de me dissiper, tout me devint à charge, jusqu'à ma propre existence.

Cependant les préparatifs de cette guerre injuste étant achevés, mon père, avant d'entrer en campagne, ayant fait réflexion que, malgré les meilleures précautions, le sort des armes, toujours incertain, pourroit tourner à son désavantage, résolut de se ménager une retraite en cas de malheur. Il déposa la plus grande partie de ses trésors dans un château bien fortifié, qu'il possédoit sur les terres d'un Prince arabe, avec lequel il avoit fait alliance; & comme il vouloit me soustraire à la fureur des troupes d'Adir, en cas qu'elles fussent victorieuses, il résolut de m'y faire conduire. Je partis donc avec une escorte pour m'y rendre. Nous n'avions plus que deux journées du chemin à faire, pour arriver à ce château, lorsqu'au détour d'une roche fort escarpée, j'aperçus l'horrible figure du Génie Pharug que je ne connoissois pas alors.

A la vue de ce monstre, mon sang se glaça dans mes veines; je m'évanouis : & lorsque j'eus repris l'usage

86 *Suite des mille & une Nuits ,*

de mes sens , je me trouvai dans ce funeste palais chargée de chaînes , & destinée , comme je l'appris bientôt , à être sacrifiée sur les autels de Nardoun. Vous l'avouerez-je , malgré l'horreur de ma situation , vous étiez toujours présent à mon esprit , & les dangers auxquels vous étiez exposé m'étoient plus sensibles que les maux que j'endurois. Heureusement , vous voici hors de danger ; fasse le Ciel que nous n'ayons plus d'autres malheurs à redouter ; & que retirés dans un coin de l'Univers , ignorés du reste des hommes , nous puissions nous livrer sans réserve au plaisir de nous aimer.

Au moment où j'allois témoigner à ma Princesse combien j'étois sensible à son amour , nous fûmes entourés par une Troupe de Bedouins , qui nous crièrent de nous rendre. Ce fut envain que nous nous mîmes en défense , le nombre prévalut. Ils se saisirent des Esclaves qui conduisoient mes chameaux , & nous ayant lié les mains derrière le dos , ils nous firent marcher jusqu'à leurs tentes qui n'étoient pas éloignées.

Ils nous présentèrent à leur Chef ,

qui loua beaucoup leur adresse & leur intrépidité ; puis , nous adressant la parole , rendez graces au Ciel , nous dit-il , de ce qu'il vous a fait tomber entre mes mains. D'autres , irrités de votre résistance , vous feroient peut-être mourir ; mais , comme vous êtes encore dans la première jeunesse , je veux bien excuser votre témérité , & je me contenterai de vous mettre au nombre de mes Esclaves. Cependant , vous autres , continua-t-il en parlant à ses gens , ne partagez pas aujourd'hui le riche butin que vous venez de faire ; songez plutôt à l'augmenter. Vous avez appris par mes Espions qu'une Caravane richement chargée doit passer bientôt à quatre lieues d'ici ; ne négligez pas cette nouvelle occasion ; montez promptement à cheval pour aller vous mettre en embuscade. Soyez sûrs que dans peu vous me verrez à votre tête. Lorsque nous aurons terminé cette expédition , nous ferons le partage avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ayant donné ces ordres , il fit retirer ses Troupes , qui ne tardèrent point à partir ; puis , étant entré sous une

arrière tente , il nous fit signe de le suivre. Nous obéîmes en tremblant ; mais à peine se vit-il seul avec nous , que se jettant à mes pieds , Prince d'Adir , me dit il , en embrassant mes genouils , que le Ciel soit loué de l'événement inattendu qui vous a conduit en ces lieux. Vous ignorez qui je suis , & que vous êtes tombé sous la puissance d'un des plus fidèles Sujets du Sultan votre père. Je suis Lobair , l'un des premiers & des plus anciens Officiers de la Garde. Forcé par les intrigues du perfide Gioudar de quitter la Cour du Roi votre père , qu'il avoit tellement prévenu contre moi , que mes jours n'étoient plus en sûreté , je tombai entre les mains de ces Arabes que je commande actuellement. Ils me prirent tout ce que je possédois , & me forcèrent de les accompagner dans leurs expéditions. Je me comportai avec tant de bravoure , qu'ils me choisirent pour Chef à la place de celui qui fut dans la dernière expédition.

La répugnance invincible que j'ai pour ce genre de vie me fit d'abord refuser cet odieux emploi ; mais ayant fait réflexion que je pourrois par la

suite profiter de l'autorité qu'il me donnoit , & de la confiance qu'on avoit en moi , pour m'échapper , je crus devoir l'accepter. Depuis ce tems , je ne suis occupé que des moyens de réussir , & j'en attens l'occasion avec la dernière impatience ; mais les circonstances présentes paroissent devoir me déterminer. Je m'estimerai trop heureux , si je puis vous prouver mon zèle & ma fidélité. Hâtons-nous de quitter ces lieux , l'absence de mes Compagnons nous laisse la liberté de fuir ; Seigneur , ne perdons pas un instant.

Comme nous avons une longue marche à faire , nous prîmes à la hâte quelques rafraîchissemens. Nos Esclaves ayant chargé nos chameaux , nous montâmes à cheval , & nous prîmes en toute diligence le chemin qui conduisoit à Bagdad.

Lorsque nous fûmes assez loin pour ne plus craindre d'être poursuivis , je remerciai Lobair du service qu'il nous rendoit. Je lui promis de me charger du soin de sa fortune , si j'étois assez heureux pour remonter sur le trône. Je ne lui cachai pas même que le jeune étranger qui m'accompagnoit étoit la

Princesse de Moussoul, ce qui le surprit. Ne désespérez pas, me dit-il, de réussir dans votre entreprise, si le Calife prend votre défense. Ce Monarque est si puissant, que son nom seul suffit pour dissiper vos ennemis. Mais, Seigneur, poursuivit-il, vous ne savez peut être pas ce qui s'est passé dans votre Capitale depuis la funeste catastrophe, qui a privé le Roi, votre père, de la couronne & de la vie. Vous ne serez certainement pas fâché de l'apprendre, & je puis d'autant mieux vous en instruire, que je tiens les détails dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir, d'un des principaux Officiers que mes gens ont pris sur le chemin de Moussoul, comme il alloit trouver votre rival en cette Ville.

Il me dit que la guerre étant terminée par la mort du Sultan & par la vôtre, qu'on regardoit comme certaine, Gioudar & Moluc avoient pris possession du Royaume d'Adir au nom du Sultan de Moussoul, mais que le dessein de Gioudar étoit de se faire déclarer Sultan, aussi-tôt que son fils auroit épousé la Princesse; que Moluc, instruit des dispositions de son père,

vouloit se faire reconnoître à sa place, & qu'il n'attendoit que la conclusion de son mariage pour s'assurer de la personne de Gioudar & l'enfermer dans une forteresse.

Qu'il n'avoit pas tardé à se rendre à la Cour de Mouffoul, mais que sa fureur avoit été extrême, lorsqu'il avoit appris que la Princesse avoit disparu, & que vous-même n'étiez pas mort comme il le pensoit, ce qui lui fut confirmé par un des principaux habitans d'Adir, qui affüroit vous avoir vu sous les habillemens d'un soldat, que craignant que vous n'eussiez été à Bagdad pour implorer les secours du Commandeur des Croyans, il avoit pris la résolution de vous poursuivre accompagné de douze ou quinze hommes des plus déterminés, pour vous ôter la vie & se débarrasser par là des inquiétudes que vous lui donniez. Voilà, continua Lobair, ce dont je fus instruit par l'Officier de Moluc. Au reste, je pense que vous ne devez pas perdre un instant pour prévenir le Calife & vous mettre sous sa protection.

Ce conseil me parut excellent : nous partîmes sur le champ, & nous fîmes

tant de diligence, qu'après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes aux portes de Bagdad, où nous entrâmes quelques tems avant le coucher du soleil.

Nous descendîmes d'abord dans un caravansérail, où après nous être reposés quelque tems, d'Ajaya, curieuse de voir cette superbe Capitale dont elle avoit entendu raconter tant de merveilles, me pria de la conduire dans les plus beaux endroits : elle croyoit le faire avec d'autant plus de sûreté, que son déguisement la mettoit à l'abri de toute insulte. Nous sortîmes donc, & nous marchâmes le long d'un Quai magnifique bâti sur les bords du Tigre, au bout duquel nous nous trouvâmes sur le Pont qui traverse le fleuve, d'où l'on découvre d'un côté toute la Ville, & de l'autre le plus charmant pays qu'il soit possible de voir.

Comme cet endroit sert de promenade, nous y trouvâmes beaucoup de monde. Cependant, quoique je fusse uniquement occupé tant de la conversation de la Princesse que du spectacle qu'offroit la multitude, je ne pus m'empêcher de remarquer deux

hommes, qui, après m'avoir observé quelque tems & s'être parlés d'un air qui me parut mystérieux, se retirèrent avec précipitation, sans que j'eusse pu voir le côté qu'ils avoient pris, & frappé de ce que m'avoit dit Lobair, je conçus quelques soupçons, & je les regardai comme des espions de Moluc. Je fis part de mes observations à d'AJava, & nous fûmes sur le champ abordés par un homme de bonne mine, qui, après nous avoir salué avec beaucoup d'affabilité, nous dit : je vois bien que vous êtes Etrangers, c'est même par cette raison que je n'hésite pas à vous aborder. Je suis habitant de Bagdad ; je fais profession, comme bon Musulman, d'exercer l'hospitalité ; je regarde votre rencontre comme un heureux présage, & j'espère que vous voudrez bien venir vous reposer chez moi pendant quelques momens ; voici ma maison, ajouta-t-il, en nous montrant un grand hôtel construit au bout du Pont, où je tâcherai de vous faire le meilleur accueil qu'il me sera possible, si vous voulez me permettre de vous y conduire. Seigneur, lui dis-je, nous

sommes sensibles à vos offres généreuses, mais nous sommes logés dans un caravénérail fort éloigné d'ici, nous avons de plus des raisons essentielles de nous retirer de bonne heure, ce qui nous empêche absolument de profiter de vos bontés. Mes chers Seigneurs, s'écria-t-il, de grace, ne me privez pas du plaisir de vous recevoir l'un & l'autre, vous ne resterez que le tems qu'il vous plaira, mon dessein n'est pas de vous contraindre, mais j'ai des motifs particuliers pour vous engager à venir dans ma maison, & je vous conjure par la pierre sacrée du tombeau de la Mèque de vous rendre à mes prières. Il acheva ces paroles d'un air si pénétré, ses instances furent si vives, & nous fûmes si touchés de la douleur qu'il nous faisoit paroître, que nous le suivîmes.

Il nous fit le meilleur accueil & on nous servit par ses ordres un repas magnifique, dont il fit parfaitement bien les honneurs. Sa conversation étoit si agréable, que nous restâmes fort long tems à table sans nous en appercevoir. Lorsque ses Esclaves eurent desservi, & qu'il se vit seul avec nous.

il demanda la permission d'agir selon son usage ordinaire , en nous priant de ne pas trouver mauvais qu'il prît la liberté de vaquer à certaines pratiques qu'il s'étoit imposées.

Surpris d'un discours si extraordinaire , nous nous regardâmes l'un & l'autre sans rien dire. Je lui témoignai combien nous serions fâchés de le gêner , & je lui demandai la permission de la quitter , attendu qu'il étoit déjà tard. Me quitter , s'écria-t-il , non pas , s'il vous plaît. Accordez moi la grace d'être témoins de ce que je vais faire , & ne refusez pas cette consolation au plus infortuné des vrais Croyans. Aussi-tôt ayant frappé des mains , une porte s'ouvrit , & nous vîmes paroître une jeune Esclave qui lui présenta d'un air respectueux une petite cassette, couverte d'étoffe noire relevée de fleurs d'argent en broderies , de laquelle il tira d'abord un portrait qu'il regarda quelque tems sans rien dire , après quoi nous le vîmes répandre des larmes en abondance.

Surpris l'un & l'autre d'un pareil début , touchés de la douleur dans laquelle il paroissoit plongé , nous nous em-

pressâmes de lui en demander les causes, pour tâcher de l'en distraire ; mais nous ayant regardé sans nous répondre, il quitta son turban, se dépouilla de sa ceinture en haut, & nous vîmes avec horreur que ses épaules étoient toutes meurtries. Il tira de la cassette une chaîne de fer, dont le bout étoit armé de pointes, & s'en frappa le dos avec tant de violences qu'il se mit bientôt tout en sang. Cette scène finie, son visage devint plus serein, & il reprit ses habits & son turban ; puis, ayant encore contemplé ce portrait qu'il enferma soigneusement avec la chaîne dans la cassette d'où il les avoit tirés. *C'est ainsi*, s'écria-t-il, *que doivent être traités ceux qui manquent à leur promesse.* S'étant ensuite approché de nous, il fit apporter des fruits accompagnés de liqueurs délicieuses, qu'il nous présenta ; & comme il s'aperçut par la manière dont nous le refusions, que sa conduite nous avoit fort alarmés, Seigneur, me dit-il, tout ceci n'est rien ; je suis seul intéressé dans cette affaire ; bannissez toute inquiétude. Je ne doute pas que mon action ne vous semble celle d'un homme privé de son bon-sens ;

bon-sens ; mais j'espère que vous changerez de sentiment , lorsque vous saurez que je me suis engagé par un vœu solennel à me traiter comme vous venez de le voir pendant les quatre premiers jours de chaque mois ; au reste , ce châ-timent est encore trop léger pour l'énormité de ma faute.

Mais quel sujet , lui dis-je , peut vous forcer d'agir ainsi ? Quel crime avez-vous donc commis qui mérite une telle punition ? Seigneur , me répondit-il , j'en use ainsi en présence de tous les Etrangers qui me font l'honneur de venir ici. Je n'ai pas coutume de les instruire des motifs de ma conduite ; mais un mouvement secret dont je ne suis pas le maître , me force à vous découvrir ce que vous paroissez curieux de savoir. Venez , continuait-il , je vais vous conduire , & vous verrez bientôt la cause de mes malheurs.

Il se leva aussi-tôt , nous le suivîmes dans une galerie de marbre noir , éclairée par quelques bougies , au bout de laquelle nous entrâmes dans un vaste salon , dont la voûte étoit de bronze doré ; mais si nous avions été surpris de ce qui s'étoit passé devant nous

depuis quelques instans , ce fut toute autre chose , lorsque nous apperçûmes la manière dont cet appartement étoit orné.

Chaque objet redoubloit notre étonnement , & excitoit de plus en plus notre curiosité. Ce qui nous frappa d'abord fut le corps d'une très-belle femme , revêtu d'une étoffe noire à fleurs d'argent , que nous apperçûmes couchée dans un cercueil dont le bois étoit recouvert d'une étoffe semblable. Il étoit entouré de douze grosses bougies , placées dans un pareil nombre de chandeliers d'or d'un travail exquis. Au-dessus pendoit une grosse lampe d'yvoire , du milieu de laquelle s'élevoit une tête de dragon dont les yeux étoient si brillans , qu'à peine en pouvions - nous soutenir l'éclat. Plusieurs cassiolettes d'or , placées alternativement avec des orangers qui étoient dans des caisses d'ébène garnies de même métal , répandoient une odeur fort agréable. Les murs étoient ornés de têtes de lions d'or , qui jettoient de l'eau dans des coquilles de marbre blanc , & cette eau retomboit en nappes dans un canal qu'on avoit

pratique à l'entour ; & sur un pupitre de cristal posé au pied du cercueil , étoit l'aleoran.

La bizarrerie de cet arrangement , l'affreux silence qui régnoit dans cet endroit , l'air consterné de notre Conducteur , ses actions précédentes , tout portoit un air de singularité si frappant , qu'il nous ôta presque l'usage de nos sens , & suspendit pour quelque tems le souvenir de nos propres malheurs.

Seigneur , nous dit il , en nous montrant le cercueil , ce cadavre est l'unique cause de toutes mes infortunes. Chère épouse , continua-t-il , pourquoi me fûtes vous ravie dans le tems que je commençois à jouir du bonheur de vous posséder ! Falloit-il qu'une tendresse aussi pure eût une fin si déplorable ? La faute que j'ai commise étoit bien excusable , puisqu'elle fut involontaire. Hélas ! quoique votre corps privé de vie soit actuellement insensible aux marques de mon amour , quelle seroit ma consolation , s'il m'étoit permis de mourir en embrassant ces restes inanimés , qui me sont encore si chers ! Mais vous allez juger , poursuivit-il , en se tournant vers nous , de

100 *Suite des mille & une Nuits* ,

ce qu'il m'est permis d'espérer , & vous serez bientôt convaincu que tout se réunit pour augmenter mon désespoir.

En achevant ces paroles , il s'avança près du cadavre ; mais cette tête de dragon qu'on voyoit sortir de la lampe d'yvoire , s'étant animée , lança des flammes si vives , que nous en fûmes éblouis. Ce feu subit le frappa si vivement , qu'il en fut renversé , sans cependant en souffrir d'autre dommage , & ce fut envain que s'étant relevé promptement , il voulut faire de nouvelles tentatives ; le même obstacle s'opposa toujours à ses efforts ; enfin , forcé de céder , il s'éloigna ; puis , fixant ce corps avec des yeux remplis de larmes , il s'écria de nouveau du ton d'un homme réduit au désespoir : *C'est ainsi que doivent être traités ceux qui manquent à leur promesse.* Nous sortîmes aussi tôt de ce triste séjour , & nous rentrâmes dans la salle où nous avions soupé.

Eh bien ! Seigneurs, nous dit il, êtes-vous satisfaits ? Vous avez vu la cause des maux que j'endure. Vains desirs , inutile tendresse ; chère ame de mon cœur , lumière de ma vie , tu m'es

donc enlevée pour toujours ? Cruelle pensée . . . Fatale énigme , que je ne puis comprendre ; pourquoi , le destin impitoyable . . . Mais , Seigneur , lui dis je en l'interrompant , vous augmentez vos maux par vos réflexions. Ne peut-on savoir la cause de vos chagrins ; on soulage quelquefois les peines en les racontant. Peut-être pourrions-nous vous donner des conseils qui vous soulageroient. Que fait-on , ce qui paroît éloigné est souvent . . . Je cède volontiers , nous dit-il , à l'ascendant que vous avez sur moi ; il semble que vos discours fassent luire quelques rayons d'espérance en moi. Quel doux pressentiment ! se pourroit-il , grand Prophète , que tu daignasses enfin avoir quelque compassion du malheureux Abdussalam & de l'infortunée Princesse d'Egypte ? Hélas ! je crains de m'abuser & je n'ai plus aucun espoir. Quoiqu'il en soit , je ne refuserai pas de contenter votre curiosité , puisque je l'ai fait naître. Nous ayant fait asseoir , il se plaça entre nous deux ; puis , ayant gardé le silence pendant quelques momens , comme pour se recueillir & se rappeler

●2 *Suite des mille & une Nuits,*
toutes les circonstances de ses aventures, il commença en ces termes.



HISTOIRE

*D'ABDUSSALAM & de KATIFÉ,
Princesse d'Égypte.*

LA ville de Damas est le lieu de ma naissance ; je suis fils d'un des plus grands seigneurs de la Cour du Sultan, & je suis allié de fort près à la famille Royale. On me nomme Abdusfalam ; mon père qui n'avoit que moi d'enfant, prit, pour mon éducation, tous les soins que lui suggéra sa tendresse. Je n'avois que vingt ans, lorsque j'eus le malheur de le perdre. Comme il m'avoit laissé des biens considérables, le Sultan qui vouloit les conserver dans sa famille, me destina pour épouser une de ses nièces, qu'on disoit être une princesse accomplie ; mais l'éloignement que j'avois pour un engagement sérieux, joint au desir

de voyager, m'empêchèrent d'obéir aux volontés du Monarque. Craignant que ma désobéissance ne m'attirât quelques disgrâces, je pris une somme d'argent considérable, j'emportai toutes mes pierres, qui étoient d'une très-grande valeur, & m'étant procuré des lettres de crédit sur les plus riches marchands des différens pays que j'avois envie de parcourir, je partis pour le Grand-Caire, capitale d'Egypte.

Je ne tardai pas à arriver dans cette grande ville, qui me parut au-dessus de toutes les descriptions que j'en avois lues. Après avoir visité ce qu'il y avoit de remarquable dans cette superbe cité, je voulus connoître ces fameuses pyramides qui font encore l'admiration de l'univers. Je m'y rendis dans l'intention de les examiner avec la plus scrupuleuse exactitude, & je résolus non-seulement d'y monter, mais encore d'en visiter l'intérieur, & d'y pénétrer le plus avant qu'il me seroit possible.

Ce fut avec une peine extrême que je parvins jusqu'au sommet de la plus grande, d'où je ne pouvois me lasser de contempler la vaste étendue de ces

campagnes , que le Nil rend si fécondes , mais après m'être promené quelque tems sur cette large plateforme , qui du bas paroît être une pointe fort aigue , je voulus descendre dans l'intérieur ; ce ne fut pas sans peine que j'arrivai jusqu'à l'ouverture de cette masse énorme ; la chaleur excessive ayant épuisé mes forces , je me trouvai si foible que je me vis forcé de me reposer sur une pierre , qui , dans ce moment me fut plus agréable que le sofa le plus superbe. Je ne tardai pas à m'y endormir , & ce sommeil , qui me parut si délicieux , fut la source de tous les maux que j'endure. En effet , j'eus un songe dont j'eus si frappé , qu'il me fit évanouir les projets que j'avois formés d'examiner les merveilles de cet édifice. Vous allez bientôt juger qu'il ne me fut pas possible de faire autrement , & que tout autre à ma place n'eût pas été le maître de résister aux mouvemens dont , malgré mes réflexions , j'eus le cœur & l'esprit agités.

Il me sembla qu'étant rentré dans la ville , je me trouvois dans le Bazar , que m'étant arrêté devant la

boutique d'un joallier, j'y voyois la plus belle personne du monde ; un feu rapide circula sur le champ dans mes veines , & cédant à l'ardeur qu'elle m'inspiroit , je m'élançois vers elle pour lui déclarer la passion dont j'étois animé , lorsque le mouvement que je fis me réveilla sur le champ.

Il m'est impossible de vous exprimer les effets singuliers que ce songe produisit dans mon ame. Je ne pouvois penser à autre chose , & rempli de l'image qui étoit toujours présente à mon esprit, je descendis de la pyramide sans trop savoir ce que je faisois.

Non , disois je en moi-même , il n'est point d'objet aussi parfait dans l'univers , ce n'est point la figure d'une mortelle que j'ai vue , c'est celle d'une intelligence supérieure à notre espèce , c'est sans doute le Génie chargé de prendre soin de moi , qui m'a suscité ces pensées , pour rendre mon corps plus agréable. Malgré ces réflexions , je ne pus résister à l'amour , & quoique j'eusse toutes sortes de raisons pour condamner cette sensibilité , comme inutile & ridicule , j'étois entraîné par un penchant qui me maîtrisoit si

106 *Suite des mille & une Nuits*,

fort que je n'eus pas la force d'y résister.

Ce fut dans ces dispositions que je repris le chemin du Caire ; arrivé à mon hôtel , je me jettai sur un sofa , je réfléchis à toutes les circonstances du songe qui m'avoit si fort agité ; j'adressai mes vœux au Prophète Ali , gendre de Mahomet , dont j'avois toujours éprouvé la protection particulière , comme étant un des descendants de sa race ; je le priai d'écarter de mon esprit ces idées qui ne paroissent propres qu'à le troubler , & plein de confiance , après cet acte de religion , je ne tardai pas à m'endormir , mais , soit que ce fut l'effet d'une imagination échauffée , soit toute autre cause que je ne pus comprendre , j'eus un songe pareil à celui qui m'avoit affecté dans la pyramide. Je vis encore la même personne ; elle me parut aussi belle que la première fois ; & je m'éveillai mille fois plus amoureux qu'auparavant.

Quelles réflexions ne fis-je point sur le rapport marqué de ces deux songes , & sur l'effet qu'ils produisoient sur moi ? Insensé que je suis , m'écriai-je ! pour-

quoi me laisser séduire par un songe trompeur ? dois-je ignorer qu'ayant déjà été frappé par la première vue de cet objet imaginaire, cette récidive n'est qu'une suite naturelle de mon premier délire ; faut-il que je me laisse entraîner par une passion chimérique, sans avoir la force de la bannir de mon cœur ? pourquoi m'ôter le repos, en cédant comme je fais à la plus absurde de toutes les foiblesses, & ne serois-je pas bien plus sage de m'attacher à quelque objet réel de qui je pourrois espérer un tendre retour ? Hélas ! je ne puis m'en flatter, si je persiste dans cette folie.

Mais aussi pourquoi mépriser ces songes ? qui sait si ils ne sont pas l'effet des soins d'une puissance supérieure qui veut bien s'intéresser à mon sort ! pourquoi ne les pas regarder comme des inspirations ? peut être m'offrent-ils en dormant, la figure de celle à laquelle je dois m'attacher ? les songes ne sont pas toujours à mépriser ; ils sont souvent le pressentiment de ce qui doit nous arriver ; les histoires sont remplies d'exemples, qui semblent devoir me confirmer dans cette idée. Il y

108 *Suite des mille & une Nuits ,*

auroit peut-être de la témérité à mépriser ces avis , & d'ailleurs je sens bien que je suis incapable de m'attacher à toute autre personne qu'à celle qui sera semblable à ce phantôme séducteur. Comme cette dernière pensée s'accordoit avec mon amour , & que nous suivons volontiers tout ce qui tend à flatter nos passions , je m'y arrêtai avec complaisance , & je m'en occupai le reste de la nuit avec un plaisir inconcevable.

Le lendemain , étant sorti pour me promener dans la ville , je marchai fort long-tems sans savoir précisément où j'allois ; mais jugez de mon étonnement , lorsqu'après avoir parcouru quelques quartiers , je m'apperçus que j'étois arrivé dans le Bazard. Je parcourus des yeux les richesses qui y étoient étalées ; & m'étant arrêté vis-à-vis de la boutique d'un Joaillier , dans laquelle il y avoit beaucoup de femmes & d'Eunuques , j'en apperçus une , qui , s'étant baissée pour reprendre quelque chose qu'elle avoit laissé tomber , fit un mouvement qui releva son voile , & me représenta traits pour traits la personne que j'avois vue en songe.

Jugez de mon trouble à cette vue ; je crus rêver encore , à peine pouvois-je me fier à mes yeux. Forcé cependant par la réalité de cet objet , je suivis le torrent qui m'entraînoit. Ma passion qui dès-lors cessa d'être chimérique , fit un si rapide progrès dans mon cœur , que je restai comme un homme privé de l'usage de tous ses sens. La vue fixée sur elle , tremblant & interdit , je ne savois à quoi me résoudre , lorsqu'elle se tourna de mon côté. Ses yeux qui se fixèrent sur moi dans ce moment , achevèrent de me confondre. Cependant , son regard n'avoit rien de sévère , & sembloit m'inviter à m'approcher ; un mouvement involontaire me portoit vers elle , & je cédois à cette impulsion , lorsqu'elle fit un cri de surprise , & tomba évanouie.

Peu maître de mes transports , mon premier soin fut de voler auprès d'elle dans l'intention de lui procurer tous les secours dont j'étois capable ; & trahi par ma passion , je témoignai tant d'empressement , que je fixai l'attention des femmes & des Eunuques qui l'entouroient.

Dans ce moment , un voleur , qui ,

malheureusement pour moi , portoit un habit semblable au mien , s'étant approché , profita du tumulte occasionné par l'évanouissement de cette jeune personne , pour se saisir d'un écrain de diamans qu'il emporta.

Le Joaillier qui s'apperçut de ce vol presque aussitôt , fit beaucoup de bruit , & quelqu'un des assistans l'ayant assuré qu'ils avoient vu prendre l'écrain par un jeune homme coëffé d'un turban rouge & vêtu d'une robe bleue ; ce Marchand désespéré d'une si grande perte , voyant que j'étois habillé de cette façon , & trompé d'ailleurs par le trouble qui paroissoit sur mon visage , me prit pour le voleur. Il fondit sur moi le sabre à la main , en vomissant mille injures , & voulut me forcer à lui rendre ce qu'il croyoit que je lui avois pris.

Sensible à cet affront , peu maître de la colère qui me saisit , je tirai mon sabre pour me défendre. J'eus bientôt mis ce furieux hors de combat par une blessure considérable que je lui fis ; j'écartai ceux qui vouloient m'arrêter , je sortis du Bazar , & me rendis dans mon Hôtel après plusieurs détours que

Je fus obligé de faire , pour me dérober à la poursuite de la populace qui s'obstinoit à me suivre.

Je n'y fus pas plutôt , qu'ayant mandé le Chef de mes Esclaves sur la fidélité duquel je pouvois compter ; je lui dis ce qui venoit de m'arriver , & forcé de m'éloigner pour éviter les suites de cette affaire , dont le Juge de Police ne pouvoit manquer d'être bientôt informé , je lui laissai le soin de ma maison , & lui recommandai d'observer exactement tout ce qui se passeroit en mon absence , afin que je pusse en être instruit ; lorsqu'au bout de quelque tems , je me rapprocherois de la ville ; je partis muni d'une somme suffisante pour fournir à tous mes besoins.

Lorsque je fus assez éloigné pour me croire en sûreté , toute la bizarrerie de cette aventure s'offrit à mon esprit ; mille pensées accablantes m'affligèrent successivement , je me perdis dans un abîme de réflexions. Je n'étois occupé que de la belle personne que j'avois vue ; l'impossibilité où j'étois d'avoir quelques éclaircissemens à son sujet , redoubloit encore la violence de mon amour ; ni la dissipation qu'occasionne

112 *Suite des mille & une Nuits ,*

un voyage , ni la vue des merveilles de l'Egypte , que je m'étois si fort promis d'examiner , ne furent capables de me distraire. Je portois par-tout ce trait fatal dont j'étois si profondément atteint , de sorte que ne pouvant résister à ces mouvemens plus forts que toute ma raison , je repris au bout de six mois le Chemin du Caire. Cependant , comme je n'avois reçu aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé pendant mon absence , je m'arrêtai dans un village à quelques lieues de la ville , & je dépêchai un de mes gens vers le Chef de mes Esclaves avec ordre de venir me trouver.

Il n'y manqua pas , & j'appris de lui qu'on avoit reconnu mon innocence , que le Marchand que j'avois blessé n'étoit pas mort , qu'il étoit au contraire parfaitement bien guéri , que le voleur qui avoit été arrêté pour d'autres crimes , avoit avoué qu'il étoit l'auteur du vol & qu'on avoit trouvé chez lui les diamans dont il ne s'étoit pas encore dessaisi. Il ajouta qu'il n'étoit plus question de moi , & que je pouvois revenir sans crainte.

Je me hâtai de me rendre au Caire ,

& je fus surpris , en arrivant , de voir toutes les rues remplies de monde & parfaitement bien éclairées par les lumières qui paroissent à toutes les fenêtres. Surpris de ce spectacle , j'en demandai la cause , & j'appris qu'on alloit porter en grande pompe dans la Mosquée , qui sert de sépulture aux personnes de la Famille Royale , la belle Karifé , fille du Sultan.

Quoique la mort de cette Princesse ne me touchât nullement , je résolus de rester comme les autres , espérant que parmi tant de monde je pourrois peut être appercevoir celle que je desirois si ardemment de retrouver. Je renvoyai donc mon cheval , je me mêlai dans la foule , & marchai lentement en regardant par-tout avec la plus grande exactitude ; mais ce fut envain. La plupart des femmes étoient voilées ou couvertes de leurs bagues , de manière qu'il me fut absolument impossible d'en reconnoître aucune.

Cependant , on vit paroître une grande quantité de Gardes , tant à pied qu'à cheval , qui tenoient chacun un flambeau de cire blanche ; ils étoient suivis par une troupe de Derviches •

qui jouoient de plusieurs instrumens de Musique, dont le ton lugubre inspiroit la tristesse. Après eux, venoient les Imaïens & les Mollases vêtus de leurs habits de cérémonie; puis marchoient plusieurs Eunuques, au milieu desquels étoit une grande litière portée par deux chameaux couverts de housses de deuil, dans laquelle étoit une grande caisse d'un bois précieux qui renfermoit le corps de la Princesse. Ses Femmes & ses Esclaves qu'on voyoit ensuite, témoignent leur douleur par leurs gémissemens, & la marche étoit fermée par mille hommes de la Garde du Sultan, parfaitement bien montés, & tous ayant le sabre nud.

Après avoir vu ce cortège, je me retirai à mon Hôtel, fâché de n'avoir pu, malgré toutes mes recherches, découvrir l'objet de mon amour. Je résolus de ne rien négliger pour y parvenir; & comme, malgré mon agitation, j'étois entièrement fatigué, j'allois céder au sommeil qui me pressoit, lorsque j'entendis frapper rudement à la porte de la rue.

J'ordonnai au Chef de mes Esclaves de s'informer de ce qui pouvoit occa-

Donner ce bruit. Il vint un instant après m'avertir qu'une femme couverte d'un voile demandoit à me parler. Mais, avant que j'eusse pu donner l'ordre de l'introduction, elle parut tout à-coup devant moi.

Je vis une personne dont la taille avantageuse donnoit les plus heureux préjugés sur le reste. Son voile lui descendoit au-dessous de la ceinture; elle étoit vêtue d'une grande robe traînante, d'une étoffe d'or à fleurs d'argent; sa contenance étoit modeste, & tout son extérieur avoit quelque chose de majestueux, & inspiroit un respect mêlé de crainte.

Malgré la surprise que me causoit cette visite inattendue, je me levai précipitamment pour aller à sa rencontre, & lui ayant présenté la main, je la fis asseoir sur le sofa. Puis, me tenant debout devant elle, les bras croisés sur la poitrine, quel sujet important, Madame, lui dis je, peut me procurer l'honneur que vous me faites? Serois je assez heureux pour pouvoir vous être de quelque utilité? Ne craignez point de vous expliquer, soyez persuadée de mon zèle.

Seigneur . me répondit-elle d'un ton de voix qui me charma, ce que je veux vous communiquer ne demande point de témoins ; faites retirer votre Esclave , & je vous instruirai de la cause d'une visite qui doit vous surprendre.

Je fis à l'instant signe qu'on nous laissât seuls , & lorsque je me vis en liberté , parlez , lui dis-je, Madame , me voilà prêt à vous entendre ; mais , au lieu de me répondre , elle se leva de l'endroit où je l'avois placée pour visiter exactement l'appartement , & s'assurer qu'il n'y avoit personne ; elle eut aussi la précaution de le fermer en-dedans ; puis , quand elle eût pris toutes les précautions qu'elle jugea nécessaires , elle revint à sa place , & quitta aussi tôt son voile. Abdussalam, dit-elle , me reconnoissez-vous ? Dieu ! m'écriai-je , est-ce une nouvelle illusion ? est-ce une réalité ? O divin objet de ma tendresse , comment pourois-je vous avoir oublié , vous que des songes flatteurs m'ont offert tant de fois à l'imagination ? Seroit-il possible que j'eusse perdu le souvenir du Bazard ? Hélas ! que n'ai-je point souffert depuis cet instant fatal ? Quel supplice d'aimer sans espoir ! Ah !

du moins, s'il m'eût été permis de vous déclarer la violence de mes feux .. Mais quel est aujourd'hui mon bonheur ! Il m'est donc enfin permis de vous ouvrir mon cœur, & de vous jurer une constance à toute épreuve. Ah ! souffrez que j'expire de plaisir à vos pieds. Je m'y jettai précipitamment, & j'embrassois les genoux avec un transport si violent, que l'excès de ma joie pensa me faire perdre le sentiment. Elle ne parut point choquée de mes empressements ; mais, me relevant avec douceur, moderez, dit-elle, ces transports. Je veux bien croire que vous êtes sincère, & je le souhaite avec ardeur. Je ne dissimulerai pas avec vous, je ne crains point de vous le dire, je vous aime ; j'y suis engagée par des raisons essentielles, & j'atteste le Ciel que je ne souhaite rien autant que l'affurance de votre tendresse ; mais, avant que je m'explique plus clairement avec vous, je veux savoir si vous êtes capable de garder un secret, & de tenir inviolablement la promesse que j'exige de vous.

En douter, c'est me faire injure, lui dis-je avec vivacité ; soyez sûre.

Madame , que quelque chose que ce puisse être , je me ferai toujours une loi d'y souscrire , aveuglément. Mettez-moi à l'épreuve , & vous me connoîtrez.

Eh bien , poursuivit-elle , jurez sur l'Alcoran que vous me prenez pour votre légitime épouse , que vous ne parlerez jamais de moi sous aucun prétexte , & que vous ne ferez aucune démarche pour découvrir qui je suis , c'est à ces seules conditions que je puis être à vous , & je ne veux d'autre garant de la parole que j'exige de vous , que le Ciel & notre sainte Loi.

Je ne me donnai pas le tems de lui répondre ; & tirant sur le champ l'alcoran d'un riche étui que je portois sur moi , je fis le serment qu'elle exigeoit. Elle me parut d'autant plus satisfaite de la promptitude de mon obéissance , que n'étant pas le fruit de la réflexion , ce devoit être pour elle une preuve de mon amour. Soyez persuadé , me dit-elle , mon cher Abussalam , que je ne vous parlerois pas de cette manière , si je ne m'y trouvois forcée par de puissantes raisons que je ne puis vous découvrir actuellement. Songez que notre

commun bonheur. dépend de votre exactitude à tenir votre parole, & que la moindre indiscretion de votre part occasionneroit notre perte communé. Cependant votre promesse ne vous lie que pour un tems, & quoique le terme n'en soit point connu, soyez sûr que vous me connoîtrez un jour, & que nous ferons l'un à l'autre sans nulle contrainte. Soyez toujours en garde contre vous même, & n'oubliez jamais le serment qui nous lie. En achevant ces mots, elle me présenta son portrait enfermé dans une boîte d'or enrichie de pierreries; je le reçus & le couvris de mille baisers, & tirant en même-tems de mon doigt un fort beau diamant, je le lui présentai comme un gage assuré de ma foi. Je lui jurai de nouveau sur le Koran que je n'aurois jamais d'autre épouse qu'elle, & lui réitérai la promesse d'exécuter ponctuellement ses ordres.

A l'instant, nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre; elle me reçut comme un époux qu'elle aimoit avec ardeur, & nous passâmes le reste de la nuit dans des plaisirs d'autant plus délicieux, qu'ils étoient le fruit de la

passion mutuelle dont nos cœurs étoient épris; mais à peine vit elle paroître le jour, que se levant précipitamment, elle reprit ses habits.

Ce n'est pas sans me faire beaucoup de violence que je vais m'arracher d'auprès de vous, me dit-elle; des ordres supérieurs me forcent à vous quitter ainsi. Je vous le dis encore, ne faites aucune tentative pour me connoître; ne soyez inquiet ni d'où je viens, ni où je vais; le tems seul peut dévoiler cette énigme. Contentez-vous de la parole que je vous donne de venir vous trouver exactement toutes les nuits.

Je fis tous mes efforts pour la retenir; je me jettai à ses genoux, je les tenois étroitement embrassés; les larmes & les sanglors étouffoient ma voix; tout fut inutile. Elle me regarda d'un air si sévère, que mes sens se glacèrent dans mes veines. Je la laissai sortir, & elle s'échappa sans avoir été vue de personne.

L'idée des plaisirs que je venois de goûter, l'espérance de les renouveler toutes les nuits, la confiance que ma nouvelle épouse m'avoit inspirée, calmèrent

calmèrent un peu la peine que je ressentois de son absence ; mais le mystère sous lequel elle enveloppoit sa démarche , le secret qu'elle demandoit , le serment qu'elle avoit exigé , les deux songes qui m'avoient présenté son image ; tout me revenoit à la-fois dans l'esprit ; tout augmentoit mon trouble , tout m'occasionnoit une foule de réflexions , je ne pouvois me fixer sur aucune , & j'étois dans une agitation plus aisée à sentir qu'à exprimer. Cependant , j'appelai la raison à mon secours ; je résolus de ne point passer au-delà des bornes qui m'étoient prescrites , de jouir des charmes que l'amour m'offroit , & d'attendre du tems les éclaircissemens que je ne pouvois obtenir.

Ce fut ainsi que je passai le reste du jour , qui me parut bien long , & la nuit que je desirois avec tant d'ardeur étant enfin arrivée , j'eus le plaisir de voir reparôître mon épouse , qui me témoigna par ses caresses combien je lui étois cher , & combien elle étoit satisfaite de mon obéissance.

Je vécus six mois avec elle dans ces plaisirs. Elle ne manqua pas une seule fois à venir ; jamais sa tendresse ne se

démentit ; l'habitude de nous voir sembloit encore ajouter à nos transports, & je ne pense pas qu'il soit possible de trouver tant de charmes réunis avec tant d'amour. Cependant, quelque fut mon bonheur, je sentoís qu'il me manquoit quelque chose. Je brûlois intérieurement du desir de découvrir le mystère ; cette loi qui m'étoit imposée, l'ignorance où j'étois de l'endroit qu'habitoit cette épouse adorée & des moyens qu'elle employoit pour entrer dans mon appartement sans en être apperçue, toutes ces circonstances excitoient malgré moi dans mon ame la curiosité la plus forte. La crainte seule de la perdre m'empêchoit de chercher à me satisfaire ; mais une passion plus forte que l'amour me força à rompre le silence. La jalousie s'empara de mon cœur à un tel point que je ne fus plus le maître de cacher mes sentimens. Elle s'en apperçut. Cher époux, me dit-elle, je m'apperçois depuis quelque tems que vous n'êtes plus le même. Seroit-ce froideur de votre part, & la jouissance auroit-elle amorti vos desirs ? Seroit-ce l'incertitude où vous jette la suite que j'ai tenue jusqu'ici à votre

égard qui occasionneroit le changement que j'apperçois en vous ? Je vous conjure de ne point vous arrêter à ces idées , & si vous conservez encore de la tendresse pour moi , rejetez loin de vous tout ce qui pourroit y porter la moindre atteinte. Gardez-vous d'être la dupe de vos soupçons ; songez aux promesses solennelles que vous m'avez faites ; n'allez pas , par une indiscretion déplacée , me priver du plaisir d'être à vous. Cette perte me feroit trop sensible , & loin de vous laisser entraîner par des pensées qui ne peuvent être occasionnées que par une défiance injuste ; songez plutôt aux moyens de vous faire un nom , & de justifier mon choix par des actions éclatantes.

Le Sultan d'Egypte est en guerre avec un Prince voisin de ses États ; saisissez cette occasion , offrez-lui vos services , soyez sûr qu'ils seront acceptés. Courez où la gloire vous appelle , vous en ferez plus digne de ma tendresse. Il m'en coûte pour vous faire cette proposition , je serai véritablement affligée de votre absence ; mais l'espérance que j'ai que cette dé-

marche pourra contribuer à notre commun bonheur, m'engage à vous exciter à suivre le conseil que je vous donne. Partez, vous ne me verrez plus que cette guerre ne soit terminée. Je souhaite que le bonheur vous accompagne dans toutes vos entreprises, & que vous soyez sans cesse aussi occupé de moi, que je le serai de vous. Sur toutes choses n'oubliez pas vos sermens. J'allois lui répondre, & lui témoigner toute ma reconnoissance; mais elle m'embrassa tendrement, en versant des larmes qu'elle ne put retenir, & me laissa dans une situation inexprimable.

Je n'ignorois pas les préparatifs de la guerre; &, comme je savois qu'on devoit ouvrir incessamment la Campagne, je me hâtai de suivre les conseils de mon épouse, voulant par cette exactitude lui prouver l'estime & la tendresse que j'avois pour elle. Je me présentai donc au Sultan, qui, m'ayant bientôt connu pour un parent du Roi de Damas, me reçut parfaitement bien, & me mit à la tête de cinq cens hommes,

Je passe sous silence tout le détail de cette guerre qui fut bientôt terminée

par une action générale , dont le Sultan d'Egypte remporta tout l'avantage. Les cinq cens hommes que je commandois faisoient partie de la Garde du Prince ; j'étois toujours auprès de sa personne , & j'eus le bonheur de lui sauver la vie dans la dernière bataille , & de le dégager de dessous son cheval qui venoit d'être tué.

Ce Monarque reconnoissant fut si touché de ce service , qu'il m'accorda son amitié. Non content de me combler de biens , il m'admit à ses plaisirs , & voulut que je fusse de toutes les parties. Nous ne tardâmes point à revenir dans la Capitale ; j'y retrouvai mon épouse qui vint me rejoindre à l'heure ordinaire. Elle me parut encore plus belle & plus tendre ; l'absence sembloit avoir augmenté nos ardeurs ; ce ne furent que larmes de joie , épanchemens de cœur , & transports si délicieux , que je doute que les vrais Croyans puissent en éprouver de semblables avec les plus charmantes Houris. Cependant , ces plaisirs étoient quelquefois troublés par l'inquiétude que me donnoit la conduite mystérieuse de mon épouse. Mais enfin les discours en diminuèrent

l'amertume ; je commençois même à m'accoutumer à ce genre de vie. Je possédois l'objet de ma tendresse , qu'avois je de plus à désirer ! Je crois que j'aurois toujours été fidèle aux promesses que je lui avois faites, sans un événement imprévu qui fit échouer toutes mes résolutions.

Un jour qu'après avoir fait une longue chasse avec le Sultan, je l'avois accompagné dans son palais, il voulut se reposer, & se retira dans un salon dont la fraîcheur étoit admirable. Il m'ordonna de le suivre, & là, dégagé de cette contenance majestueuse & de cette gravité gênante que semble exiger la présence de la Cour, il s'entretint avec moi sur différens sujets.

Abdussalam, me dit-il, vous ne devez pas ignorer combien vous m'êtes cher. Je voudrois vous fixer à ma Cour, & je crois que le moyen le plus sûr & le plus doux que je puisse employer pour vous attacher à moi, & vous faire oublier votre pays, est de vous donner une épouse digne de vous. Vous me paroissez fort indifférent pour le beau sexe, je veux vous tirer de cette espèce de léthargie ; c'est un

service que je prétends vous rendre. Croyez-moi, il n'y a pas de plaisir comparable à celui d'aimer & d'être aimé. Vous conviendrez de cette vérité, si vous voulez suivre le conseil que je vous donne.

Ce discours me jeta dans un très-grand embarras. Je craignois de lui désobéir, & il m'étoit impossible de prendre une épouse de sa main. Cependant, comme il falloit répondre, je me retranchai sur la difficulté de trouver un objet qui pût me plaire, & à qui je pusse inspirer de l'amour. Eh bien, répondit le Sultan, je veux voir si votre indifférence triomphera des charmes de toutes celles dont je vais vous montrer les portraits.

Il se leva à l'instant, & me conduisit dans un grand cabinet orné de plusieurs tableaux qui représentoient les plus belles personnes de sa Cour. Voyez, me dit-il, avec un sourire agréable, choisissez parmi tous ces objets celui qui vous plaira davantage, je me ferai un plaisir de vous le procurer. J'obéis par complaisance, & je regardai fort attentivement tous ces portraits qui formoient la galerie la plus agréable;

mais, quelle fut ma surprise, lorsque ma vue se fixa sur celui de mon épouse, dont la ressemblance étoit parfaite ? mon trouble fut si marqué, qu'il ne put échapper au Sultan. Il partit d'un grand éclat de rire, & me dit : hé bien, ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous ne résisteriez pas à cette épreuve ? voyons si votre choix est tombé sur la plus belle. Il s'approcha, & s'apercevant que j'avois toujours les yeux fixés sur ce portrait sans pouvoir m'en éloigner, il changea de couleur & fendit en larmes. Plus occupé en ce moment de mon adorable épouse que je crus être dans le palais que de l'altération qui paroissoit sur le visage du Prince, Seigneur, lui dis je, voilà l'unique objet capable de toucher mon cœur, & m'est impossible de vivre sans le posséder, & la mort la plus cruelle me seroit moins sensible que la douleur d'en être privé.

L'excès de mon amour me faisant oublier mon serment, je me jettai à ses pieds, je le suppliai de vouloir bien m'accorder cette charmante personne, & je l'assurai que c'étoit l'unique grâce que j'attendois de ses bontés. Mais,

ce Prince, au lieu de me répondre, détourna la vue, & fit éclater les marques de la plus vive douleur. Je me crus perdu, je pensai qu'il étoit lui-même épris de cet objet, & que fâchée de la promesse qu'il m'avoit faite de souscrire à mon choix, son repentir occasionnoit sa douleur.

Ce Monarque me fit relever avec bonté, & me regardant avec le plus grand étonnement, hélas ! me dit il, plut au Ciel qu'il fut encore en mon pouvoir de vous unir à celle dont les charmes viennent de faire une si vive impression sur votre cœur, je le ferois avec plaisir ; mais, se peut-il que vous ignoriez l'obstacle insurmontable qui s'oppose à vos desirs ? se peut-il que depuis le temps que vous êtes dans ma Capitale, vous n'ayez ni vu, ni entendu parler de la Princeesse Katifé, ma fille unique ? pouvez vous ignorer qu'elle ne vit plus ? c'est elle que représente ce tableau. Quoiqu'il rende assez bien ses traits, il n'exprime cependant sa beauté que d'une manière bien imparfaite ; ses graces ajoutaient encore à ses charmes, & malgré les agrémens de sa figure qui réunissoient tous les sus-

frages en sa faveur, les qualités de son ame, la bonté de son cœur & la finesse de son esprit, la rendoient encore mille fois plus recommandable. L'ange de la mort me l'a ravie, & depuis ce fatal moment, je n'ai pu goûter le moindre repos. Il ne put en dire davantage, sa voix étoit étouffée par ses sanglots.

Lorsque sa douleur fut calmée, oserois-je vous prier, lui dis-je, de m'entendre ? si ce portrait représente les traits de la Princesse Karifé, je puis vous assurer qu'elle est encore en vie, il n'est pas possible que deux personnes se ressemblent aussi exactement, & j'ai des preuves certaines, que la personne dont vous voyez l'image, jouit de la santé la plus brillante. Alors j'achevai de me trahir, je racontai mon aventure au Sultan, je lui déclarai mon mariage secret & la manière dont je vivois avec mon épouse, je lui présentai même, pour confirmer mon récit, le petit portrait qu'elle m'avoit donné, comme un gage de sa tendresse, & je finis par me jeter à ses genoux, pour le prier de ratifier une union que le Ciel sembloit avoir formée lui-même.

Abdussalam, me dit-il, en reculant quelque pas, vous n'êtes pas dans votre

Bon sens, ou cet événement est un mystère que je ne puis comprendre. Je reconnois à la vérité la boîte & le portrait, c'est moi qui fis ce présent à la Princesse, il y a quelques années, elle l'a toujours gardé soigneusement, & le chérissoit si fort, qu'elle a même avant de mourir, recommandé qu'il fut enfermé dans son cercueil, seroit-il possible qu'on eut violée sa sépulture ? car, ce portrait ne peut-être parvenu dans vos mains qu'après en avoir été enlevé. Il est bien vrai qu'elle s'est trouvée mal au Basard dans la boutique d'un Joaillier, qu'ayant ensuite été ramenée dans le palais, elle a languï jusqu'à la mort, mais qu'a de commun votre prétendu mariage avec cette rencontre ? en vérité, vous n'êtes pas sage, & je ne vous croyois pas sujet au délire. Cependant, je veux savoir par quel moyen ce portrait est venu en votre pouvoir, & malheur aux gardiens de la Mosquée, si je ne le retrouve point dans la tombe de ma fille. Il se leva aussi tôt avec une vivacité qui me fit trembler. Suivez-moi, me dit-il, & venez vous convaincre par vos yeux, que la malheureuse

232 *Suite des mille & une Nuits,*

Princesse dont vous vous dites l'épouse , n'est plus au nombre des vivans. Il s'avança à grands pas vers la Mosquée , qui sert de sépulture aux Sulrans & à leur famille. Nous n'y fûmes pas plutôt entrés , qu'il se hâta de faire ouvrir le cercueil de la Princesse , mais l'événement ne répondit pas à son attente , & loin d'appercevoir un corps défiguré par les horreurs de la mort , il nous sembla voir une personne plongée dans un profond sommeil. Elle étoit aussi belle & aussi fraîche , que si elle eut été pleine de vie & de santé. Ce Monarque en fut d'autant plus surpris , que depuis l'établissement de la foi Musulmane en Egypte , on n'avoit plus la coutume d'embaumer les corps , & qu'il n'étoit pas naturel que celui de la Princesse se fut si bien conservé. Elle étoit revêtue du même habit que celui qu'elle portoit lorsqu'elle venoit me voir. Je reconnus à son doigt le diamant que je lui avois donné , & je le fis remarquer au Sultan qui le trouva semblable à la description que je lui en avoit faite , en l'insinuant des détails de mon aventure. Il ne put s'empêcher de frémir , & tant de cir-

constances sembloient en ce moment critique concourir pour augmenter nos incertitudes que nous restâmes quelque tems sans pouvoir proférer un seul mot. Sortons, me dit-il, d'un air consterné, ce spectacle, vos discours, votre douleur, tout ne sert qu'à me confondre. Plus je veux réfléchir à cet événement, moins je puis le comprendre. J'y crois entrevoir quelque chose de si extraordinaire, que je commence à le regarder comme un prodige dont Dieu seul, ou son Prophète, peuvent nous donner l'explication. Je crois qu'il faut tout attendre du tems. Il me salua aussi tôt de la tête, & me quitta pour retourner à son pa'ais, & me laissa pénétré d'une si grande tristesse, que je pense qu'il n'est pas possible d'en ressentir de plus amère.

Me voyant en liberté, je me rendis à mon hôtel, où j'attendais inutilement mon épouse; elle ne vint plus, & me punir de mon indiscretion par son absence. Je me repentis, mais trop tard, d'avoir violé ma promesse, mon désespoir étoit d'autant plus grand, que je ne pouvois accuser que moi-même. Je poussai l'égarement jusqu'à vouloir

***34** *Suite des mille & une Nuits,*

attenter à ma vie, je souhaitois avec ardeur d'être enseveli dans le même tombeau, & cette idée seule étoit capable d'adoucir mon tourment. Enfin ne pouvant résister à l'horreur d'un état si cruel, je tombai dans une sombre mélancolie, qui fut suivie d'une grande fièvre, dont la force seule de mon tempérament, jointe à un rayon d'espérance que je conservois sans pouvoir m'en rendre raison, me sauvèrent. Le rétablissement de ma santé ne diminua cependant rien de la douleur que je ressentais d'avoir perdu par ma faute l'unique objet de tout l'amour dont j'étois susceptible. Le séjour du Caire me devint odieux, je pris congé du Sultan. Ce Prince eut la bonté de m'offrir tout ce qui lui fut possible pour m'engager à rester à sa Cour, rien ne fut capable de m'arrêter; je lui demandai seulement la grace de pouvoir emporter le corps de la Princesse afin de l'avoir sans cesse devant les yeux, & de pleurer sa perte le reste de ma vie.

Il hésita quelque tems, mais je lui fis tant d'instances, qu'à la fin il y consentit. Muni des ordres nécessaires,

je fis enlever le cercueil, & l'ayant enfermé dans une caisse semblable à celle dont se servent les Marchands pour transporter leurs effets, je me hâtai de quitter l'Egypte, & je vins m'établir à Bagdad dans l'intention d'y rester tant que le Ciel me conservera la vie. J'achetai la maison dans laquelle nous sommes actuellement, & je mandai le plus célèbre Architecte de la Ville, auquel j'ordonnai de bâtir au fond de mon jardin un lieu propre pour y conserver le trésor dont j'étois possesseur, mais je fus fort étonné lorsque je vis l'endroit où je vous ai conduit, arrangé comme vous l'avez vu, sans que je m'en fusse mêlé en aucune manière. Je conclus de là, qu'une puissance supérieure agissoit dans cette occasion. Je me soumis aux décrets d'en haut, j'invoquai le prophète, & pour me punir d'avoir violé mon serment, je fis vœu de me traiter pendant les quatre premiers jours de chaque mois de la manière dont vous venez d'être les témoins, & je m'imposai la loi de recevoir chez moi tous les étrangers qui voudroient bien me faire l'honneur d'y loger. Voilà, mes chers

136 *Suite des mille & une Nuits*,
Seigneurs, le détail de mes infortunées,
& du plus extraordinaire de tous les
événemens.

Fin du récit d'Abdussalam.

Abdussalam ayant cessé de parler, nous fûmes si surpris, que sans les merveilles dont nous venions d'être les témoins, nous aurions regardé ce récit comme une fiction. Voilà certainement, lui dis-je, l'aventure la plus étrange qu'on puisse imaginer, mais il ne faut pas vous laisser abattre par le malheur, la fortune se laisse quelquefois de nous persécuter, l'homme sage doit se rendre maître de ses destinées, & c'est dans les plus grands revers qu'il faut montrer plus de constance. Alors, sans lui communiquer mon dessein, je le priai de me reconduire dans l'endroit où reposoit le corps de la Princesse, & l'air d'assurance avec lequel je lui fis cette demande, ne lui ayant pas permis d'hésiter, nous retournâmes dans ce lieu fatal.

Je n'y fus pas plutôt, que m'étant mis à genou, je pris l'Alcoran dans lequel je lus quelques versets, puis

ayant prononcé le *Bismillack*, puissant Zeiladdi, m'écriai-je, favorable génie, ne refusez pas votre secours au malheureux époux de la Princesse d'Egypte, & daignez mettre fin à son infortune, si vous en avez le pouvoir. A peine avois-je prononcé ces mots, que nous fûmes frappés d'une lumière extraordinaire, la terre parut trembler sous nos pieds, & la voute s'étant ouverte, nous vîmes paroître le génie, qui, nous ayant salué d'un air gracieux, prit la main de la Princesse. Elle se leva dans l'instant, & n'eut pas plutôt apperçu son époux, qu'elle fut se jeter dans ses bras. Abdussalam la reçut avec les plus vifs transports, puis s'étant prosterné devant Zeiladdi pour lui témoigner sa reconnoissance, il ne put prononcer un seul mot par l'excès de son étonnement & de sa joie. Mais, le génie l'ayant fait relever, cet hommage, dit-il n'est dû qu'au Très Haut. Vivez heureux avec votre épouse, elle est digne de toute votre tendresse. Le grand Prophete Ali veut bien la rendre à vos désirs, & vous éprouverez dans peu, que si le Ciel fait abaisser les mortels & les punir de

leur désobéissance, il pardonne au repentir, & peut aussi-tôt les tirer du néant pour les élever au comble de la gloire. Pour vous, Prince, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, comptez toujours sur ma reconnoissance. Vous aurez quelques malheurs à éprouver, mais, si je ne puis vous en garantir, je saurai au moins les réparer, & soyez sûr que je ne vous abandonnerai jamais.

Il disparut aussi-tôt, & ce triste édifice ayant disparu avec lui, nous nous trouvâmes tous quatre dans le jardin, sans en appercevoir le moindre vestige. Nous rentrâmes dans le salon où l'heureux Abdussalam & son épouse ne cessoient de se donner des preuves de leur mutuelle tendresse, & de témoigner combien ils m'avoient d'obligations. Nous sortîmes un instant pour leur laisser plus de liberté; mais, bientôt après, ils vinrent nous trouver au jardin, nous invitèrent à rentrer, & la Princesse, après m'avoir de nouveau témoigné sa reconnoissance, je ne doute pas, dit-elle, que vous ne soyez curieux d'apprendre la cause de toutes les merveilles dont vous avez été les

témoins. je vous suis trop redevable pour différer plus long-tems à vous satisfaire.



HISTOIRE

De la Princesse d'Egypte.

Vous savez par le récit que mon époux vient de faire, que je suis fille du Sultan d'Egypte, mais vous ignorez que je descends par ma mère de la race d'Ali gendre, de Mahomet notre Prophete. A peine eus-je atteint l'âge de seize ans, que plusieurs Princes vinrent à la Cour de mon père pour solliciter ma main, mais peu touchée de leurs soins, & d'ailleurs prévenue secrètement par ma mère des volontés du Prophete Ali, qui défend à ceux de sa race de contracter sans son aveu aucune alliance dans une famille étrangère à la sienne, je priai le Sultan de différer mon établissement, alléguant pour prétexte que j'étois encore trop jeune, & que je sentoís beaucoup de

répugnance à le quitter. Ce Prince qui m'aimoit extrêmement, céda sans peine à mes instances & me laissa libre. J'en fus d'autant plus satisfaite, qu'outre la crainte de déplaire au Prophete en épousant quelqu'un qui ne fut pas de son choix, je ne voulois pour époux que celui qui me seroit agréable par ses qualités personnelles, & qui sauroit m'inspirer ce penchant invincible, & cette tendresse fondée sur l'estime qui peut seule faire le bonheur de la société. L'imagination remplie de ces idées, un songe dont je fus aussi frappée que j'aurois pu l'être de la réalité, fixa toutes mes pensées, & vous allez bientôt juger par mon récit que ce ne fut pas sans raison.

Je rêvai que j'étois transportée dans une vaste plaine, au milieu de laquelle le Sultan, mon père, à la tête de ses troupes, livroit une sanglante bataille. Quoiqu'effrayée d'abord par un spectacle si nouveau pour une personne de mon sexe, je ne laissai pas de le contempler par curiosité; mais, quelle fut ma douleur lorsqu'ayant apperçu ce Prince entouré d'un gros d'ennemis, je le vis couvert de sang & prêt à tomber sous

leurs coups. Tremblante pour une tête si chère, je voulois courir pour l'arracher de leurs mains, quand un jeune Cavalier, suivi d'une troupe de Gardes qu'il commandoit, s'étant fait jour à travers les ennemis, vint dégager ce Monarque, & le tira de dessous son cheval qui venoit d'être tué. Je ne pus m'empêcher d'être touchée de la figure de cet Officier, & la joie de voir mon père hors de danger, m'ayant fait avancer quelques pas pour m'en approcher, ce spectacle s'évanouit.

Je crus ensuite être dans la Mosquée du Palais occupée à faire ma prière, & que je voyois le Prophete Ali, qui, tenant par la main le libérateur de mon père, me le présentoit en m'avertissant que c'étoit l'époux qu'il m'avoit destiné.

Je voulus me jeter aux pieds du Prophete pour lui rendre hommage, un effort que je fis, me réveilla, & je me trouvai dans une agitation inconcevable. Ce songe ne me sortit point de l'esprit, & je ne pus me défendre d'aimer celui dont il m'avoit présenté l'image, & quoique mille raisons dûssent m'engager à bannir cette pas-

sion, elle fit en un instant des progrès si rapides dans mon ame, que je ne pus résister au désir violent qui me pressoit de connoître celui qui en étoit l'objet. Quoique le succès me parut presque impossible; je ne crus pas cependant devoir désespérer de réussir, mais craignant sur-tout de passer pour une visionnaire, si mon secret transpiroit, je pris le parti de dissimuler en affectant un air tranquille dont j'étois fort éloignée. Ce fut dans ces dispositions que j'appellai mes esclaves pour m'habiller.

Je pressai ma toilette, & je me mis en marche pour aller faire ma prière à la Mosquée. Cet acte de religion étant fini, je repris le chemin du Palais; mais, comme il falloit traverser le Bazard, il me prit envie d'entrer dans la boutique d'un Joaillier pour y examiner les bijoux qui y étoient étalés. Voulant en choisir un qui me plaisoit fort, je laissai tomber une bague d'un grand prix, mon premier mouvement fut de me baisser pour la reprendre, mais quelle fut ma surprise, lorsque j'aperçus en me relevant le même jeune homme que j'avois crus voir la

nuit précédente en songe. Croyant d'abord m'abuser, je le fixai d'un œil curieux, & voyant qu'il me regardoit avec attention, il me prit un frémissement extraordinaire. Mes forces m'abandonnèrent, & je tombai sans connoissance en jettant un grand cri.

Il est impossible de vous dire ce que je devins en ce moment. L'on m'apprit que j'étois restée deux heures sans connoissance, & que je n'avois repris l'usage de mes sens que long-temps après avoir été transportée dans mon appartement. Cependant, quoique je fusse bien sûre que mon amant n'étoit point un être imaginaire, & que j'eusse quelque espérance de le pouvoir trouver un jour, je n'étois pas sans inquiétude, & la crainte que le Sultan mon pere ne voûlût jamais consentir à cette union, sans laquelle je sentoís que je ne pourrois jamais être heureuse, fit tant d'effet sur moi, que je tombai dangereusement malade. Ce qui me chagrinoit le plus, c'est que je n'avois personne à qui je pûsse confier l'état de mon cœur. Je me reprochois souvent à moi-même cette fatale passion, le hazard seul, me di-

fois-je , peut m'avoir fait rencontrer ce jeune homme , & sa ressemblance avec le phantôme qui s'est présenté à moi en songe , peut m'avoir fait illusion , toutes mes réflexions furent inutiles , le feu dont j'étois embrasée ne faisoit que s'accroître.

Dans ce cruel état d'incertitude , j'adressois souvent ma prière au Prophète Ali , & je le conjurois de mettre fin à mes peines. Il eut pitié de la situation déplorable dans laquelle j'étois réduite. Il m'apparut pendant une nuit & lorsqu'il me vit un peu remise de la frayeur que me causoit sa présence , ma fille , me dit il , j'ai écouté favorablement les vœux que vous m'avez adressés , & vous ne devez pas ignorer que je prends un soin particulier de tous ceux qui descendent de ma race. Je veux vous rendre heureuse en vous faisant épouser celui pour lequel votre cœur est si prévenu ; mais sachez qu'il est écrit sur la table de lumière , que cela ne peut arriver que par des moyens extraordinaires , & ce n'est pas sans raison. Le Sultan votre pere s'est rendu criminel envers moi , par son attachement à la secte d'Omar , qu'il favorise

favorise au préjudice de la mienne. Je dois le punir de cette injuste préférence, lui faire connoître son erreur, & l'obliger à prendre d'autres sentimens.

Comme vous lui êtes extrêmement chère, je prétends lui faire croire que vous êtes à jamais perdue pour lui & le priver au moins quelque temps du plaisir de vous voir. Je disposerai tout de manière qu'il sera persuadé que vous serez morte, tout le monde le croira, & je profiterai de cette circonstance pour vous unir à celui qui vous est destiné; c'est le même que je vous ai présenté dans un songe que je vous ai suggéré.

J'ai des raisons essentielles pour que votre époux ignore qui vous êtes. Votre père qui a le dessein de vous unir avec un Prince arabe dont il espère de grands avantages, s'opposeroit à votre union. Je disposerai les choses de manière que le Sultan consente volontiers à vos nœuds. Abdouffalam qui lui sauvera la vie dans une bataille, lui deviendra si cher, qu'il sera le premier à regretter de ne pouvoir vous donner à lui. Mais avant tout, examinez - vous scrupuleusement, &

voyez si vous êtes assez ferme pour seconder mes projets ? Grand Prophète, lui dis-je, ordonnez ce qu'il vous plaira, soyez sûre que je me conformerai exactement à tout ce que vous me prescrirez.

Puisqu'il est ainsi, il faut vous dévoiler ce mystère. Je vais vous apprendre des paroles merveilleuses par la vertu desquelles vous tomberez, en les prononçant, dans un sommeil qui doit durer autant que vous le jugerez à propos ; il sera si profond, qu'on vous croira privée de la vie, & qu'au bout de soixante jours, on vous déposera dans le tombeau de vos pères ; alors vous serez libre d'en sortir par la vertu d'une bague que je vous donnerai ; ce talisman a la vertu de rendre invisible lorsqu'on tourne la pierre en dedans. Il aura de plus la propriété de vous ouvrir toutes les portes & de vous frayer un passage à travers les murs les plus épais, en les touchant légèrement.

J'aurai soin d'y faire graver les paroles qui doivent vous assoupir, dans la crainte qu'elles ne sortent de votre mémoire. Vous irez ensuite trouver

votre amant à l'endroit que je vous indiquerai. Comme Abdussalam descend de ma race, il est digne d'être votre époux, il succédera au Sultan votre père, & je conserverai par-là, le sceptre de l'Égypte dans ma famille. Mais pour que toutes ces choses puissent s'accomplir, il faut d'abord que vous lui fassiez faire un serment sur l'Alcoran, par lequel il s'engagera solennellement à vous prendre pour épouse légitime; que de plus, vous lui fassiez jurer de ne jamais parler de vous à personne sous quelque prétexte que ce puisse être, & de ne faire aucune démarche pour vous connaître, jusqu'au temps fixé par les destinées. Avertissez le que la moindre indiscretion de sa part le priveroit du plaisir de vous voir, & seroit suivie des plus grands malheurs. Tel est l'arrêt écrit sur la Table de lumière, & cet arrêt est irrévocable.

Je me prosternai aux pieds du Prophète & lui témoignai combien j'étois reconnoissante de toutes ses bontés, en l'assurant que j'étois absolument disposée à faire tout ce qu'il daigneroit me prescrire. C'est assez me dit-il,

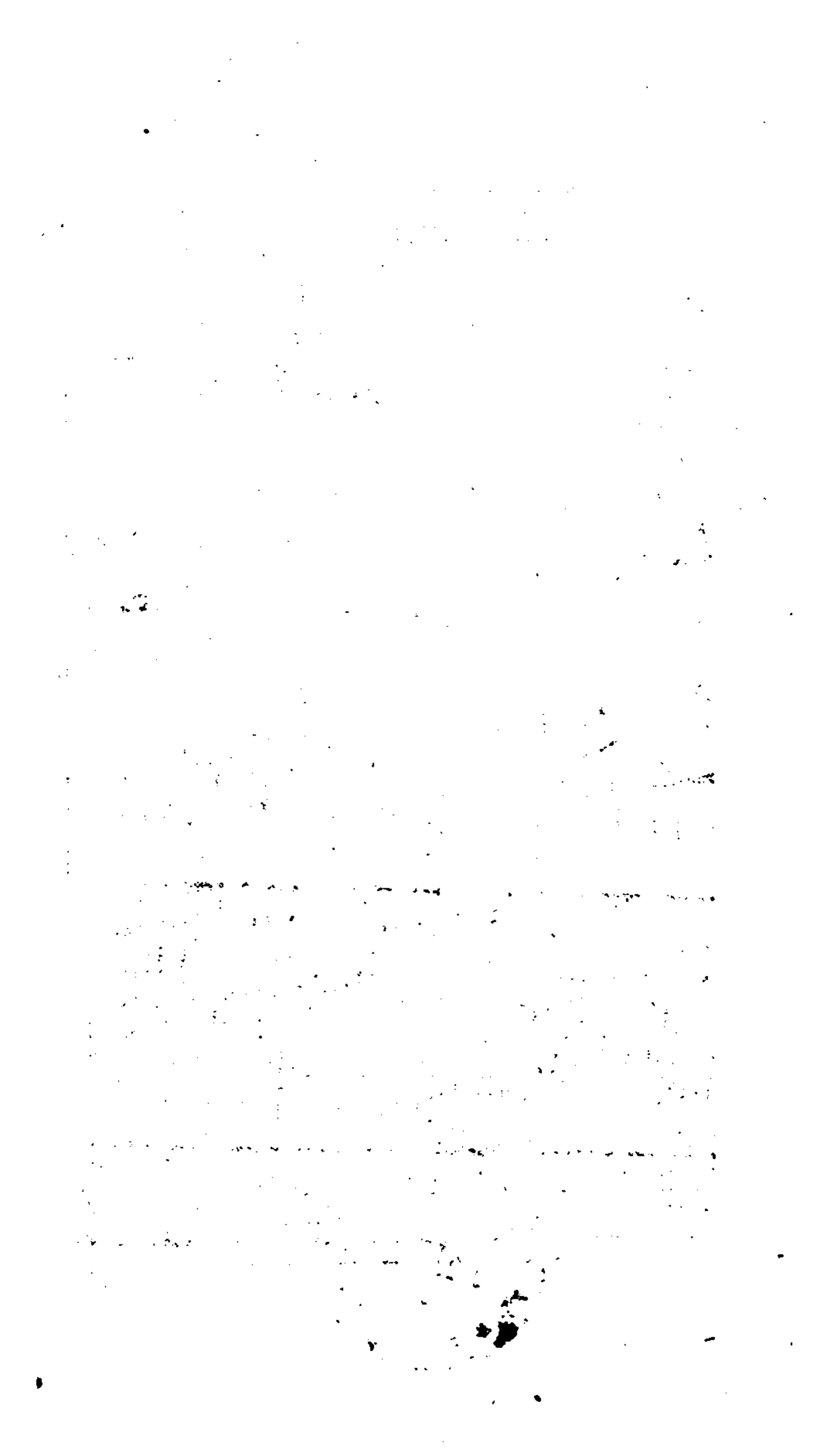
148 Suite des mille & une Nuits ,

je reviendrai la nuit prochaine , & je vous apporterai la bague mystérieuse qui doit être le principal instrument de votre bonheur.

Il n'y manqua pas . je prononçai les paroles qui y étoient gravées , & vous avez été témoins de l'effet qu'elles produisirent. Je ne doute pas , nous dit-elle , qu'Abdussalam ne vous ait raconté la manière dont je devins son épouse , & les autres événemens qui ont suivi sa désobéissance ; & sur ce que nous l'assurâmes que nous étions instruits de tout , elle reprit ainsi son discours.

Je fus avertie par le Prophète qu'Abdussalam avoit violé son serment & qu'en conséquence j'allois être privée de le voir & rester enchantée jusqu'à l'expiration du terme prescrit. Jugez de la douleur excessive que me causa cet arrêt fatal , il n'y a que les vrais amans qui puissent se la représenter. Je n'eus pas même la consolation de recevoir les embrassemens d'un époux adoré , le Prophète construisit d'une seule parole , le monument où vous m'avez vue déposée.

Le repentir & la pénitence d'Ab-



*Quel fut l'étonnement d'Igamir, de reconnaître,
à l'ouverture du sac, la belle Tulfacar.*



Tome 1.

page 149.



Abdussalam ont enfin expié la faute, & le Génie Zéiladdi, l'un de ceux qui sont destinés par le Très-Haut pour le service d'Ali vient à votre prière d'obtenir la fin de cet enchantement cruel qui nous a causé tant de peines & de tourments.

Je viens d'être instruite de ces circonstances par un songe que le Prophète vient de me procurer avant de me rappeler à la lumière. Fasse le Ciel que nous jouissions long-temps du bonheur d'être unis, & qu'après avoir passé nos jours sans cesser de nous aimer, nous puissions être réunis dans le sein du Prophète auquel nous devons notre existence.

Fin de l'Histoire de Katifé, Princesse d'Égypte.

Abdussalam témoigna de nouveau à la belle Katifé la joie que lui causoit cet heureux événement. Ces deux époux nous ayant ensuite parus curieux de savoir qui nous étions, & par quel hazard nous nous trouvions dans Bagdad; je leur fis un récit abrégé de mes aventures. Ils nous plainquirent

150 *Suite des mille & une Nuits ,*

bien sincèrement & firent tous leurs efforts pour nous retenir ; mais nous ne crûmes pas devoir accepter leurs offres , de crainte de mettre dans l'inquiétude Lobair & ceux qui nous avoient accompagné. Ils nous firent promettre de les voir le plus souvent que nous pourrions , & nous nous y engageâmes avec joie ; puis ayant pris congé d'eux , nous sortîmes avec trois esclaves armés auxquels ils ordonnèrent de nous servir de guides parce que la nuit étoit fort avancée & que nous ne lavions pas les chemins.

Nous marchions à grands pas , & nous étions encore éloignés de notre demeure , lorsqu'au détour d'une rue , nous fûmes attaqués par cinq hommes à la tête desquels étoit le perfide Moluc que je reconnus aussi bien que deux de ses complices. C'étoient eux qui nous avoient tant observé sur le pont pendant notre promenade.

Mon premier soin fut de me mettre en défense , & de me jeter au devant de ma chère Princesse pour les jours de laquelle , je craignois plus que pour les miens. Les trois esclaves d'Abdullaham nous abandonnèrent au premier

choc, & nous serions infailliblement tombés sous les coups de ces lâches assassins, sans le courage & la généreuse compassion de votre majesté. Voilà, très-illustre Commandeur des Croyans, quelle est l'origine de nos malheurs & la cause de notre arrivée dans votre Capitale, & nous espérons que vous ne refuserez pas votre protection à l'une des plus aimables personnes de l'univers, ni au plus infortuné de tous les Princes.

*Fin de l'Histoire d'Ussein Prince d'Adir,
& de Déjara Princesse de Moussoul.*

S U I T E

E T C O N C L U S I O N

*De l'Histoire du généreux Monarque,
ou du Génie reconnoissant.*

LE Calife, qui se plaisoit beaucoup au récit des aventures merveilleuses; fut charmé de la singularité de celles du Prince d'Adir. Il lui promit de donner promptement des ordres pour le rétablir

sur le trône de ses ayeux , il voulut qu'ils prissent leur logement dans son Palais , & lorsque la Princesse fut rétablie de sa blessure , il leur donna des fêtes superbes auxquelles il invita Abdussalam & son épouse qui , par sa beauté , effaçoit toutes celles de la Cour.

Cependant le grand Visir Giafar ayant rassemblé des forces suffisantes partit avec le Prince d'Adir qui brûloit de se signaler dans une occasion qui l'intéressoit si fort. Rien ne fut si rendre que l'entrevue qu'il eut avant son départ avec la belle Princesse de Mouffout. Ces deux amans ne pouvoient se résoudre à se séparer ; mais l'espérance de se rendre plus digne de la Princesse par des actions éclatantes & le desir qu'avoit son amant , de la faire jouir du sort le plus brillant , l'arrachèrent enfin de ses bras.

Le Visir Gioudar , instruit des préparatifs que l'on faisoit contre lui , n'oublia rien pour sa défense , il partit d'Adir avec des troupes nombreuses & bien disciplinées. Il fit tant de diligence , qu'il se trouva bientôt en présence de l'armée du Calife , & le combat ne tarda pas à s'engager.

Gioudar furieux de la mort de son fils , cherchoit des yeux le Prince d'Adir pour l'immoler à sa vengeance. Ses soldats sembloient partager son désespoir , & tout annonçoit une bataille des plus sanglantes. Déjà les trompettes avoient donné le signal du combat , & l'on étoit à la portée du trait , lorsque le Prince Hussein qui commandoit l'aile droite , fit un mouvement pour fondre sur l'ennemi ; mais le ciel qui se couvrit tout-à-coup de nuages épais , les éclairs qui briloient de toutes parts & le tonnerre dont les éclats redoublés jettoient partout l'épouvante , suspendirent l'ardeur de son courage.

Alors on vit paroître en l'air , au milieu des deux armées , un char lumineux sur lequel étoit un jeune homme qui , s'avancant avec majesté vers le perfide Gioudar , le perça d'une lance enflammée de laquelle il étoit armé. Ce malheureux Prince ne put résister à la violence du coup dont il fut atteint , il tomba de dessus son cheval & vomit son ame avec des flots de sang. A ce spectacle inattendu , les deux armées restèrent immobiles dans l'ar-

154 *Suite des mille & une Nuits,*

tente de ce qui devoit arriver. Le Génie s'adressant alors à Hussein, lui dit d'une voix éclatante, & qu'on auroit facilement entendu d'un pôle à l'autre : Prince, reconnoissez Zéiladdi. C'est en ce moment qu'il m'est permis de vous témoigner toute l'étendue de ma reconnoissance, en vous retablissant sur le trône de vos pères, & en vous réunissant avec la Princesse de Moussoul. Le Ciel est satisfait, l'arrêt écrit sur la Table de lumière est accompli ; c'est ainsi que le Très-Haut se venge quelquefois de la perfidie des méchans, pour effrayer les mortels, & les détourner des forfaits dont ~~ils se rendent~~ ^{ils se rendent} que trop souvent coupables. Et vous, continua-t-il, en s'adressant aux troupes d'Adir, généreux Musulmans, qui, pour soutenir une cause criminelle, étiez sur le point de tourner vos armes meurtrières contre vos frères, que tardez-vous à reconnoître votre Prince légitime, & votre véritable Roi ?

En achevant ces paroles, il fit monter Hussein sur son char, & le fit voir à toute l'armée, qui fit retentir l'air de mille cris de joie, & reconnut pour

Souverain celui qui , par sa naissance , avoit seul le droit de régner sur elle.

Cependant les deux armées s'étant réunies , se donnèrent respectivement les témoignages de la plus sincère amitié ; elles se reposèrent ensemble pendant quelques jours qui furent employés en divertissemens , & se séparèrent ensuite pour retourner dans leur Patrie.

Le génie qui vouloit promptement terminer cette importante affaire , se hâta de transporter Hussein dans la Capitale , où il fut reçu avec la joie la plus vive , & couronné avec la plus grande pompe. Aussi tôt qu'il se vit libre , il envoya des Ambassadeurs au Roi de Moussoul , afin de l'instruire du sort de sa fille , & d'obtenir son consentement pour l'épouser. Cédant ensuite à l'impatience qu'il avoit de revoir sa chère Déjara , il résolut de se rendre au plutôt à Bagdad. Mais le génie qui connoissoit son impatience , lui épargna la longueur du voyage , & le transporta en un clin d'œil dans le Palais du Calife. Il se prosterna sur les degrés du trône de ce Monarque , lui témoigna combien il lui étoit rede-

vable, & l'assura d'une reconnaissance éternelle. Après quoi il n'eut rien de plus pressé que de se rendre auprès de la belle Déjara, qui le reçut avec les plus vifs transports.

Pendant que ces choses se passaient à Bagdad, le Génie, dont la reconnaissance étoit sans bornes & qui vouloit hâter le bonheur des deux amans, se rendit à la Cour de Mouffoul, & parut devant le Sultan dans le moment que les Ambassadeurs d'Hussein venoient d'avoir une Audience favorable. Sa présence jeta la Cour dans une surprise extrême. La majesté qui régnoit sur toute sa personne, & la bonté peinte sur son visage, inspiroient tout à la fois le respect & la confiance. Il n'eut pas plutôt déclaré le sujet de sa visite, que le Monarque consentit à tout avec joie, & comme il témoigna qu'il ne desiroit rien tant que d'être témoin du mariage de sa fille, Zailaddi le transporta sur le champ à Bagdad.

Il fut reçu du Calife avec tous les égards que méritoit un Prince de son rang; il revit la belle Déjara avec un plaisir inexprimable; il témoigna beaucoup d'amitié au Prince Hussein, &

consentit qu'on célébrât au plutôt leur mariage, qui se fit avec une pompe & une magnificence au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer.

Mais, pendant que ces choses se passaient, le Calife reçut un courrier du Sultan d'Egypte. Ce Monarque, instruit par le Prophète Ali des aventures de sa fille, & des motifs qui les avoient occasionnées, avoit reconnu son erreur. Il prioit le Calife de lui renvoyer ses deux enfans, & lui fit part du dessein où il étoit de mettre la couronne sur la tête de son gendre.

Abdussalam & son épouse ne tardèrent point à se rendre au Caire, où ils furent placés sur le Trône d'Egypte qu'ils occupèrent long-temps avec gloire.

Cet heureux événement augmenta la joie dans la Cour du Calife, où le nouveau Roi & son épouse séjournerent encore quelque tems, mais ils partirent enfin, & le Génie les ayant transporté dans leur Capitale, la Princesse de Moussoul y fut reçue & couronnée solennellement avec tout l'éclat qui sert à rendre ces cérémonies plus augustes & plus majestueuses.

Cependant Zeiladdi qui désiroit avec impatience le moment de rejoindre sa chère Zulmé, prit congé des nouveaux époux après leur avoir promis de ne jamais les abandonner. Ils restèrent tous deux si pénétrés de se voir au comble de leurs vœux après avoir essuyé tant de malheurs, qu'ils furent quelque tems comme immobiles.

Hussein choisit pour premier Ministre le fidèle Lobair, il fit plusieurs réglemens pour maintenir le bon ordre & la paix; puis, après avoir affermi son autorité dans l'intérieur de ses Etats, pourvu soigneusement à la sûreté de ses frontières & consolidé le bonheur de ses Sujets, il mit toute son application à faire celui de la Princesse.

Ces deux époux vécurent jusqu'à dans un âge fort avancé, ils furent toujours amans, ce qu'il faut sans doute attribuer aux faveurs que Zeiladdi ne cessa de répandre sur eux, & leur postérité nombreuse régna pendant plusieurs siècles sur les Pays d'Adir & de Moussoul.

*Fin de l'Histoire du généreux Monarque
& du Génie reconnoissant.*

Fin de la première Partie.



S U I T E
D E S
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

HISTOIRE
D'Hazon & de Zulmatide.

LA Princesse Zulmatide, fille du Calife Ardon-Arafchilde, & d'une de ses favorites qu'il avoit excessivement aimé, joignoit à la beauté la plus parfaite, toutes les qualités essentielles du cœur.

160 *Suite des mille & une Nuits,*

& les talents de l'esprit les plus recherchés. Mais comme personne ne naît sans défauts, elle ternissoit l'éclat de tous ces avantages par l'orgueil le plus insupportable, persuadée qu'il n'y avoit aucun homme qui fût digne de la posséder, elle rejettoit avec dédain les vœux de tous les princes qui aspiraient à sa main.

Quoi qu'il y en eut plusieurs, qui, par leur mérite & leur naissance, fussent en droit d'aspirer à une aussi brillante conquête ; aucun d'eux n'avoit pu jusques-là vaincre sa fierté, ni triompher de son indifférence. Ces malheureux désespérés de ses rigueurs & trop foibles pour les mépriser, tomboient dans un état de langueur qui les consumoit & leur causoit enfin la mort.

Contente de les plaindre, elle ne changeoit point de sentiment, uniquement flattée de recevoir les hommages de tout le monde, elle ne paroïssoit rien desirer au-delà. Sa vanité se trouvoit satisfaite, mais son cœur jouissoit de la plus grande liberté, en faut-il davantage à la plupart des femmes ?

Cependant, elle avoit atteint l'âge de vingt ans, & malgré sa fierté na-

rielle , elle sentoit un vuide qu'elle ne pouvoit expliquer. Elle étoit née susceptible de tendresse , mais , soit que son moment d'aimer ne fut pas encore venu , soit que l'orgueil que lui inspiroit sa grande beauté , arrêtât en elle les mouvemens insurmontables qui déterminent à la fin le cœur le plus rébèle à l'amour , elle accabloit toujours ses amans des rigueurs les plus révoltantes.

Le Calife qui souhaitoit ardemment de la pourvoir , avoit souvent blâmé son indifférence ; mais il avoit tant de complaisance pour elle , que , rebuté par les tentatives inutiles qu'il avoit faites , il avoit pris le parti de ne pas la contraindre & de la laisser entièrement maîtresse de ses actions. Flatté de la complaisance du Calife , elle profitoit souvent de sa liberté , pour jouir de la solitude qui lui étoit beaucoup plus agréable que les plaisirs tumultueux d'une cour aussi brillante que l'étoit celle de Bagdad.

Un jour le Calife étant allé dans un château qu'il avoit à quelques lieues de sa Capitale , pour y prendre le plaisir de la chasse , Zulmatide accompa-

gnée de trois eunuques , & de quatre de ses femmes , descendit dans les jardins du Sérail ; après s'être promenée quelque temps , elle eut la fantaisie d'aller se reposer dans un petit bois qui n'étoit séparé des jardins que par un bout du Tigre. Elle donna l'ordre à ceux de sa suite de venir la joindre en cet endroit ; elle s'y rendit seulement avec ceux qui l'accompagnoient ; mais , pendant qu'uniquement occupée du plaisir de jouir de cette solitude que l'ombre des arbres & l'agréable murmure de plusieurs fontaines rendoient encore plus délicieuse , quatre voleurs arabes l'ayant remarquée de loin & jugeant à l'éclat des pierreries dont sa robe étoit ornée , qu'ils feroient une excellente capture s'ils pouvoient s'en saisir , s'avancèrent promptement & fondirent avec impétuosité sur les trois eunuques qu'ils eurent bientôt mis hors de combat , s'approchant ensuite de la Princesse & de ses femmes , ils se mirent à les dépouiller , sans s'embarrasser des cris affreux qu'elles jetoient , lorsqu'un jeune homme , qui se promenoit un livre à la main , les ayant apperçu au détour d'une route , fon-

dit le fabre à la main sur ces scélérats & les chargea avec tant d'ardeur & de vigueur, qu'il en tua deux des premiers coups qu'il leur porta. Ceux qui restoient, surpris de cette brusque attaque à laquelle ils ne s'attendoient pas, quittèrent bientôt prise, pour s'opposer à cet ennemi redoutable ; mais l'un d'eux étant encore tombé sous les coups de ce vaillant homme, l'autre effrayé, redoutant un sort pareil, s'enfuit le plus vite qu'il lui fut possible, & le laissa maître du champ de bataille.

Voyant qu'il ne lui restoit plus d'ennemis à combattre, il aborda respectueusement la Princesse qu'il ne connoissoit pas, mais jugeant à son air qu'elle devoit être une personne du plus haut rang, il mit un genou en terre : madame, lui dit il, je rends grace au Ciel, de ce qu'il a daigné seconder mes intentions, & vous délivrer de la fureur brutale de vos agresseurs. Cependant, comme cet endroit n'est pas sûr, oserois-je vous supplier de permettre que je vous accompagne jusqu'à la ville pour éviter de pareilles insultes.

164 *Suite des mille & une Nuits ,*

Zulmatide le remercia de l'air le plus affectueux . & le fixa avec tant de bonté qu'il n'auroit pas manqué de s'appercevoir de l'effet qu'avoit produit sur elle sa bravoure & sa bonne mine , s'il n'eut pas eu les yeux fixés contre la terre. Il refusa les offres que lui fit la Princesse de se charger de sa fortune , & l'assura qu'en la secourant , il n'avoit fait que son devoir. Nous ne sommes tous , lui dit-il , citoyens de l'univers que pour nous aider mutuellement , quand il est en notre pouvoir de le faire ; ce sont les loix de l'honneur & de la nature , vous ne devez donc pas m'avoir tant d'obligations pour les avoir suivies dans cette occurrence. Voyant ensuite que les gardes & les eunuques de la Princesse arrivoient ; ma présence ne vous est plus nécessaire , ajouta-t-il , vous êtes maintenant à l'abri des mauvaises rencontres , puisse le Ciel vous conduire heureusement jusqu'à l'endroit où vous avez dessein d'aller. Il la salua profondément , puis , après avoir repris son livre , il s'éloigna d'elle en continuant sa promenade , avec autant de sang-froid &

de tranquillité que s'il ne lui étoit rien arrivé.

Zulmatide fut tellement surprise d'un si prompt départ & d'un discours si extraordinaire, qu'elle resta comme immobile. Son étonnement fut si grand, qu'elle ne put penser à donner les ordres pour faire suivre cet inconnu que quand il n'en fut plus tems. Quel peut donc être ce jeune homme, s'écria-t-elle ? quelle singularité ? devois-je présumer qu'il recevrait avec tant d'indifférence les assurances de ma reconnoissance ? quel courage, quelle modestie ! avec quel sang froid il parle de ce combat qui feroit honneur aux plus grands Guerriers, comme de la chose la plus commune ! il n'a pas même daigné lever les yeux sur moi ! quel procédé bizarre ? en vérité tout cela me confond. Elle monta d'un air distrait dans sa litière avec son esclave favorite pour regagner le Palais où, se voyant seule, elle ne se contraignit plus.

Elle versa quelques larmes, & fut quelque tems sans répondre aux diverses questions que lui faisoit sa confidente sur le sujet de sa douleur ; mais, rompant tout-à-coup le silence : parle, ma

chère Fatime , lui dit-elle , puis-je , sans un mortel dépit , me voir en ce moment l'objet de l'indifférence la plus marquée ? quelle fatale rencontre ? suis-je donc faite pour effuyer un mépris aussi insultant ? As-tu remarqué la contenance de ce jeune homme pendant qu'il me parloit ? son air distrait , timide , embarrassé , sembleroit-il s'accorder avec les prodiges de valeur dont nous avons été les témoins ? As-tu pris garde avec quelle audace , avec quelle noble fierté & quel courage il a attaqué ces barbares , & la facilité merveilleuse avec laquelle il les a défaits : cependant sa modestie & son désintéressement ont je ne fais quel caractère de noblesse & de grandeur si rare & si nouveau pour moi , que , malgré tout mon dépit , je ne puis me lasser de l'admirer ; non , ce n'étoit point fierté de sa part , tout en lui respiroit la candeur & la vertu.

J'ai vécu jusqu'à présent dans une indifférence qu'on me reproche tous les jours ; mais sois assurée que c'est moins ma faute que celle de ceux qui se sont déclarés mes amans. Que ne sont-ils semblables à cet inconnu ?

je ne balancerois pas un seul instant.... Mais, je m'égare, troublée sans doute par l'effroi que me cause cette aventure. Je ne fais que's mouvemens j'éprouve ; non, je n'ai jamais senti rien de semblable à ce qui se passe en mon ame. O Ciel ! & toi, grand Prophète, daigne calmer les transports dont je suis agitée.... En achevant ces paroles, elle redoubla ses pleurs ; & quelque chose que lui put dire sa confidente, elle ne put rien gagner sur son esprit.

Cependant le Calife revint le soir même à Bagdad, Zulmatide lui rendit compte de ce qui lui étoit arrivé, & de la manière dont elle avoit été délivrée. Ce Monarque enchanté du courage du libérateur de sa fille, étonné de son désintéressement, voulut voir un homme dont la façon de penser étoit si peu commune. Il manda sur le champ Giafar, son grand Visir, & lui ordonna de le chercher, & de le conduire au Palais.

Ce jeune homme se nommoit Hazan, il étoit fils d'un Prince étranger, qui, par des raisons particulières, avoit été conduit à Bagdad étant encore au berceau ; depuis ce tems il s'y étoit marié ;

mais il mourut fort jeune, & laissa Hazan, son fils, sous la conduite de sa mère, qui ne lui survécut guères.

Hazan étoit d'une taille avantageuse & d'une beauté si parfaite, qu'il étoit impossible de le voir sans être prévenu de la plus forte inclination pour lui. Son esprit répondoit à la figure, il étoit instruit de toutes les sciences, & réussissoit parfaitement bien dans tous les exercices du corps. Personne ne pouvoit égaler son adresse à se servir d'un sabre. Il joignoit à la bravoure la plus rare, la plus grande modestie; sa fortune qui, malheureusement étoit fort médiocre, sembloit encore augmenter la défiance qu'il avoit de lui-même. Il connoissoit l'amour, mais il s'étoit jusqu'alors garanti de ses traits plutôt par réflexions sur les peines qu'il cause, & par la crainte de s'attacher à quelqu'un qui ne le payat pas de retour, que par tout autre motif. Il avoit servi avec honneur dans la dernière guerre que le Calife avoit eu contre le Roi de Perse, & voulant jouir du repos que procuroit la paix, il avoit pris le parti de se retirer avec un seul esclave dans
une

une maison qu'il possédoit dans les Faubourgs de Bagdad. Il y passoit son tems à cultiver les sciences & les beaux arts, voyoit très-peu de monde, & n'avoit d'autres plaisirs que de parcourir quelquefois les environs de la Capitale; il étoit dans l'usage pour être moins seul de porter un livre qui l'intéressoit en l'amusant.

Ce fut en se promenant ainsi, que le hasard ayant conduit ses pas vers le Bois où se trouvoit alors la Princesse Zulmatide, il l'avoit délivrée des mains des brigands. Mais, que cette aventure lui coûta chère? l'amour triomphoit; l'indifférence cessa d'avoir des charmes pour lui. Il ne put tenir contre les regards de la Princesse. Sa beauté merveilleuse, les graces dont ses moindres gestes étoient accompagnés, la bienveillance qu'elle lui avoit témoignée, tout cela étoit sans cesse présent à son esprit, il devint en un instant le plus amoureux de tous les hommes, & cet amour, loin de le rendre plus hardi, ne fit qu'augmenter sa timidité. Il jugea bien que cette charmante personne étoit d'un rang très distingué, sa suite l'annonçoit assez, & cette certitude

acheva de le confondre , quelle fatale rencontre , disoit-il en lui-même ? quelle est ma foiblesse ? devois-je si facilement céder au penchant qui m'entraîne ? ne fais-je pas qu'un particulier tel que moi ne peut prétendre à la tendresse d'une mortelle si parfaite & d'une condition si relevée , peut-être même son cœur est-il déjà prévenu pour un autre infortuné. Je ne dois attendre de sa part que l'indifférence la plus marquée , & peut être le mépris qui seroit mille fois plus cruel pour moi que la mort. Il n'y a donc qu'une prompte retraite qui puisse me délivrer d'une passion si dangereuse.

Ces réflexions qui l'avoient empêché de témoigner à Zulmatide tout le plaisir dont il étoit éivré à sa vue , l'avoient forcé comme malgré lui à s'éloigner d'elle pour tâcher de vaincre le penchant qui commençoit à l'entraîner , mais ce fut envain , le poison circuloit dans ses veines , & il sortit de sa présence le plus amoureux & le plus désespéré de tous les hommes. Il reprit le chemin de Bagdad , dans l'intention de s'enfermer chez lui pour

y déplorer en liberté l'état borné de sa fortune, qui ne lui permettoit pas de se livrer à sa passion naissante, & qui l'obligeoit à faire des efforts pour l'étouffer dans son principe.

Cependant le bruit de l'aventure de la Princesse s'étoit bientôt répandu dans la Ville. Le Magistrat, chargé de la Police, se mit aussi tôt en Campagne à la tête de ses Azas, pour surprendre les voleurs qu'il soupçonnoit être en très grand nombre, & voulant sur-tout se saisir de celui des agresseurs de la Princesse, qu'on lui avoit dit s'être sauvé. Il s'avança vers le côté du bois qu'on lui avoit indiquée, mais il eut à peine fait un quart de lieue, qu'il rencontra le malheureux Hazan qui retournoit à la Ville. Son air égaré, ses mains & ses vêtements ensanglantés, tout fit naître contre lui des soupçons dans l'esprit de ce Juge, qui le fit aussi-tôt entourer par les gens de sa suite. On le chargea de chaînes pour s'assurer de sa personne. Envain se récria-t-il sur la violence qu'on exerçoit à son égard, envain il protesta de son innocence, on ne daigna pas l'écouter, & les Gardes

le ramenèrent à Bagdad, où ils entrèrent au commencement de la nuit. Il fut d'abord conduit chez le premier Cadi, qui, sans se donner la peine de l'interroger, ordonna qu'il fut enfermé dans la Tour qui servoit de prison aux criminels de lèze-majesté pour y rester jusqu'au lendemain, & être conduit au Divan où il devoit entendre son Arrêt de la bouche du Calife qui s'étoit réservé le droit de prononcer la peine de mort.

Cette Tour étoit fort ancienne. Elle étoit bâtie sur les bords du Tigre. Il y avoit si long tems qu'on n'y avoit mis de prisonniers, que personne ne se souvenoit d'y en avoir vu. C'étoit le plus affreux séjour qu'il soit possible d'imaginer. Il n'étoit habité que par une infinité d'oiseaux de mauvais augure qui se retiroient dans les trous des murailles. Le fond étoit rempli de rats qui servoit de pâture à une prodigieuse quantité de bêtes venimeuses.

Le malheureux Hazan, enfermé dans cette prison, avec un morceau de pain & un vase rempli d'eau qu'on lui avoit laissé pour l'empêcher de mourir que pour le nourrir, ne se vit pas

plutôt seul , qu'il ne put s'empêcher de déplorer la rigueur de son sort & la bisarerie de son étoile. Cependant , l'espérance que la vérité perceroit , lui ôtoit toute inquiétude sur sa détention. Mais sa douleur étoit excessive , lorsqu'il venoit à se retracer les charmes qui l'avoient captivé sans qu'il pût s'en défendre. Il n'ignoroit plus que celle qu'il venoit de délivrer , étoit la Princesse Zulmatide, fille du Calife. Les discours du Juge de police & de ses Azas la lui avoient assez fait connoître il savoit d'ailleurs par le bruit public , que cette Princesse étoit la plus fière & la plus dédaigneuse personne du monde. Il ne pouvoit donc se flatter du plus léger espoir. Il tomba dans une espèce d'anéantissement qui différoit peu de la mort , il ne fut tiré de cet état funeste que par les siffemens des serpens dont ce cachot étoit rempli. Malgré l'accablement où il étoit , le desir de conserver sa vie , desir le plus impérieux que la nature ait donné à l'homme , lui fit machinalement chercher les moyens de se soustraire aux périls qui l'environnoient. Comme ce cachot recevoit le jour par un sou-

pirail fort élevé, & que dans ce moment la lune plongeoit dessus, il aperçut à la faveur de sa lumière, quelques pierres en saillie qui parurent assez larges pour pouvoir lui servir de sièges. Il se hâta de monter sur celle qui étoit le plus près de lui, puis ayant voulu se saisir d'une autre qui étoit au-dessus. Cette pierre, qui, par sa vétusté ne tenoit à rien, se sépara du mur & pensa l'accabler par la chute qui en entraîna plusieurs autres, ce qui fit une ouverture plus large qu'il ne falloit pour qu'un homme y put passer. Il se traîna jusqu'à cette ouverture & s'étant aperçu qu'elle n'étoit élevée de terre qu'à trois ou quatre pieds, il franchit ce passage & se trouva sur les bords du Tigre auprès du pont.

Ravi de se voir libre, il sortit promptement de la ville & s'étant réfugié vers le point du jour dans le même bois qui avoit été le théâtre de son aventure; il y trouva les cadavres des eunuques de la Princesse, qu'on avoit vraisemblablement oublié d'enlever. Cette rencontre lui fut utile; se trouvant sans armes, il prit le sabre de l'un d'eux, il marcha pendant fort

long-tems avec le plus de diligence qu'il lui fut possible & gagna vers la fin du jour, un hameau dans lequel il se reposa. Craignant d'être découvert, il quitta bientôt cet endroit, & s'écartant le plus qu'il pouvoit des grands chemins.

Il marcha long-temps sans tenir une route certaine & s'égara dans les détours que formoient plusieurs montagnes. Comme ces lieux agrestes étoient inhabités, il fut obligé de se nourrir de fruits sauvages qu'il rencontroit & se trouvoit encore fort heureux de pouvoir se désaltérer de l'eau que les sources qui sont assez abondantes en cet endroit, lui fournissoient.

Il se trouva après plusieurs jours d'une marche aussi pénible dans une vaste plaine au milieu de laquelle, il discerna autant que l'obscurité put le permettre, une ville qui lui parut assez grande. Il se hâta d'y arriver; mais comme les portes étoient fermées, il crut ne pouvoir mieux faire pour le moment que de s'arrêter sous le portique d'un monument qui lui parut superbe.

Cependant, depuis son départ de

Bagdad , il s'y étoit passé bien des choses à son sujet. Le Calife n'eut pas plutôt appris le détail de son aventure qu'il donna ordre qu'on cherchât partout le libérateur de la Princesse , mais comme on ne le connoissoit pas , toutes les perquisitions furent inutiles , & Giafar , malgré l'exactitude de ses recherches ne put le découvrir. Le Calife n'avoit d'autre dessein que de récompenser le jeune homme qui avoit délivré la Princesse.

Cette jeune beauté malgré l'indifférence & la fierté qui lui étoient si naturelles , n'avoit pu s'empêcher d'aimer son libérateur , & sa tendresse étoit d'autant plus vive , qu'elle avoit la reconnoissance pour principe. Cependant elle n'osoit découvrir ses véritables sentimens qu'à sa confidente ; cette femme qui lui étoit entièrement dévouée , promit en secret de grandes récompenses à quelques particuliers , en cas qu'ils pussent lui en donner des nouvelles ; mais tout fut inutile , il avoit trompé la vigilance de ceux qu'on avoit chargé du soin de le poursuivre , & cet infortuné jeune homme loin de penser au sort brillant qu'on lui préparoit à la cour

du Calife , accablé de fatigue & livré sans relache aux plus douloureuses réflexions cherchoit comme nous l'avons dit sous le portique d'un monument , une place commode pour pouvoir se reposer & y passer le reste de la nuit à l'abri des injures de l'air.

Ayant apperçu une porte entrouverte , il pénétra dans l'intérieur du monument dans lequel étoit élevé un tombeau couvert d'un dôme soutenu par quatre piliers. S'en étant approché , il vit avec surprise à la lueur d'une lampe une fort belle femme assise sur les bords d'un souterrain qu'on y avoit pratiqué. Les larmes qu'elle répandoit abondamment , ses fréquens soupirs & sa triste contenance lui firent penser d'abord qu'elle n'étoit venue dans cet endroit que pour y déplorer en liberté la perte de quelqu'un qui lui avoit été cher , & comme il avoit le cœur fort sensible , il ne put s'empêcher de s'interresser à ce qui la regardoit. Il lui demanda le sujet de sa douleur , mais au lieu de lui répondre , elle rentra dans le souterrain en lui faisant signe de la suivre & de ne point parler.

Hazan surpris de cet air de mystère ,

croyant qu'il étoit question de la tirer de quelque péril & qu'il y avoit là quelqu'un de caché dont elle ne vouloit pas qu'il fut apperçu, la suivit en silence, & descendit dans ce caveau; mais à peine fut-il en bas du degré, qu'il se trouva dans un salon orné de meubles très-riches, parfaitement bien illuminé.

Reposez-vous ici, Seigneur, lui dit-elle, je suis fâchée d'être obligée de vous quitter, mais il est nécessaire que j'aie à avertir mes compagnes de votre arrivée. Elles sont toutes fort aimables, & vous ne devez pas douter qu'elles ne fassent tous leurs efforts pour vous recevoir dignement. En achevant ces paroles elle sortit, & le laissa fort inquiet sur les suites de cette singulière aventure.

Comme il étoit extrêmement fatigué du long voyage qu'il venoit de faire, il se coucha sur un riche sofa, en attendant l'effet des promesses de cette belle inconnue. Il rendoit grâces au Ciel qui sembloit lui avoir ménagé l'heureux moment qu'il se promettoit lorsqu'une porte s'étant ouverte, il vit entrer une troupe de jeunes femmes,

vêtues galamment, & qui surpassoient en beauté celle qui l'avoit introduit dans ce magnifique Palais.

Elles s'approchèrent de lui pendant qu'il se levait pour les aller recevoir, & lui firent tant de caresses en lui tenant les discours les plus obligeans, qu'il en étoit confus. L'ayant ensuite fait passer dans un autre appartement plus somptueux, il apperçut une table couverte des mets les plus délicats. Elles le pressèrent de s'asseoir avec elles, & l'ayant fait mettre à la place d'honneur, elles l'excitèrent à manger. Comme il en avoit extrêmement besoin, il ne se fit pas beaucoup prier, mais il n'eut pas plutôt touché le plat qui étoit à sa portée que par un prodige auquel il ne devoit pas s'attendre, toutes ces magnificences disparurent, & le prestige s'étant dissipé, il se vit au milieu d'une caverne affreuse remplie d'ossements.

Saisi d'horreur à cet aspect, il jeta des regards inquiets sur toutes ces belles personnes dont il étoit accompagné, mais, sa fermeté déjà fort ébranlée par cette métamorphose, l'abandonna entièrement lorsqu'il n'ap-

perçut autour de lui qu'une troupe de vieilles femmes toutes nues, noires, décharnées, & d'autant plus hideuses, qu'elles avoient toutes, les pieds & les mains semblables aux serres d'un aigle.

L'air furieux qu'il remarqua sur leurs physionomies lui fit prévoir le péril qui le menaçoit. La certitude du danger ranima ses forces ; il se jeta le sabre à la main sur ces monstres qui disparurent aussi-tôt. Il reprit ensuite le chemin qui conduisoit à l'escalier par lequel il étoit descendu, mais il fut arrêté par les plaintes d'un malheureux qui étoit enfermé dans un cachot dont il découvrit la porte à la foible lueur de quelques lampes qui éclairaient cet endroit, qui lui paroissoit un moment avant, éclairé par un grand nombre de bougies. Il écouta d'abord avec beaucoup d'attention, & il entendit distinctement ces paroles : *si le hasard conduit ici quelque Musulman généreux, je le supplie de ne pas refuser son secours au plus malheureux des hommes.* Craignant que ce ne fut un nouveau piège, il hésita quelque temps, & préférant son salut à toute autre considération, il alloit continuer sa

course, mais cette voix s'étant fait entendre de nouveau, la bonté de son cœur ne pût tenir contre une plainte aussi touchante, & cédant au penchant qu'il avoit naturellement de secourir tous les malheureux, *qui que tu sois, dit-il, parles, que puis je faire pour toi ?* hélas, Seigneur, lui répondit-on, il n'est question que d'ouvrir l'endroit dans lequel je suis enfermé. C'est ce que nous allons entreprendre, dit Hazan, & sur le champ, s'étant saisi de la plus grosse pierre qu'il put trouver, il brisa le cadenas qui tenoit la porte fermée. Cette porte ouverte, il apperçut un jeune homme d'une belle figure qui étoit couché sur un vieux sofa couvert d'une natte très-délabrée.

A la vue d'Hazan, ce jeune homme se leva précipitamment, & sans s'arrêter à lui témoigner sa reconnaissance, fuyons promptement, lui dit-il, & mettons-nous en sûreté, je tremble d'être surpris. Ils ne perdirent point de temps, & se virent bientôt hors du souterrain. Mais à peine furent-ils loin de l'enceinte, qu'ils ne virent plus rien; le monument & tout ce qui l'accompagnoit étoient disparus. Ils mar-

chèrent vers la Ville, dans laquelle ils entrèrent sans se dire une seule parole tant ils étoient émus de cette aventure.

Leur premier soin fut de chercher un logement & de pourvoir à leur subsistance. Lorsque l'inconnu se vit en sûreté, il remercia Hazan de la liberté qu'il venoit de lui procurer, & l'assura d'une reconnoissance éternelle. Ils se demandèrent ensuite mutuellement ce qu'ils étoient, & par quel hasard ils s'étoient rencontrés dans cette caverne.

Hazan, sans lui parler de son aventure avec Zulmatide, lui dit simplement qu'il étoit de Bagdad, qu'il aimoit beaucoup à voyager, & qu'ayant rencontré des Arabes qui lui avoient volé tous ses effets, il avoit eu le bonheur d'échapper de leurs mains, qu'il avoit marché fort long-tems sans savoir où se fixer; qu'enfin étant arrivé la nuit précédente auprès de la Ville où ils étoient, il avoit trouvé les portes fermées, ce qui l'avoit engagé à entrer sous le vestibule du monument qu'il venoit de quitter, & lui conta tout ce qui lui étoit arrivé dans cet endroit.

Vous êtes fort heureux, lui dit le

jeune homme, d'avoir été si facilement délivré des mains de ces furies, tous ceux qui tombent en leur pouvoir ne pouvant éviter la mort; & je ne conçois pas comment vous avez pu vous soustraire à leurs prestiges; il faut que quelque Génie bienfaisant vous ait pris sous la protection, sans cela..... Je vous avoue franchement, répondit Hazan, que je l'ignore absolument. En tout cas, si la chose est comme vous le dites, je suis plus heureux que je ne le pense. Si vous saviez, dit le jeune homme, quelles sont les femmes dont vous venez d'éviter les embuches, vous verriez que ce n'est que par la protection particulière du Génie qui veille sur vous, que vous avez pu vous en garantir.

Les environs de la Ville dans laquelle nous sommes actuellement, sont habités par cette espèce de femmes qu'on appelle *goules* ou *lamies*. Ce sont des démons qui ne se repaissent que de chair humaine, elles employent toutes les ruses imaginables pour se procurer des victimes, & lorsqu'elles sont parvenues à les avoir en leur pouvoir, elles les enferment dans les souterrains

184 *Suite des mille & une Nuits ,*

qu'elles habitent, leurs fascinant les yeux, de manière qu'ils croient être dans des Palais magnifiques, puis prenant la ressemblance de leurs maîtresses ou de leurs épouses, elles les réduisent par ce moyen, & lorsqu'elles en sont dégoûtées, elles cherchent de nouveaux amans pour remplacer les anciens qu'elles font bientôt mourir pour les dévorer. Voilà, Seigneur, la destinée qui m'attendoit, & vous auriez eu le même sort sans la faveur du Génie bienfaisant qui vous protège si spécialement.

Je ne m'étonne plus, dit Hazan, si vous avez paru douter de ce que malgré la force de leurs enchantemens j'aye pu leur échapper. J'en suis moi-même d'autant plus étonné, que je n'ignore pas quel est le pouvoir de ces mauvais Génies. J'en rends grâces au Ciel, dont je ne crois pas avoir mérité tant de faveurs, mais, quoi qu'il en soit, je suis charmé de cette aventure qui m'a procuré l'occasion de vous délivrer & de vous connoître.

L'inconnu ne répondit à ces paroles que par des nouvelles protestations d'une éternelle reconnaissance.

Il demanda à Hazan la permission de s'attacher à lui & de courir les mêmes aventures, ce que celui-ci accepta avec le plus grand plaisir. Il ne pouvoit résister à l'inclination qu'il se sentoît pour ce jeune homme, & le pria de lui apprendre par quel moyen il s'étoit trouvé lui-même dans la caverne, ainsi que les circonstances qui avoient précédé ce fatal événement. Comme la confiance, reprit l'inconnu, est la plus grande preuve de l'amitié, je veux par ce moyen vous convaincre de la sincérité de mes sentimens, & pour commencer à bannir de notre commerce tout esprit de dissimulation, je ne balancerai point à vous apprendre qui je suis, & les malheurs qui m'ont persécutés jusqu'aujourd'hui. Il commença son récit en ces termes.

Rapport



HISTOIRE

*Du Prince Agamir, & de Zul-
facar, Reine de Damas.*

ON me nomme Agamir, je suis le second fils du Calife Aroun-Araschilde & frère de la Princesse Zulmatide, aussi connue par sa beauté que par son indifférence.

Au nom de Zulmatide, Hazan, peu maître de lui, changea de couleur, & son émotion fut si vive, que le Prince croyant qu'il alloit tomber en foiblesse, se leva pour lui donner du secours, mais, celui-ci l'assura que ce n'étoit qu'une incommodité passagère, & le pria de continuer son récit. Le Prince le voyant un peu plus tranquille, reprit aussi-tôt son discours.

Comme vous êtes de la ville de Bagdad, poursuivit-il, vous ne pouvez ignorer l'extrême passion qu'a ressentie le Calife pour la belle Zemkahur. La

tendresse du Sultan pour Zulmatide & moi, qui fûmes les seuls fruits de cet amour, est inexprimable. Je fus tiré du Haram à l'âge de cinq ans pour passer entre les mains des hommes qui devoient avoir soin de mon éducation. Elle ne fut point négligée, je fus instruit par les meilleurs maîtres en tout genre, & l'on prétendoit à la Cour de mon père que j'avois mis à profit les leçons que j'avois reçues. Ayant atteint l'âge de dix-huit ans, je me sentis une forte inclination pour voyager.

La contrainte dans laquelle je vivois ne fit qu'augmenter le desir que j'avois de m'éloigner. L'occasion s'en présenta bientôt, un démêlé que j'eus avec le Prince Amia succéder au Calife, me faisant craindre le châtiment que je ne méritois cependant pas, parce que c'étoit lui qui m'avoit provoqué; je profitai de l'absence du Calife qui étoit allé passer quelques jours à une maison de plaisance peu éloignée de la Capitale, pour m'évader. Je trompai la vigilance de mes surveillans, & muni d'une bonne quantité de pièces d'or & de piér-

rieres, je montai sur un cheval qu'un elclave affidé me tenoit prêt & je suivis le premier chemin qui se présenta, c'étoit celui de Damas, capitale du royaume de ce nom.

Je fis tant de diligence, que j'arrivai bientôt; mais j'eus à peine passé la porte & fait quelques pas dans la première rue, que je me vis entouré par une troupe de soldats, qui, sans me faire d'insultes, me forcèrent à les accompagner chez un vieillard nommé Chezabouba qui étoit premier Iman de l'Etat & le chef de la Loi.

Ce vénérable vieillard étant venu à ma rencontre, fit retirer tout le monde, puis, après m'avoir rassuré par les manières affables, & m'avoir fait servir toutes sorte de rafraîchissemens, il me parla en ces termes :

Jeune étranger, vous avez lieu d'être surpris de l'espèce de violence qu'on vous a faite pour vous conduire jusqu'ici, mais j'espère que vous n'en conserverez aucun ressentiment, lorsque vous sçaurez les raisons qui nous forcent d'agir ainsi, il est au reste absolument nécessaire que vous m'instruisiez de votre nom & de votre patrie.

Seigneur, lui répondis-je, on m'en a nommé Agamir, & je suis de Bagdad. Je n'eus pas plutôt achevé ces paroles, qu'ayant pris un grand livre qu'il tira d'un étui précieux, il l'ouvrit & le feuilleta quelque tems, puis après s'être arrêté sur un endroit qu'il me parut lire avec beaucoup d'attention, il vint m'embrasser d'un air riant & me fit des démonstrations d'amitié qui me parurent si sincères que je ne pus m'empêcher d'en être touché quoique j'en ignorassent la cause, mais les noms qu'il me donnoit de libérateur de la Reine & de protecteur de l'Etat me surprirent au point de ne pouvoir ouvrir la bouche pour lui demander le sujet de ces exclamations. S'étant apperçu de mon trouble, il me fit prendre place à côté de lui sur le sofa.

Je vais, me dit il, satisfaire la curiosité que mon discours n'a pu manquer d'exciter en vous & vous apprendre la cause de ma conduite à votre égard.

Il y a trois semaines que nous avons perdu notre invincible monarque, La Sultane sa veuve, qui est une jeune Princesse de vingt ans, extrêmement

belle & qui n'a point eu de d'enfans se voit forcée par les loix du royaume à renoncer à la couronne , à moins qu'elle ne donne un successeur à son époux , en se mariant dans l'espace de quatre mois. Deux des plus puissans Emirs briguent cette alliance , & ces deux Princes ont formé chacun un parti considérable qui cause parmi le peuple une division dont nous avons déjà ressenti les tristes effets.

Notre jeune Souveraine dont l'esprit & le discernement sont supérieurs à ses charmes , ne peut se déterminer en faveur d'aucun des deux concurrens , & ce n'est pas sans de puissantes raisons.

Le premier qu'on appelle Azouf est un homme ambitieux , hardi , peu scrupuleux , ne connoissant d'autre loi que son intérêt , & si cruel qu'il a déjà fait mourir plusieurs de ses femmes sous des prétextes de jalousie fort légers.

Mougdelag, son rival , dont le caractère est à peu près le même , joint à la cruauté la plus insatiable , la plus fardide avarice , il est de plus gouverné par une femme dont les mauvaises

qualités surpassent encore les fiennes, & comme elle a sur lui un pouvoir sans bornes, elle lui a persuadé de faire tous ses efforts, pour épouser la belle Zulfucar & prétend par ce moyen s'emparer du trône de Damas en faisant mourir Sulfacar que Mougdelag lui a promis de sacrifier immédiatement après son mariage, quoique ce projet ne soit pas public, j'en suis cependant parfaitement bien instruit par de surs espions.

Les grands & le peuple qui ignorent ces trames odieuses, pressent la Reine de se déterminer pour l'un de ces deux concurrens; mais cette Princesse qui les connoît, diffère de jour en jour sous divers prétextes. Les deux rivaux qui, comme je viens de vous le dire, ont chacun un parti considérable dans la ville, y sèment souvent de grands troubles par de fréquens combats dans lesquels nous perdons beaucoup de citoyens.

Touché des malheurs qu'entraînent ces guerres intestines, je n'ai pas cessé d'adresser mes prières à notre grand Prophète, & mes vœux n'ont point été rejetés.

En effet , un jour qu'après la prière j'étois resté dans la Mosquée principale , où je m'occupois à méditer sur quelques passages de l'Alcoran , je fus tout-à-coup frappé d'un éclat de lumière qui m'éblouit au même instant. La voûte s'étant ouverte , je vis descendre un homme d'une figure majestueuse qui s'étant approché de moi , me regarda quelque temps d'un air gracieux , puis m'adressant la parole , reconnois , me dit-il , Mahomet l'envoyé de Dieu. Je n'ai point refusé d'écouter ta prière & je viens t'apprendre le sort du Royaume & de la Reine. M'ayant aussitôt pris la main , il me conduisit à l'endroit le plus reculé de la Mosquée , dans lequel on conservoit avec soin les ouvrages des plus savans philosophes de l'Univers , puis ayant pris un de ces livres qu'il me mit entre les mains , il disparut après m'avoir assuré que j'y trouverois le moyen de remédier aux calamités présentes.

Plein de confiance dans les paroles du Prophète , je fis ma prière pour le remercier , puis ayant emporté ce livre pour le lire avec attention , je trouvai qu'il contenoit plusieurs prédictions sur
le

le sort des différens Etats de l'Univers ,
& voici comme il s'explique sur le
Royaume de Damas.

En même tems le vieillard ouvrit
son livre & me lut ces paroles : *deux
Princes rivaux se disputeront la posses-
sion d'une jeune Reine. Leur dissension
sera funeste à tout l'Etat ; mais Miraga
de Bagdad qui doit venir à Damas dans
ces tems malheureux , ramenera la tran-
quillité. Sa décision fixera le choix de
la Reine. C'est ainsi qu'il est écrit dans
le livre des destinées.*

Cette prédiction me parut si claire,
que je résolus de la communiquer à la
Reine, & au Divan. On manda Azouf
& Mougdelag, je leur lus la prédic-
tion & elle leur parut si précise qu'ils
consentirent tous deux à s'y soumettre.
On mit en conséquence une garde à
chaque porte de la ville , avec ordre
de m'amener tous les étrangers qui y
arriveroient, pour que je fusse à portée
de connaître celui que désignoit la
prédiction. J'en ai jusqu'ici vu beau-
coup ; mais vous êtes le seul que cette
prédiction puisse regarder. Vous êtes
de Bagdad & Miraga est l'anagramme
de votre nom. Puisse le Prophète qui
daigne s'intéresser au sort de notre

malheureuse ville , vous inspirer ce qui sera convenable pour remédier aux maux dont nous sommes accablés.

J'eus beau affurer le vieillard que cette prédiction n'avoit aucun rapport à moi , il persista dans son sentiment & me pressa si fort , que je lui promis tout ce qu'il voulut. Il parut ravi , charmé de ma résolution , il redoubla les témoignages de son amitié , puis il me questionna beaucoup sur ma naissance que je crus devoir lui cacher , & ce fut le seul point sur lequel je ne fus pas sincère. Il ne s'abusa pas & me fit entrevoir qu'il me croyoit d'une naissance plus illustre que ce que j'avois annoncé ; mais voyant que je me tenois sur la plus grande réserve , il ne m'en parla plus.

Cependant , la nuit nous ayant surpris dans cette conversation , il voulut profiter de son obscurité pour me présenter en secret à la Reine. Il lui fit demander Audience. Nous nous rendîmes tous deux à son Palais , où nous fûmes introduits sur le champ.

Le commencement de cette aventure m'avoit surpris extraordinairement , mais la présence de la Reine

fit naître en mon cœur des mouvemens que je n'avois jamais éprouvés. En effet, je crois qu'il est impossible de voir une beauté plus parfaite. Son habillement, quoique lugubre, sembloit encore relever ses attraits. L'air de noblesse & de majesté qui régnoit dans toute sa personne, les graces dont ses moindres gestes étoient accompagnés, tout en elle me parut fait pour plaire.

Nous la saluames respectueusement, & Chec Zabouba lui ayant appris le sujet qui nous amenoit, elle me considéra fort attentivement & fut quelque tems à garder le silence; puis laissant échapper un soupir, jeune étranger, me dit-elle, d'un ton de voix qui me pénétra jusqu'au cœur, je me sou mets avec une entière résignation à ce qu'il plaît à la providence d'ordonner de mon sort, & puisqu'il est écrit sur la Table de lumière que c'est à vous de fixer mon choix, je remets mes intérêts entre vos mains. Qu'il est affreux de se voir contraint dans son inclination & de ne pouvoir suivre les mouvemens de son cœur? En achevant ces paroles, elle laissa couler quelques larmes, &

parut si pénétrée de douleur, que transporté par la vive impression qu'elle faisoit sur moi, je me jettai à ses genoux, Madame, lui dis-je avec une vivacité dont je ne fus pas le maître, je suis si sensible à vos peines, votre situation me paroît si cruelle, qu'il n'y a rien que je ne tente volontiers pour vous servir; ordonnez, & soyez persuadée que ma décision sera absolument conforme à vos volontés. Helas ! s'écria-t-elle, en me lançant un regard auquel rien ne pouvoit résister, que ne suis-je maîtresse de mon choix ? mais, le Ciel en a décidé autrement, il faut bien me soumettre à ses décrets.

Cette Princesse ayant ensuite ordonné qu'on eût à convoquer le Divan pour le lendemain, & qu'on ne manquât pas d'avertir Azouf & Mougdelag de s'y trouver, elle rentra dans l'intérieur de son Palais, & me laissa le plus amoureux de tous les hommes, Chec Zabouba s'étant retiré, on me conduisit dans un appartement superbe, où je fus servi avec la dernière magnificence, mais, mon inquiétude ne me permit pas de faire la moindre

attention à tout ce qui m'entouroit, & je passai le reste de la nuit dans une agitation inconcevable. Mon amour naissant, l'incertitude de plaire, la nécessité de nommer un époux à la Reine, tout me troubloit & m'empêchoit de prendre le moindre repos. J'avois parfaitement bien compris que mes deux rivaux étoient odieux à la Princesse, mais je craignois que cette aversion ne fut causée par quelque attachement secret que les circonstances seules la forçoient de dissimuler.

Cependant, le jour vint me surprendre dans ces inquiétudes. On s'assembla. Je fus introduit au Divan où je trouvai tous les états du Royaume qui s'y étoient rendus par députation. La Princesse parut, ses charmes que le grand jour sembloit faire briller avec plus d'éclat, redoublèrent encore l'ardeur que je sentoais pour elle ; & totalement occupé du plaisir de les voir & de l'admirer, je ne pensois plus à ce qui m'amenoit en ce lieu, lorsque Chec-Zabouba après avoir exposé l'état des choses, me présenta à l'Assemblée comme un homme désigné

198 *Suite des mille & une Nuits.*

par le Prophete pour fixer le choix de la Reine.

Comme il avoit beaucoup de crédit & qu'il étoit en grande vénération tant par sa dignité que par la sainteté de ses mœurs, chacun eut confiance en ce qu'il venoit de dire, les deux rivaux parurent y acquiescer, & l'on n'entendit plus dans l'Assemblée qu'un murmure confus. La Reine, en même-tems le désespoir peint sur son visage, m'ordonna en tremblant de prononcer. Je compris alors toute l'horreur de ma situation; en désignant l'époux de la Princesse, je perdois tout espoir, & je caulois le malheur de la personne du monde qui m'étoit la plus chère. Je demandai donc qu'on m'accordât un délai, ne pouvant me décider sur le champ dans une affaire aussi importante, & ayant besoin de réfléchir mûrement sur un objet qui devoit avoir des suites aussi sérieuses. On trouva mes réflexions justes, & on m'accorda quinze jours pour me déterminer. La Reine s'étant retirée, chacun sortit, & je retournai dans mon appartement où je fus suivi par les Princes Azouf & Mougdelag.

Ces deux rivaux , piqués de voir leur sort dépendre de la volonté d'un simple particulier , dissimulèrent leur dépit : chacun d'eux mit tout en usage pour capter mon suffrage. Promesses brillantes , présens magnifiques , tout fut employé pour me séduire ; mais , voyant que tout cela ne me touchoit point , & que je m'obstinois à ne pas répondre , ils ne gardèrent plus de mesures , & me dénigroient par les calomnies les plus atroces. Piqué de cette conduite & résolu de me venger à quelque prix que ce fut , je leur déclarai que j'étois en état de prononcer. Aussi tôt ayant prié Chec-Zabouba de faire informer Zulfacâr de ma résolution , le Divan fut convoqué pour le lendemain. Chacun s'y rendit , & le peuple qu'on eut soin d'en instruire , occupa tumultueusement toutes les avenues du Palais.

La Reine s'étant placée sur son Trône , Azouf & Mougdelag s'avancèrent ; puis l'ayant salué respectueusement , parlez , Agamir , me dirent ils , avec un air de fierté , & décidez lequel de nous deux doit être l'heureux époux de la Princesse. Princes , leur dis-je ,

je ne vous crois ni l'un ni l'autre dignes du bonheur auquel vous prétendez. Cependant cet honneur est réservé à celui de vous deux qui pourra porter ma tête aux pieds de la Reine.

Azouf & Mougdelag, saisis de fureur à ces paroles, mirent la main sur leur cimeterre pour m'immoler à leur ressentiment, & notre combat se seroit fait sur le champ, si la Reine outrée de leur emportement, n'eut ordonné aux soldats de la Garde, de se saisir des deux Princes. Ceux-ci, forcés de céder, implorèrent la clémence de leur souveraine, & déclarèrent qu'ils acceptoient le combat que je venois de proposer.

Il ne fut plus question que de savoir lequel des deux se présenteroit le premier; ils se disputèrent la préférence avec aigreur; mais on résolut unanimement que le sort en décideroit; & l'Iman, ayant écrit leurs noms sur deux papiers de même forme, les jeta dans un vase d'or, puis après qu'on eut mis un bandeau sur les yeux d'un enfant, on le fit tirer. Ce fut le nom d'Azouf qui sortit le premier. On fixa l'heure du combat immédiatement

après la prière du midi ; l'on régla qu'il seroit fait sur la grande place devant le Palais, en présence de tout le peuple, & l'on décida qu'en cas que je fusse vainqueur, je combattois contre Mougdelag le lendemain au lever du soleil. Ces arrangemens pris, chacun sortit, & je ne pus m'empêcher de regarder tendrement la Reine en passant devant elle. Je crus m'appercevoir que ma décision lui étoit agréable, mais je craignois que l'aversion qu'elle avoit pour ces deux Princes n'en fut plutôt le motif, que son inclination pour moi. Je ne craignois pas l'issue du combat, je ne redoutois que l'indifférence de la Princesse. Occupé de ces pensées, je fus tiré de ma rêverie par un Eunuque de la Reine qui me remit de sa part un billet conçu dans ces termes.

Les deux combats que vous devez soutenir, me causent la plus vive inquiétude. Je souhaite que le succès en soit heureux pour vous. La force & la cruauté de vos Adversaires me font trembler pour votre vie. Je ne sais pourquoi je me sens si fort agité. Adieu, soyez vainqueur, je le souhaite.

ment, & comptez sur une reconnoissance sans bornes. Je baisai mille fois cet écrit. Le caractère de l'amour que je crus y reconnoître, me fit concevoir la plus douce espérance, & je brûlois de voir arriver le moment du combat.

Cependant Chec-Zabouba m'ayant averti qu'il étoit tems de partir, je me rendis sur la place, où tout le peuple s'étoit porté en foule, pour voir quel seroit l'issue de cette journée. Azouf ne m'eut pas plutôt apperçu, qu'il vint m'attaquer avec fureur; mais, conservant mon sang-froid, j'eus le bonheur de parer ses coups, & je lui en portai un qui lui sépara la tête du corps. Le peuple jeta un cri de joie, qui prouvoit combien il étoit haï. Je fus aussi-tôt abordé par un grand nombre de personnes qui vinrent me féliciter sur ma victoire, & qui me conduisirent dans mon appartement en ne cessant de me combler de louanges & d'exalter ma valeur.

Peu sensible alors à ces éloges qui m'auroient peut-être flatté dans un autre tems, je ne désirois que l'instant où je pouvois être libre pour me rendre chez la Reine, & lui témoigner ma

reconnoissance de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à moi. Cet instant arriva, mais je n'en fus pas plus avancé; cette Princesse me fit dire qu'il lui étoit impossible de me voir avant que mon combat avec Mougdelag fut terminé, mais que je n'eusse aucune inquiétude, & que je serois content si la fortune me favorisoit comme elle le souhaitoit. Je compris ce que cela signifioit, & je résolus d'attendre patiemment l'événement du combat. Je me repaissois l'imagination des plus agréables chimères, mais je fus interrompu dans mes réflexions par l'arrivée du Chec Zabouba, qui, suivi des principaux Officiers du Royaume, me salua en se prosternant le front contre terre.

Surpris de cette cérémonie à laquelle je ne m'attendois pas, j'allois lui en témoigner mon étonnement, mais Chec Zabouba me prévenant : magnifique Seigneur, me dit-il, ne soyez point étonné des marques de notre profond respect. C'est envain que vous voudriez vous cacher; votre naissance nous est connue. La Reine en est informée, vous avez été reconnu par

plusieurs Marchands de Bagdad qui vous ont vu combattre, & nous savons par leur rapport que vous êtes le Prince Agamir, second fils de l'invincible Calife Aroun - Araschilde, Successeur de notre grand Prophete. Vous nous voyez à vos pieds pour vous déclarer que c'est vous qui êtes désigné par Mahomet, pour être l'époux de la Reine & pour régner sur nous.

Je leur témoignai beaucoup de sensibilité & je les assurai que je ne négligerois rien pour les rendre heureux, supposé que je le fusse moi-même assez pour plaire à la Princesse, sans l'aveu de laquelle je n'accepterois rien. Ils me quittèrent en m'assurant que tout réussiroit selon mes souhaits. Cependant je n'étois pas sans inquiétude. Il me restoit un rival à combattre, & ce rival avoit pour lui un parti considérable. D'ailleurs, les amis du Prince que j'avois vaincus, ne pouvoient-ils pas se joindre à Mougdelag, pour tirer une vengeance éclatante d'un étranger qui renversoit tous leurs projets ? Agité par toutes ces réflexions, je ne pouvois goûter de repos ; & mon trouble

ne fit qu'augmenter par l'arrivée subite de Chec-Zabouba qui paroissoit fort ému.

Il m'apprit que Mougdelag craignant l'issue du combat, rassembloit tous ses partisans, que leur dessein étoit de se saisir de la Reine & de s'emparer de ma personne pour se défaire de moi. Qu'ayant été instruit de ce complot par les espions qu'il avoit de tous les côtés, & pour prévenir les suites fâcheuses d'une entreprise aussi téméraire, il avoit consulté Narfan premier Visir, & général des armées, que de l'aveu de ce ministre courageux & zélé pour les intérêts de la Reine, il avoit assemblé secrètement un nombre de troupes suffisant pour s'opposer à la violence de Mougdelag : qu'ils avoient donné des ordres sûrs, & qu'il étoit temps de soutenir autant par ma présence que par ma valeur, la bonne opinion que la Reine & le peuple avoient conçu de moi.

Il parloit encore, quand des cris tumultueux s'étant fait entendre, me firent connoître qu'il étoit temps de marcher. En effet, les rebelles ayant investi le Palais, il y eut un combat

206 Suite des mille & une Nuits .

sanglant & opiniâtre. Comme l'extrême passion que je ressentois pour la Reine ne me permettoit pas de m'éloigner d'elle , j'établis mon poste à la porte de son appartement , me doutant bien que Mougde'ag ne manqueroit pas de le venir attaquer.

En effet , ce traître s'étant rendu maître de la première porte du Palais, s'avança , suivi d'un grand nombre de soldats pour forcer celle de l'appartement ; mais trouvant une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas , il n'en devint que plus furieux. Son air inspiroit la terreur. Ses armes teintes de sang , annonçoient le carnage qu'il venoit de faire. Aussitôt qu'il m'aperçut à la tête des gardes de la Reine , peu maître de ses mouvemens, il vint m'attaquer ; mais aveuglé par sa rage qui ne lui permettoit pas de conserver son jugement , il ne put parer le coup que je lui portai , je le vis tomber à mes pieds. Il expira bientôt ; & le bruit de sa mort à peine répandu , mit l'épouvante parmi les conjurés qui rendirent les armes & vinrent implorer ma clémence , comme si j'eusse déjà été couronné Roi de Damas.

Cependant ayant mis le calme dans la Ville conjointement avec le Visir & Chec Zabouba , je n'eus rien de plus pressé que de me rendre chez la Reine pour recevoir ses ordres ; mais jugez de ce que je devins , lorsqu'on m'apprit qu'un homme à la tête d'une vingtaine de soldats , étoit entré dans son appartement par une porte secrète , & qu'à la faveur de l'obscurité & du désordre , il avoit enlevé cette princesse & étoit sorti de la ville avec elle. Il n'est pas possible d'exprimer les divers mouvemens qu'excitadans moname un événement aussi extraordinaire ; il faut être dans ma position pour les sentir ; mais ce qui contribua le plus à m'accabler , fut d'apprendre que cet homme étoit frère de la cruelle Féhabad. Comme je connoissois la méchanceté de cette femme , je tremblai pour les jours de la Princesse. Je communiquai mes craintes au Visir & à Chec Zabouba. Ils ordonnèrent sur le champ qu'on investit le Palais de Ferhabad , mais toutes ces précautions furent inutiles , on vint nous dire que cette furie avoit disparue , & malgré toutes nos perquisitions , il ne nous fut pas pos-

sible d'apprendre ce qu'elle étoit devenue.

Je laissai au Visir & à Chec-Zabouba le soin du gouvernement, & je leur déclarai que je ne rentrerois à Damas qu'après avoir retrouvé leur Souveraine.

Je sortis sur le champ de la Ville, monté sur un des meilleurs chevaux que je pus trouver. Je courus longtemps sans tenir de route certaine. J'interrogeois tous ceux que je rencontrois ; mais personne n'avoit rien vu. Je trouvai seulement un paysan qui m'apprit qu'il avoit apperçu de loin, plusieurs cavaliers, qu'il croyoit même avoir vu quelques femmes avec eux ; mais que comme ils couroient à toute bride, ils devoient être déjà bien éloignés, puisqu'il y avoit deux heures qu'il les avoit vu passer. Je pris le chemin qu'il venoit de m'indiquer & je courus avec tant d'impétuosité, que mon cheval tomba mort de lassitude. Ce fâcheux contre-temps me causa beaucoup de peine ; mais, loin de me décourager, je pris le parti de les suivre à pied plutôt que d'abandonner mon entreprise.

Je ne pus résister long-temps à cette

fatigue, les forces me manquèrent & le hazard in'ayant conduit auprès d'une source qui couloit au bas d'une montagne, je fus obligé de m'asseoir pour reprendre haleine. Je mangeai quelques fruits sauvages qui se trouvoient en assez grande quantité dans cet endroit, puis ayant apaisé la soif brûlante qui me dévorait, je voulus prendre quelques moments de repos avant de continuer mon voyage ; mais un bruit que j'entendis tout-à-coup m'obligea de me lever pour en découvrir la cause. Pour n'être point surpris, je me mis derrière un gros arbre & regardant du côté que ce bruit paroissoit venir, j'apperçus une troupe de deux ou trois cents Arabes qui s'approchoient de moi. La crainte de tomber entre leurs mains, me donna des forces ; je pris la fuite & comme je cherchois un endroit pour me cacher, je vis avec beaucoup de joie l'intérieur d'une caverne pratiquée dans la montagne. Je m'y jettai sans trop sçavoir ce que je faisois, tant la crainte m'avoit saisi. Je n'eus pas fait cinquante pas, que je m'apperçus que le chemin faisoit un coude. Je le suivis. Je traversai une longue allée éclairée

par une très - grande lumière à la lueur de laquelle , je parvins à une porte d'acier poli d'où sortoit une flamme pâle qui servoit à éclairer ce souterrain. Cette porte s'ouvrit tout-à-coup & me fit voir un large escalier de marbre blanc , orné d'une rampe de la même matière sur laquelle étoient posés , à distances égales , de grands vases d'or remplis d'une liqueur lumineuse qui répandoit les plus agréables odeurs , en éclairant cet endroit. Je m'avancai vers cet escalier , & curieux de savoir où il aboutissoit , je descendis par plusieurs degrés , au bas desquels je vis une galerie illuminée par une grande quantité de bougies rangées dans le plus bel ordre.

Frappé de l'éclat de tant de beautés , je parcourois tout d'un œil curieux. J'appercevois sans cesse de nouveaux objets qui augmentoient ma surprise , lorsqu'une autre porte qui s'ouvrit , me fit voir un salon spacieux dont la voûte formoit un dôme fort élevé. Je ne pus résister à l'envie qui me prit d'y entrer , & je vous avoue que tout ce que j'avois vu de merveilleux jusqu'alors , n'étoit rien en comparaison.

Les murs étoient revêtus de lambris d'or dans lesquels étoient enchassées des pierres précieuses disposées de manière que l'art surpassoit la richesse de la matière. Les sofa & les tapis étoient faits avec les plus riches étoffes & dans le fond s'élevoit un trône fait d'une seule Escarboucle sur lequel on montoit par plusieurs degrés de Lapis & de Rubis enrichis d'or. Au dessus, on appercevoit un ovale de cristal de roche ; on y remarquoit les paroles suivantes écrites en caractères arabes. *Trône du magnifique Adroste , Roi des Génies , & seul dépositaire de la science du grand Pan.*

Saisi d'admiration à la vue de ces merveilles. Je ne me lassais pas de les contempler & je me flattois que cette aventure finiroit agréablement, lorsqu'un bruit que j'entendis au-dessus de moi , me fit lever les yeux pour en connoître la cause.

En même temps, le dôme s'étant séparé en deux tout-à-coup , je vis descendre sur des nuages aussi colorés que l'Arc-en-Ciel , plusieurs femmes d'une beauté parfaite. Elles étoient revêtues d'habits si riches & si brillants

que ma vue pouvoit à peine en soutenir l'éclat. La plupart d'entr'elles , touchoient divers instrumens de musique avec une délicatesse surprenante , tandis que les autres unissant à ces sons mélodieux , les accens de leurs voix , formoient un concert dont l'harmonie enchanteresse tenoit en suspend , toutes les facultés de mon ame.

Pendant qu'elles s'amusoient à ces agréables exercices , plusieurs enfans beaux comme des amours , s'empressoient à couvrir une table d'une grande quantité de mets qui flattoient délicieusement l'odorat. J'étois livré tout entier au plaisir de jouir d'un spectacle si magnifique , lorsqu'un bruit véhément se fit entendre. Elles cessèrent aussitôt de chanter & gardèrent un profond silence pendant lequel , de jeunes filles ayant allumé plusieurs cassolettes, une d'elles prenant d'une main , un vase d'or , & de l'autre une baguette d'argent. elle s'écria : *Tremblez Génies , voici votre Souverain , le puissant Adroste ; préparez-vous à le recevoir en lui rendant les hommages & les respects qui lui sont dus.* Elle n'eut pas plutôt achevé ces paroles , que toutes les

autres se prosternèrent la face contre le tapis & j'apperçus alors Adroste sur son trône.

C'étoit , à ce qu'il me parut , un vénérable vieillard , d'une taille majestueuse & d'une belle physionomie ; mais dont le regard étoit si perçant & si vif que je ne peux mieux le comparer , qu'à l'éclat du Soleil. Il leur fit signe de se relever , elles obéirent à l'instant & recommencèrent leur concert. S'étant ensuite approchées de la table , elles demandèrent à leur Roi qu'il leur fut permis d'inviter à leur festin , l'heureux mortel dont elles alloient célébrer les noces , ce qu'il leur accorda par un signe de tête.

Aussi tôt celle qui tenoit la baguette d'argent s'étant approché de moi , me fit respirer le parfum qui sortoit de la cassolette , puis m'ayant pris par la main ; venez Seigneur , me dit-elle , prendre place auprès de celle que le grand Adroste vous a destinée pour épouse. Aussi tôt sans attendre ma réponse , elle me fit asseoir à la place d'honneur. Je vous laisse à juger quelle fut ma surprise , lorsque je m'apperçus que j'étois assis auprès de la

belle Zulfacar, reine de Damas, dont j'étois fort en peine.

Ma joie fut si vive, qu'elle me fit oublier en cet instant l'endroit où j'étois. Je me saisis d'une de ses mains, je la baisai avec transport, & je la tenois collée à mes lèvres sans pouvoir proférer une seule parole. Le feu dont j'étois embrasé perçoit à travers mes regards. Zulfacar paroissoit sensible à mon amour, & je crois que je serois resté long tems dans cette situation, si elle n'eut retiré sa main, en me disant que ce n'étoit pas là le moment de lui témoigner ma tendresse, que je modérasse mes transports, & que bientôt je serois le maître de lui donner toutes les preuves qu'elle devoit attendre d'une passion aussi vive que celle qu'elle se flattoit de m'avoir inspirée : elle me pressa en même-tems de prendre quelque nourriture ; je mangeai par complaisance : non, jamais je n'avois assisté à un repas qui me fut plus agréable.

J'avois beau lui demander par quel hasard elle se trouvoit dans ce séjour, elle ne me répondoit que par des signes qui m'avertissoient de la con-

trainte où elle étoit. Enfin, le repas fini, Adroste disparut, & l'on nous conduisit la Reine & moi dans un appartement superbe. On ferma les portes sur nous, en nous souhaitant tous les plaisirs que peuvent goûter deux amans que le sort a réunis contre toutes leurs espérances.

Malgré le désir que j'avois d'être instruit de tout ce qui étoit arrivé à la Princesse, l'amour dont je brûlois pour elle fut le plus fort. J'oubliai tout pour me livrer au plaisir de la posséder, & je nageai dans un torrent de délices plus facile à sentir qu'à exprimer. Zulfacar paroissoit partager mes transports, & me rendoit avec usure les caresses que je lui faisois.

Cependant, revenu de mon ivresse, je sentis renaître ma curiosité. Je lui fis mille questions, auxquelles elle ne répondoit que par des baisers; nos feux qui n'étoient qu'affoupiés se rallumèrent, je ne pensois plus qu'à jouir du bonheur de posséder tant de charmes. Le jour nous surprit dans cette ivresse, la Princesse me quitta, en m'assurant qu'elle reviendrait me rejoindre le soir, & malgré tous les efforts

que je fis pour la retenir, elle disparut comme un éclair. Son absence me rendit plus calme. Cependant je sentis quelques inquiétudes sur ma situation; je ne savois en quel lieu j'étois, ni comment j'y étois venu. J'étois presque toute la journée seul, ou avec les esclaves qui me servoient; & quoique toutes ces femmes fussent très-belles, & qu'elles fissent tout ce qui dépendoit d'elles pour me distraire, je remarquois que pas une d'elles ne vouloit répondre aux diverses questions que je leur faisois. Je ne voyois jamais Zulfacar que la nuit; & quelque chose que je lui pusse dire, je n'en pouvois tirer aucun éclaircissement; elle se contentoit de me dire qu'il falloit jouir du présent sans songer à autre chose; enfin, pressée par mes instances, elle me fit espérer qu'elle me satisferoit dans peu, & que je serois incessamment instruit de ce que j'étois si curieux d'apprendre.

Il y avoit déjà quelque tems que je passois la vie dans cette alternative de plaisir & d'inquiétudes, lorsqu'une nuit m'étant subitement éveillé, je me trouvai dans une caverne affreuse
qui

qui n'étoit éclairée que par la foible lumière d'une lampe dont la lueur pâle augmentoit encore l'horreur de ce cachot. Au lieu du lit superbe dans lequel je m'étois couché, je me vis étendu sur un méchant sofa de natte, à côté d'un jeune homme dont la maigreur & la triste attitude annonçoient l'affliction la plus vive. Hélas, s'écria-t-il, en me fixant d'un air égaré, votre arrivée en ces lieux m'annonce le triste sort qui m'attend. Bientôt les monstres qui nous retiennent dans ces horribles demeures, exerceront sur moi les cruautés dont ils usent à l'égard de tous ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Nous sommes sous la puissance des Goules, ce sont des Génies malfaisans qui sont les plus grands ennemis des hommes. Mais, il m'en fit un portrait conforme à ce que je vous en ai dit dans le moment où vous m'avez délivré.

Je lui contai mes aventures, & je sçus de lui que j'avois été traité comme une infinité d'autres. Il ajouta que tout ce que j'avois vu dans la caverne & mon mariage avec la prétendue Reine de Damas n'avoit rien de réel.

& que ce n'étoit qu'une pure illusion. Qu'elles s'étoient servies de cet artifice pour me faire céder sans répugnance à leurs desirs, il m'apprit aussi qu'elles avoient toutes prises les unes après les autres la figure de Zulfacarde la même manière qu'elles s'étoient revêtues, pour mieux le séduire, de celle d'une épouse qu'il adoroit ; que la mort l'avoit séparé de cet objet de sa tendresse, mais qu'il espéroit la rejoindre bientôt dans ces agréables contrées que le Prophète promet à tous les vrais Croyans après leur séjour sur la terre.

Ce fut envain que je voulus l'engager à ne point se laisser aller au désespoir, j'étois moi-même trop ému, & ma situation me paroissoit trop critique pour pouvoir lui donner la moindre consolation. Il s'aperçut de mon trouble, & malgré la douleur dont il étoit accablé, c'est un soulagement pour les malheureux, me dit-il, de raconter leurs infortunes, vous m'avez fait part de vos aventures, vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre par quelle fatalité je me trouve ici, trop heureux, en mou-

rant, d'être plaint & regretté d'un Prince que je respecte, & dont je veux emporter l'estime au tombeau. Quoique je ne fusse pas bien disposé à l'entendre, étant très-occupé de mes malheurs, je m'intéressois trop à la situation pour le refuser. Il me parla de cette manière.

HISTOIRE

De Kalid & de la belle Farnouché

JE me nomme Kalid, & suis natif de la ville célèbre de Bassora. Mon père qui tenoit un des premiers rangs parmi les Visirs, & qui de plus étoit revêtu de la dignité de Général des Armées, me destinant à le remplacer un jour, me fit donner une éducation conforme à ses vues; mais comme il n'ignoroit pas que les voyages peuvent être fort utiles, lorsqu'on les fait avec soin, il profita des loisirs de la paix pour me faire parcourir différens pays. En

conséquence, il me donna une suite convenable, & y ajouta des lettres de recommandation pour les principaux Vifirs des Cours où je devois faire quelque séjour. Je visitai la Perse, l'Egypte, & une grande partie de l'Afrique, sans aucune aventure extraordinaire; mais, à mon retour, n'étant arrêté dans la ville de Mouffoul, une rencontre fatale qui sembloit devoir contribuer à me rendre heureux, me réduisit dans le triste état où je me trouve.

Un jour que je sortois seul de la boutique d'un fameux Marchand du Bazar, chez lequel j'étois entre pour me dissiper par la conversation des différentes personnes qui s'y rendoient habituellement, je me trouvai si fort incommodé de l'excessive chaleur qui se faisoit sentir, que je fus obligé de me réfugier dans une rue solitaire où le soleil ne donnoit pas, & voyant un banc de pierre à la porte d'une maison d'assez belle apparence, je m'y assis pour pouvoir goûter la fraîcheur plus à mon aise; ayant ensuite quitté mon turban, je commençois à m'essuyer le visage avec un grand mouchoir

de Mouffeline , lorsque je me sentis tout-à-coup accablé par la chute d'un vase de verre rempli de fleurs & d'eau qui me fit plusieurs blessures en se brisant sur ma tête.

Etourdi par la violence du coup , effrayé de me voir tout couvert de sang j'étois prêt à perdre connoissance ; mais une vieille femme m'étant venu prendre par la main, m'entraîna dans la maison : puis ayant été chercher un bassin d'argent rempli d'eau fraîche, avec un linge très-blanc , elle étancha le sang qui couloit par les différentes coupures que le verre m'avoit faites. Pendant qu'elle étoit occupée à me soulager , je vis entrer tout-à-coup dans la salle où nous étions , une jeune personne d'une beauté ravissante qui paroissoit fort effrayée.

Elle me témoigna beaucoup de regret de ce qui étoit arrivé , & me dit que comme elle aimoit passionnément les fleurs , elle avoit voulu en conserver la fraîcheur en les plaçant dans un vase rempli d'eau, mais qu'un oiseau qu'elle aimoit beaucoup , ayant volé vers la fenêtre sur laquelle ce vase étoit posé , la crainte de le perdre , lui

ayant fait avancer le bras vers cette fenêtre, & que la précipitation avec laquelle elle l'avoit poursuivi, avoit été la cause du malheur qui m'étoit arrivé. Elle tira, en même temps de dessous sa robe, un flacon de cristal rempli d'un élixir qui répandoit l'odeur la plus agréable & en appliqua des compresses sur mes blessures. Les graces répandues sur toute la personne, firent une telle impression sur moi, qu'oubliant les douleurs que je ressentais, je n'étois occupé que d'elle. Je sentis tout-à-coup un feu brûlant circuler dans mes veines, & peu maître des mouvemens qu'excitoit en moi l'ardeur dont j'étois pénétré, je me précipitai à ses genoux, & je lui jurai l'amour le plus tendre.

Surprise d'une déclaration à laquelle elle ne s'attendoit pas, sur-tout dans la circonstance où je me trouvois, elle ne put me cacher son trouble. Elle me laissa quelque temps dans la posture où j'étois sans me parler : enfin, revenue de l'étonnement que lui avoit causé mon transport, elle me présenta la main pour me faire relever & me dit : jeune étranger, ne soyez pas étonné de l'embarras où vous me voyez.

Vous êtes le premier homme à qui j'aie parlé, excepté mon père. Votre situation me touche, je vous avoue franchement que je m'intéresse à vous. J'allois lui témoigner toute ma reconnaissance, & je faisissois une de ses mains, pour la couvrir de baisers; quand je fus tout-à-coup interrompu par la vieille qui m'avoit introduit. Elle venoit nous avertir que le Cadi venoit de rentrer, & me dit qu'il falloit absolument que je me retirasse de peur d'être surpris. La jeune personne disparut aussitôt & je suivis la vieille qui me conduisit hors de la maison par une porte secrète.

Cependant, comme elle craignoit qu'il ne me prit quelques foibleſſes à cause de la quantité de sang que je venois de perdre, elle m'accompagna jusqu'à mon logis. Lorsque nous y fûmes arrivés, je lui présentai quelques pièces d'or, & l'ayant fait entrer dans mon appartement, je lui fis plusieurs questions sur la jeune personne que je venois de quitter. J'appris qu'elle s'appeloit Farnouché, que son père étoit fort riche, qu'il tenoit un rang considérable dans la ville dont

il étoit le premier Cadi , qu'il aimoit beaucoup sa fille ; mais qu'il étoit si sévère & si méfiant , qu'il la gênoit à l'excès. Elle me demanda à son tour qui j'étois , & par quel hazard je me trouvois à Mouffoul : Je ne lui cachai rien & je la conjurai de prendre mes intérêts auprès de sa belle maitresse , en lui promettant de n'être point ingrat. Quelques pièces d'or que j'ajoutai à celles que je lui avois déjà données , achevèrent de me la rendre favorable. Elle m'affura qu'elle profiteroit des fréquentes absences du Cadi , pour me ménager les occasions d'entretenir Farnouché , & se retira en me souhaitant toutes sortes de prospérités.

Elle me tint parole & m'étant venue trouver dès le lendemain , nous convînmes que je serois introduit sous l'habit d'un esclave , pour éviter tous les inconvéniens. J'eus la satisfaction d'entretenir plusieurs fois ma chère Farnouché sous ce déguisement. Elle m'avoua enfin qu'elle me voyoit avec le plus grand plaisir , & qu'elle ne desiroit rien tant , que je parvinssse à obtenir le consentement de son père à

notre union. Je lui témoignai combien cet aveu étoit agréable pour moi , & pour lui prouver que je desirois ardemment cette union, je lui promis que , dès le lendemain , je me ferois connoître au Cadi & que je la lui demanderois en mariage. Mais, en rentrant chez moi , je trouvai un exprès qui venoit d'arriver de Bassora pour m'annoncer la mort de mon père. Je me vis donc dans la triste nécessité de partir pour prendre soin de ses funérailles , & pour veiller sur mes biens qui ne laissoient pas d'être considérables.

Je courus sur le champ chez Farnouché , je l'instruisis de l'obstacle qui s'opposoit à mes desirs & je ne lui dissimulai point que j'allois la quitter sur le champ ; mais je lui promis de faire toute la diligence possible , & l'assurai d'un amour éternel. Cette tendre amante fut si frappée de cette nouvelle , qu'elle s'évanouit. Nous eûmes toutes les peines du monde , la vieille & moi , pour la faire revenir. Je passe sous silence tout ce que nous nous dûmes dans cet instant. Nos adieux furent extrêmement tristes , & je ne pus m'empêcher de mêler mes larmes

à celles que je lui voyois répandre. Je m'arrachai enfin de sa présence, & ayant tout arrangé pour mon départ, je me mis en route, le cœur plein de la tristesse la plus profonde. J'arrivai fort heureusement à Bassora, je m'acquittai de ce que je devois à la mémoire de mon père ; puis après avoir mis ordre à mes affaires, je pris le chemin de Moussoul avec toute l'ardeur d'un amant qui se voit sur le point de rejoindre ce qu'il aime. Je me fis précéder par une nombreuse suite d'esclaves qui conduisoient plusieurs chameaux chargés de riches présens que je destinois à Farnouché.

Je marchois seul, monté sur un cheval tartare, qui, par sa vitesse, sembloit seconder mon impatience. & je n'étois occupé que du bonheur qui m'attendoit à Moussoul, lorsque passant par un endroit rempli de colonnes & de monumens anciens qui sembloient être les restes d'une grande-ville, je ne pus m'empêcher de céder à la curiosité qui me prit d'examiner la magnificence de ces ruines. Mais, parmi cette multitude d'objets qui s'offroient à mes yeux, rien ne me fit plus de plaisir qu'une grande statue de mar-

bre blanc qui représentoit une belle femme. Tandis que j'étois occupé à admirer le fini de l'ouvrage qui surpassoit tout ce que j'avois jamais vu de plus parfait en ce genre, je m'aperçus qu'elle avoit autour du col, une chaîne de pierres précieuses dont l'éclat m'éblouit. Surpris de voir ce riche bijou dans un lieu aussi solitaire, je crus d'abord me tromper, mais en le considérant de plus près, je fus pleinement convaincu que la chose étoit réelle. Je crus devoir saisir l'occasion que le hazard me présentoit, de pouvoir faire à ma chère Farnouché, un présent qui fut digne d'elle.

Cette statue étoit colossale, & le piedestal sur lequel elle étoit posée étoit fort élevé, de manière qu'il étoit fort difficile d'y atteindre. Je rassemblai plusieurs pierres que j'entassai les unes sur les autres, & je m'en formai un espèce de marche-pied qui me mit en état de parvenir à la corniche sur laquelle je m'appuyai. J'arrivai avec beaucoup de difficulté aux pieds de la statue, & ayant saisi un de ses bras je fis tous mes efforts pour m'en parer du collier. Je n'y parvins pas sans

peine ; mais au moment où j'étois sur le point d'y arriver , j'entendis distinctement ces paroles : *ce bijou est le prix de la fidélité*. Je restai interdit , & je balançai quelques instants sur le parti que j'aurois à prendre , voyant bien que dans tout cela , il y avoit quelque chose de surnaturel , mais croyant que c'étoit de Farnouché dont il étoit question , & persuadé que c'étoit l'amour que j'avois pour elle que le Génie bienfaisant à la garde duquel j'étois confié , vouloit récompenser ; je n'hésitai plus & je saisis le bijou que j'enlevai facilement. Je le serrai dans mon sein , je descendis sans peine , & je repris , avec un plaisir inexprimable , le chemin de Moussoul , impatient de présenter à la belle Farnouché le témoignage brillant de ma tendresse.

Comme cet endroit n'étoit pas fort éloigné de Moussoul , je ne tardai pas à y arriver. Farnouché me reçut avec les marques de la plus vive tendresse. Nous convînmes que je parlerois incessamment à son père auquel je me fis connoître. En conséquence , je pris un grand hôtel que je fis meubler

avec beaucoup de magnificence , j'achetai un grand nombre d'esclaves & je parus à la cour & à la ville avec cet éclat que procurent toujours les richesses. J'allai voir le Cadi & je lui demandai sa fille , il me l'accorda volontiers. Je fis faire de grands préparatifs pour mon mariage & je présentai à Farnouché les présens que j'avois destinés pour elle.

Surprise à la vue de tant de richesses , elle ne pouvoit contenir sa joie ; mais ce qui la toucha davantage , ce fut le collier. En effet , on ne pouvoit rien voir de plus beau , soit pour la grosseur & le brillant des pierres , soit pour la délicatesse du travail. Elle ne pouvoit s'en taire , & ce bijou fit pendant quelque tems tout le sujet de sa conversation ; j'avois beau lui parler de mon amour , elle ne considéroit que le collier. Je n'en fus pas surpris , elle étoit femme ; pouvoit-elle être insensible à sa parure ?

Cependant nous fûmes mariés avec une égale satisfaction , & le soir je fus conduit dans la chambre où l'on devoit m'amener mon épouse que j'attendois avec toute l'impatience qu'on

soupçonnera aisément. Elle ne tarda pas à venir; on la déshabilla selon l'usage, & je fus me placer à côté d'elle. Dans le moment que j'étois prêt à recueillir le fruit de mon amour, & que, brûlant de la posséder, je lui tendois les bras, je sentis tout-à-coup entre son corps & le mien, une masse épaisse, qui, s'agitant avec violence, s'opposoit à mes transports. Au même instant j'entendis la même voix, qui m'avoit frappé les oreilles au moment où j'avois enlevé le collier, qui me disoit d'un ton furieux, *perfide, est ce donc là la fidélité que tu m'avois promise ? C'est moi qui suis ton épouse, c'est à moi seule à qui tu dois tes caresses, & non pas à celle que je trouve ici dans une place que je dois occuper sans partage.*

Surpris de ce prodige que j'attribuai d'abord à quelque vapeur maligne, je fis de nouveaux efforts pour m'approcher de Farnorché; mais au même instant, cette masse, en s'agitant avec plus de violence, jeta loin du lit ma malheureuse épouse, qui, n'ayant point entendu ce discours, pensa, comme il étoit fort naturel, que c'étoit

moi qui la traitoit avec tant de barbarie mon cher Kalid, s'écria t-elle, en versant un torrent de larmes, quel crime ai-je commise envers vous ? malheureuse que je suis, est ce là le prix que vous réserviez à la tendresse la plus vive & la plus parfaite ; & n'êtes-vous devenu mon époux que pour me faire éprouver les horreurs d'un mépris mille fois plus cruel que la mort ? Elle n'en put dire davantage, & tomba à mes pieds sans connoissance. Pour moi, confus, effrayé, pénétré de douleur, interdit, je ne savois quel parti prendre. Je me levai précipitamment, & j'ordonnai qu'on apportât de la lumière.

Je fus bientôt obéi ; mais, quelle fut ma douleur, lorsque je vis la tendre Farnouché, pâle & sanglante, parce qu'elle s'étoit blessée dans sa chute. Je ne pus soutenir ce spectacle, & je tombai à ses pieds privé de tout sentiment. A force de secours, je repris mes sens ; mais ce ne fut que pour avoir le cœur déchiré par les nouvelles plaintes qu'elle m'adressa. Ce fut envain que je lui fis le récit de mon aventure, elle refusa de m'en-

tendre , elle traita de Fable l'Histoire de la Statue , & me quitta sur le champ pour retourner chez son père , & l'instruire de tout ce qui s'étoit passé.

Comme il n'étoit pas plus crédule que sa fille , il me traita fort durement , & ne put se résoudre à me la renvoyer malgré toutes mes instances. Malheureusement ce divorce devint public , & je fus regardé comme un furieux , ou comme un fou mélancolique plutôt digne de la pitié que de l'indignation des gens sensés.

Cependant , il y avoit déjà quelque mois , que séparé de la personne , qui , seule , pouvoit faire mon bonheur , je passois les jours à déplorer mon infortune ; & comme pendant cet intervalle je n'avois pas été tourmenté par l'odieux phantôme qui m'avoit causé tant de peines , je commençai à croire que ce qui m'étoit arrivé , n'étoit véritablement qu'une illusion. Je fis tant auprès de l'adorable Farnouché , que touchée de l'état où elle me voyoit réduit , elle voulut bien oublier ce qui s'étoit passé , & n'écoutant que son amour , elle consentit à revenir avec moi ; mais , dès ce moment , je

cessai d'être tranquille , & j'éprouvai la même difficulté. Cette masse invisible s'agitoit avec plus de violence , & la même voix se faisoit entendre d'une manière encore plus lugubre & plus effrayante.

Je ne pus résister au chagrin que me causa cet événement funeste , je tombai si dangereusement malade , que les Médecins désespérèrent de ma vie. Farnouché me donna des nouvelles preuves de sa tendresse. Elle étoit enfin revenue de ce fatal préjugé qui m'avoit rendu si criminel à ses yeux ; elle avoit entendu cette voix horrible & senti les efforts de cette masse invisible qui s'opposoit sans cesse à notre mutuelle satisfaction ; & , désespérée de ce fatal contre-temps , elle plaignoit mon sort , & me juroit que rien ne seroit capable d'altérer l'amour qu'elle avoit pour moi ; mais , malgré ces flatteuses assurances , j'étois prêt à succomber , lorsqu'un matin je vis entrer mon épouse qui vint m'embrasser , la joie peinte sur le visage , & m'assurer que bientôt je serois délivré du phantôme qui causoit tous ses maux. Elle étoit accompagnée

d'un Derviche, dont l'heureuse physionomie sembloit être de bon augure. Cher époux, me dit-elle, les Médecins n'ont pu jusqu'ici trouver de remède à votre maladie, & toute leur science ne peut rien contre le prestige qui nous accable, j'ai cru devoir m'adresser à ce bon Derviche sur la réputation qu'il a de posséder plusieurs beaux secrets. Il a patiemment écouté le récit de votre pitoyable aventure, & n'a pas dédaigné de quitter ses pieuses occupations pour voler à votre secours.

Le Derviche prenant la parole, me dit que cette prodigieuse Histoire à laquelle on refusoit toute croyance, ne lui paroissoit pas aussi absurde qu'on le disoit. Que j'étois la victime d'un de ces démons errans connu sous le nom de Goules ou de Lamies; que j'avois eu tort de m'emparer du fatal collier qui étoit un espèce d'engagement que j'avois contracté avec ce faifadet; qu'au reste, il ne désespéroit pas de ma guérison, & m'assuroit même que si j'avois assez de forces pour me faire transporter jusqu'à l'endroit où s'étoit passée l'aventure, il

trouveroit le moyen non-seulement de me rendre la santé, mais encore de faire cesser mes tourmens, & de me procurer le plaisir de jouir sans obstacle des charmes d'une épouse que j'aimois avec tant d'ardeur, & qui lui paroissoit si digne de ma tendresse.

Ce discours prononcé par un homme dont la science & la probité n'étoient point équivoques, remit un peu de calme dans mon ame. Je lui dis que, quelque fut ma foiblesse, j'aurois assez de courage pour supporter les fatigues d'un voyage qui devoit terminer des maux cent fois plus insupportables que la mort. Je fis à l'instant préparer une litière. Nous y montâmes munis du fatal collier, puis ayant pris le chemin qui conduisoit à l'endroit où j'avois trouvé la statue, nous y arrivâmes en peu de tems. Alors, le derviche ayant fait retirer mes esclaves, en leur ordonnant de nous attendre dans le lieu qu'il leur indiqua, nous choisîmes une place propre pour nous asseoir & attendre tranquillement la nuit. Comme l'agitation m'avoit fatigué, je ne tardai pas à m'endormir; mais quelques heures après, le derviche m'ayant éveillé,

me dit qu'il alloit travailler promptement à l'exécution de son projet, puis m'ayant recommandé de garder un profond silence, il commença par rassembler plusieurs morceaux de bois auxquels il mit le feu par le moyen d'une poudre qu'il répandit dessus, s'étant ensuite approché de la statue d'un pas grave & d'un air mystérieux, il posa sur le piedestal, le collier que je venois de lui remettre: alors, élevant la voix, reprends ton gage, lui dit-il, cesse de tourmenter ce jeune homme, je te l'ordonne en vertu du nom sacré gravé sur le sceau du grand Salomon & sur la pierre du tombeau de la Mèque.

Il eut à peine achevé ces paroles, que je vis la statue s'agiter avec violence, des flammes sortirent de sa bouche, elle fit entendre des cris aigus & lamentables, & elle disparut à nos yeux ainsi que le collier.

Au même instant, je sentis intérieurement une révolution salutaire, mes forces revinrent & je me trouvai dans le meilleur état. Plein de reconnoissance & de joie, je courus embrasser le derviche que je ne pouvois me

lasser de remercier ; & comme je brûlois d'annoncer cette bonne nouvelle à Farnouché , nous rejoignîmes sur le champ nos esclaves , & nous nous rendîmes à Moussoul où je retrouvai mon épouse qui n'avoit cessé de faire des vœux pour la réussite de notre entreprise. Nous offrîmes des présents considérables au derviche , qui , après quelques difficultés , les accepta. Il nous assura que nous n'avions plus rien à craindre & nous ayant souhaité toute sorte de bonheur , il prit congé de nous pour aller se renfermer dans sa solitude. J'eus enfin le plaisir de posséder la belle Farnouché sans que le moindre obstacle vint troubler nos plaisirs ; mais que je payai bien cher ces instants trop heureux ! La mort de cette compagne charmante me fit connoître d'une manière bien cruelle qu'il n'y a point de félicité durable.

Accablé par un coup si terrible , je m'abandonnai sans réflexion à la douleur la plus vive. Peu maître de réprimer les violens accès du chagrin qui me consumoit , je résolus de m'en-sevelir avec elle. Je la déposai dans un salon que j'avois fait construire au

238 *Suite des mille & une Nuits,*

bout d'un jardin superbe que j'avois acheté dans un des faux bourgs de la ville. Je vendis tous mes esclaves à l'exception de deux qui m'étoient les plus affidés, & je me rendis le soir même auprès du tombeau de Farnouché, dans le dessein de passer la nuit auprès d'elle & d'arroser de mes larmes ces tristes restes de ce que j'avois eu de plus cher. M'étant enfermé dans cet endroit lugubre, je m'appuyai sur le cercueil, & je restai long-tems les yeux fixés sur cet objet d'horreur. Toutes les facultés de mon ame étoient suspendues, & je me trouvais dans une espèce d'anéantissement qui différoit peu de la mort. A la fin, me sentant le cœur déchiré par la douleur, je pouffai des gémissemens affreux, je résolus de terminer par une prompte mort l'état affreux où j'étois réduit. Voulant me saisir de mon poignard, je fus arrêté par un mouvement que j'apperçus dans le cercueil.

Je pensai d'abord être dans l'erreur, mais, un moment après, ayant éprouvé la même chose, une lueur d'espérance me rendit à moi-même. Je me flattai que ma chère Farnouché pourroit n'être

■ s morte & qu'elle n'étoit peut-être qu'en léthargie. A l'instant j'ouvris le cercueil dans lequel je trouvai mon épouse vivante & fort surprise de se voir entourée de ce funèbre attirail.

Je commencai par lui faire prendre quelques gouttes d'un élixir précieux que je portois toujours sur moi, ensuite l'ayant revêtu de ma robe, je la fis asseoir sur un sofa, & l'instruisis de tout ce qui étoit arrivé. Passant ensuite de l'accablement le plus profond à la joie la plus vive, je me précipitai dans ses bras, elle me reçut comme un époux qu'on adore. Nous nous prodiguâmes mutuellement mille marques de notre tendresse ; & du temple affreux de la mort, nous en fîmes le palais des plaisirs. Cependant le sommeil vint me surprendre au milieu de tant de délices, & je fus forcé d'y céder. J'ignore ce qui se passa pendant que je restai plongé dans cet assoupissement, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'en m'éveillant, je vis avec la dernière surprise que j'étois avec Farnouthé dans un magnifique appartement où je fus splendidement traité. J'étois même si préoccupé de mon

bonheur, que j'y demeurai plusieurs jours, sans m'inquiéter de l'endroit où j'étois, ni de la manière dont j'y étois venu; mais au bout de quelque tems, ayant remarqué que mon épouse me quittoit ordinairement pendant une partie de la journée, & qu'elle ne revenoit me joindre que les nuits, je voulus savoir les raisons qu'elle pouvoit avoir d'en user ainsi; mais, qu'elle fut ma surprise, lorsque, loin de me satisfaire, elle me témoigna que ma curiosité lui faisoit de la peine. Piqué de ce silence, la jalousie s'empara de mon cœur. La plus vive inquiétude succéda aux plaisirs dont j'avois été enivré depuis que j'habitois ces lieux, & je résolus de m'éclaircir à quelque prix que ce fut, tant sur la cause de ses fréquentes absences, que sur le séjour que j'habitois.

L'occasion s'en présenta bientôt & profitant d'un instant où je me trouvois seul, & sans être accompagné des esclaves qui ne me perdoient pas de vue, je sortis de mon appartement. Mais, à peine fus-je dehors que je me trouvai dans une caverne longue & obscure au bout de laquelle je crus distinguer

distinguer une porte entr'ouverte qui me parut être celle d'un réduit fort éclairé dans lequel , malgré l'éloignement , j'entendis la voix de plusieurs personnes qui sembloient se réjouir.

Ne pouvant résister au mouvement de curiosité qui me saisit , je m'avancai sans faire de bruit , & m'étant mis derrière la porte , je vis avec horreur plusieurs femmes d'un aspect hideux. Elles étoient assises autour d'une table couverte d'un cadavre humain coupé par morceaux qu'elles mangeoient avec voracité.

Immobile à cet étrange spectacle , je pouvois à peine en croire mes yeux , lorsqu'une d'entr'elles s'étant levée , parla en ces termes : *Vous n'ignorez pas , mes sœurs , que c'est à moi de prendre aujourd'hui , la figure de cette Farnouche morte à Moussoul , dont le cadavre nous a fourni un si délicieux repas. Vous savez que je dois passer la nuit avec Kalid son époux , que celle d'entre nous , qui fait son habitation dans la stalle , nous a si subtilement amené : c'est pourquoi vous ne me sçauvez pas mauvais gre , si je vous quitte avec tant de précipitation : alors , elle prit un*

vase d'airain dans lequel elle versa quelques gouttes d'une liqueur blanche, elle s'en frotta le visage, & dans le même instant, elle parut si semblable à mon épouse, que, malgré ce dont je venois d'être témoin, j'avois peine à croire ce que je voyois. Cette image de la personne qui seule pouvoit faire mon bonheur, me frappa si vivement, que je ne pus m'empêcher de jeter un cri aigu qui attira vers l'endroit où j'étois, ces furies dont je me vis sur le champ entouré; elles me saisirent sans que je pusse me défendre. Je tombai sans connoissance, elles profitèrent de mon évanouissement pour me transporter dans l'affreux cachot où nous sommes actuellement & j'ai sçu depuis que ma mort étoit prochaine, puisqu'on ne pouvoit plus tirer de moi les services qu'on en attendoit. Loin de redouter la mort, je la desire avec ardeur, puisqu'elle seule peut me rapprocher de ma chère Farnouché que je rejoindrai dans ces bienheureuses contrées promises aux vrais Croyans.

*Fin de l'Histoire de Kalid, contée par
le Prince Agamir.*

Continuation de l'Histoire du Prince Agamir.

Le prince Agamir reprit ainsi le fil de ses aventures. Je ne pus m'empêcher de mêler mes larmes à celles du malheureux Kalid. Je voulus essayer de lui donner quelque consolation ; mais réduit moi-même au plus affreux désespoir, que pouvois-je faire dans de si cruelles conjonctures ? Cependant, malgré les agitations qu'excitoit dans mon ame la rigueur d'un sort si déplorable, je m'endormis sur le sofa de natte sur lequel j'étois, & je trouvai, en me réveillant, le malheureux privé de la vie. Je ne tardai pas à connoître la vérité de ce qu'il venoit de m'apprendre & je vis à l'instant ces spectres affreux entrer dans mon réduit, se saisir des restes de l'infortuné, & les emporter avec des démonstrations de joie qui me glacèrent d'effroi.

Accablé sous le poids de tant de disgraces, je n'attendois plus que la mort & je n'avois dans ce funeste état, d'autre consolation, qu'en pensant à la Reine de Damas dont l'i-

mage étoit toujours présente à mon esprit & que les revers les plus cruels n'avoient pas été capables d'effacer. Ce fut en ce moment, qu'ayant entendu un bruit qui n'étoit pas ordinaire dans cet affreux réduit, j'implorai votre secours sans sçavoir à qui je m'adressois. Mes plaintes parvinrent jusqu'à vous, Seigneur, vous fûtes assez généreux pour briser mes fers & me délivrer de la captivité dans laquelle je gémissois en attendant le déplorable sort qui m'étoit réservé.

Fin de l'Histoire d'Agamir contée par lui-même.

Suite de l'Histoire d'Hazan, de Zulmaïde & d'Agamir.

Le Prince Agamir, après ce récit, ne put s'empêcher d'embrasser Hazan avec les marques de d'amitié la plus sincère & de l'inviter à ne point le quitter & à courir même fortune. Hazan, par des motifs qu'on devinera aisément, fut très flatté de l'invitation que lui faisoit le prince, il lui promit de le suivre & de contri-

buer de tout son pouvoir à lui faire trouver la belle Reine de Damas. Ils se séparèrent ensuite pour se retirer chacun dans leur appartement ; & s'étant réunis le lendemain , ils se revirent avec un nouveau plaisir.

Ils avoient été jusqu'à lors tellement préoccupés du péril qu'ils venoient de courir , & de la joie d'en être échappé , qu'ils n'avoient seulement pas pensé à s'informer du nom de la ville dans laquelle ils se trouvoient , & leur surprise fut extrême lorsqu'ils apprirent qu'ils étoient dans la ville Téfis , capitale de la Géorgie. Hazan qui venoit de faire une longue route , s'en étonna moins , mais Agamir ne pouvoit comprendre comment il se trouvoit si fort éloigné de la caverne dans laquelle il s'étoit retiré pour éviter les bédouins , & cela d'autant plus justement , qu'elle n'étoit éloigné de Damas que de vingt lieues ; mais , faisant réflexion que tout ce qui s'étoit passé étoit l'effet d'un enchantement , il se douta bien que ce merveilleux voyage n'en étoit qu'une suite , & ne put s'empêcher de se récrier sur le pouvoir & la malignité de ces mauvais Génies

246 *Suite des mille & une Nuits,*

dont il avoit été sur le point de devenir la victime.

Cependant ayant vendu quelqu'unes des pierreries dont il avoit eu la précaution de se munir en partant, il acheta deux bons chevaux & des armes, tant pour lui que pour Hazan, & comme ils avoient tous deux formé le projet de chercher la Reine de Damas, ils se préparèrent à l'exécuter au plutôt; ils ne furent plus embarrassés que de se déterminer sur le lieu où ils devoient se rendre; enfin, Agamir s'étant souvenu qu'on lui avoit dit que Mongdelag avoit connu Ferhabad dans la ville de Locana, dont elle étoit originaire aussi-bien que son frère Schabard, ils pensèrent qu'ils ne pouvoient mieux faire que d'en prendre la route, en conséquence, s'étant joints à une caravane chargée pour cette Ville, ils partirent, & s'étant rendus dans la ville de Diarbekir après plusieurs jours d'une marche très-fatigante, la Caravane y séjourna plus d'un mois, autant pour se reposer, que pour donner aux Marchands le tems de vaquer aux affaires de leur Commerce. Le Prince Agamir aussi-bien qu'Hazan, fut très-

mortifié de ce délai qui s'accordoit mal avec son impatience ; mais, forcés tous deux d'y souscrire, ils résolurent d'employer ce tems à voir tout ce qu'il y avoit de remarquable dans le Pays.

Les villes de Diarbekir & ses environs sont très-beaux ; mais ce qui s'y trouve de plus digne de la curiosité des voyageurs est le magnifique Palais que le Sultan a fait bâtir à quelques distances sur le bord du tigre & dont ce fleuve qui, dans cet endroit, est très-rapide & très profond, baigne la terrasse aussi-bien que les murs.

Agamir & Hazan ne purent entendre parler de cette merveille sans avoir la curiosité d'en juger par eux-mêmes, ils choisirent pour cet effet une soirée dont le calme & la fraîcheur invitoient à la promenade, mais ils ne purent en voir que les dehors, parce que le Sultan y étoit avec ses femmes. Ils se contentèrent de visiter plusieurs bosquets agréables qui ornoient les environs. La nuit les ayant surpris dans leurs courses, ils jugèrent bien qu'étant fort éloignés de la Ville, il leur seroit impossible d'y rentrer avant le jour, attendu qu'on en fermoit exactement

248 *Suite des mille & une Nuits,*

les portes après le coucher du soleil ; & comme il n'y avoit point de Caravanféraïl dans cet endroit , ils furent obligés de se retirer dans la cabane d'un pêcheur , laquelle étoit située près du Palais sur le bord du fleuve.

Cet homme les reçut avec joie ; ils lui présentèrent deux pièces d'or , & lui ordonnèrent de leur préparer du poisson. Voulant se donner le plaisir de le voir prendre , ils entrèrent avec lui dans son bateau. Mais , après qu'il eut jetté ses filets à plusieurs reprises , & toujours inutilement , lassé de perdre ses peïnes , il les conduisit dans un endroit plus éloigné où le poisson se trouvoit d'ordinaire en plus grande abondance , c'étoit précisément le long des murs du Palais & sous les fenêtres de l'appartement des Sultanes. Là , s'étant arrêté par le moyen d'un cable qu'il passa dans des anneaux de fer qu'on y avoit posé de distance en distance ; il tendit de nouveau son filet en assurant ses hôtes qu'il seroit cette fois plus heureux ; mais , un instant après , un paquet assez gros étant tombé des fenêtres les plus élevées , pensa rompre les filets & les submerger.

Surpris par la violence de cette chute & curieux de savoir ce que c'étoit que cette masse , ils aidèrent le pêcheur , & retirèrent le filet avec beaucoup de peine , ils virent avec surprise un sac de cuir , dont l'ouverture étoit fermée par des cordes , ils le déposèrent dans le bateau , & ne pensant plus au poisson , ils retournèrent à la cabane , impatients de savoir ce que le sac renfermoit.

Ils n'y furent pas plutôt arrivé , que s'étant hâtés de l'ouvrir , ils virent une jeune personne vêtue à la manière des Sultanes , sans aucun mouvement ; elle respiroit à peine : cependant elle ouvrit les yeux. Qui pourroit exprimer l'étonnement d'Agamir , lorsqu'à la lueur d'une lampe qu'il tenoit , il reconnut la belle Zulfacar , Reine de Damas , sur le sort de laquelle il étoit si fort inquiet ! Pénétré de la plus vive douleur , il fut sur le point de perdre l'usage de ses sens , mais le péril où il la voyoit & le besoin qu'elle avoit d'être promptement secourue , ranimèrent ses forces , il se hâta de lui procurer tous les secours dont il étoit capable.

~~Hazan~~ lui ayant fait respirer une liqueur spiritueuse qu'il portoit toujours avec lui, la Princesse Zulfacar fixa tendrement Agamir qu'elle reconnut aussi-tôt, elle jetta un grand cri, & s'évanouit une seconde fois. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à la faire sortir de cet évanouissement; mais, enfin, se trouvant dans une situation plus tranquille, Seigneur, lui dit-elle, puisque le Ciel, me préservant d'une mort qui paroïssoit certaine, m'a fait tomber entre vos mains, je commence à croire qu'il prend pitié de mes malheurs; mais, il faut avant tout, songer à nous mettre en sûreté. Fuyons loin des états du cruel Sultan de Diarbekir, je suis actuellement trop inquiète & trop émue pour m'expliquer plus clairement, quand nous serons en sûreté, je vous instruirai des périls que j'ai courus depuis que je suis sortie de ma Capitale. Pour le présent, ne pensons qu'à fuir en toute diligence, c'est le service le plus signalé que vous puissiez me rendre.

Agamir l'assura de son obéissance; & s'étant apperçu que le soleil commençoit à paroître sur l'horison, il

pria Hazan de rentrer dans la Ville, d'y acheter un cheval pour la Princesse, d'y joindre un habit de Derviche pour la déguiser, & de revenir sur le champ avec leurs armes & leurs chevaux. Hazan s'acquitta de sa commission avec toute la diligence possible, & ne tarda pas à revenir. Ils firent aussitôt prendre l'habit de Derviche à la Princesse; puis après avoir libéralement récompensé le pêcheur, ils partirent, & se rendirent, après bien des fatigues, dans Amida, Ville Capitale de la Mésopotamie.

Comme cet endroit étoit hors de la puissance du Sultan de Diarbekir, Agamir n'ayant plus rien à craindre pour les jours de Zulfacar, ne se contraignit plus pour lui donner des preuves de sa tendresse. Elle ne put s'empêcher d'y paroître sensible, & de lui avouer qu'elle avoit senti de l'inclination pour lui la première fois qu'il avoit paru devant elle, quoique pour lors elle ignorât sa haute naissance. Elle parut fort inquiète de ce qui s'étoit passé dans Damas depuis son enlèvement, & l'affura que dans le cas où elle seroit assez heureuse pour remonter

sur le Trône, elle le partageroit volontiers avec lui.

Le Prince Agamir, pénétré de ces tendres assurances, lui jura de nouveau que rien ne pouvoit le flatter davantage que l'espoir de la posséder un jour; puis il lui dit, pour la tranquilliser sur les affaires de son Royaume, que le Visir Narzan & Chec-Zabouba avoient pris les rênes de l'Etat, & qu'ils avoient promis d'y maintenir le bon ordre pendant son absence, ce qui ne servit pas peu à adoucir ses chagrins, connoissant la fidélité & la droiture de ces Ministres. Agamir l'instruisit aussi de ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Il glissa légèrement sur l'aventure de la caverne pour ne point effaroucher la Princesse, l'instruisit de la manière dont il avoit rencontré Hazan & des services que celui-ci lui avoit rendus. La Princesse lui en témoigna toute sa reconnoissance; elle lui promit de lui en donner des marques lorsqu'elle seroit rétabli sur le Trône, & leur fit le récit de ses aventures en ces termes.

HISTOIRE

De Zulfacar, Reine de Damas.

JE suis fille unique du Sultan de Damas, prédécesseur de mon époux qui se nommoit Ziarath : comme mon père, par son testament, l'avoit désigné pour lui succéder, à condition qu'il m'épouserait, il me donna sa main & monta sur le Trône. Mais, ce Prince, malgré tout son mérite, ne put jamais réussir à m'inspirer ce sentiment qu'on nomme amour, qui nous entraîne malgré nous vers l'objet que la nature semble nous avoir destiné. Il s'en aperçut & m'en fit des reproches ; mais, sommes-nous les maîtres de nos inclinations ? Je sentois qu'il avoit raison, & malgré tous mes efforts, je n'eus jamais pour lui que de l'estime. Nous vécûmes ensemble pendant deux ans sans avoir d'enfans, il mourut au bout de ce tems, & je le regrettai bien sincèrement.

Cependant , la coutume du Royaume me mettoit dans la nécessité de choisir un époux dans l'espace de quatre mois , ou d'abdiquer la Couronne. Vous savez combien j'eus à souffrir des deux prétendans dont vous m'avez si heureusement délivré. Je croyois toucher à l'instant du bonheur & vous assurer la couronne que vous aviez si-bien méritée en y joignant le don de mon cœur dont je n'avois plus été le maître depuis le moment où vous vous étiez présenté à ma vue , lorsque je vis entrer par une porte secrète de mon appartement la cruelle Ferhabad accompagnée de son frère Schabard & d'une vingtaine de soldats, qui, m'ayant enveloppé la tête pour empêcher qu'on entendit mes cris , & m'ayant liée sur un cheval , me firent sortir de la Ville dont ils s'éloignèrent avec beaucoup de précipitation. Aussi-tôt que nous fûmes au milieu de la campagne , ils me débarrassèrent du voile qui m'ôtoit la respiration. J'eus beau me plaindre & prendre le Ciel à témoin de la violence qu'on exerçoit envers moi , tout fut inutile , & nous arrivâmes à l'entrée de la nuit dans une forêt éloi-

gnée de Damas , dans laquelle ils dressèrent leurs tentes pour y rester jusqu'au jour.

On me transporta dans celle de Ferhabad, Je n'y fus pas plutôt que cette furie , après m'avoir accablée d'injures , tira son poignard & s'avança sur moi pour m'immoler à sa vengeance ; je pouffai des cris aigus , sans pouvoir proférer un seul mot ; mais au moment que j'allois tomber sous les coups de cette méchante femme , son frère , attiré par mes cris , se précipita sur elle , & s'opposa aux efforts qu'elle faisoit pour parvenir jusqu'à moi. Qu'allez-vous faire , malheureuse , lui dit-il , ne savez vous pas que je l'adore ? Ferhabad , furieuse de ne pouvoir assouvir sa vengeance s'avança contre lui , & lui porta plusieurs coups de ce poignard qui n'étoit destiné que pour moi & le blessa légèrement. Celui-ci , voyant couler son sang , ne se posséda plus , & fit voler la tête de cette mégère. S'approchant ensuite , les mains ensanglantées , il se prosterna à mes genoux , qu'il embrassa malgré ma résistance. Vous voyez , me dit-il , ce que je viens de faire pour vous , puis-je compter sur votre reconnoissance ?

256 Suite des mille & une Nuits ,

Je n'oublierai jamais que je vous dois la vie , lui dis-je , mais il m'est impossible de répondre à votre passion. Ne perdez point de vue le respect & les égards que vous devez à votre Souveraine , & soyez bien persuadée que rien au monde ne me fera manquer à ce que je me dois.

Ce discours ne fit qu'augmenter sa rage. Il se disposoit à employer les dernières violences , lorsque nous nous trouvâmes tout-à-coup enveloppés d'une troupe d'Arabes qui le massacrèrent à mes yeux ; puis , s'étant emparé de tout le bagage qu'ils trouvèrent , ils me saisirent & me conduisirent à leur Chef , qui me fit monter sur un de leurs chariots destinés à porter les femmes & les enfans.

Quoique je n'eusse fait que changer d'esclavage , je ne pus m'empêcher de me trouver fort heureuse d'être délivrée des poursuites de ce scélérat. Je fus parfaitement bien traitée des femmes avec lesquelles j'étois. Elles me procurèrent tous les secours dont elles étoient capables.

Ces Arabes m'ayant conduite au lieu de leur habitation , me traitèrent avec

beaucoup d'égards , & finirent par me vendre à des Marchands d'esclaves , qui venoient de tems en tems leur acheter celles qui étoient tombées entre leurs mains.

Celui qui m'acheta , croyant remarquer en moi quelques attraits , me fit habiller superbement , & m'ayant conduite dans la ville de Diarbekir , il me présenta au Sultan. Ce Prince m'ayant considérée attentivement , parut fort content de ma figure , & paya au Marchand tout ce qu'il lui demanda. Il me fit ensuite conduire dans son sérail où je fus logée magnifiquement. Il me donna un grand nombre de femmes & d'eunuques qui avoient ordre de me servir & de me procurer tout ce qu'on peut se promettre dans cette honnête prison.

Je ne tardai pas à m'appercevoir que l'amour étoit le principal motif de ses attentions. L'aveu qu'il me fit de sa tendresse , confirma les soupçons que j'avois conçus à cet égard. Mais , voyant que j'étois peu disposée à condescendre à ses desirs , il ne voulut pas user des droits que lui donnoit la situation où je me trouvois , & résolut

258 *Suite des mille & une Nuits,*

de ne rien négliger pour obtenir de mon plein gré ce qu'il souhaitoit avec la plus vive ardeur.

Nouvellement arrivée dans cette cour, j'en ignorois toutes les intrigues, & j'étois d'autant plus incertaine de la manière dont je devois m'y conduire, que je ne connoissois pas les différens caractères des personnes qui la composoient; mais une jeune personne, appelée Kadim, que le Sultan avoit mise auprès de moi, s'étant attachée à moi, m'instruisit de tout, & comme ce détail est absolument nécessaire pour l'intelligence de ce que j'ai à vous raconter, je crois qu'il est à propos que je vous mette au fait de l'état des choses avant que d'en venir à ce qui me regarde.

Le Sultan de Diarbekir est d'un caractère vif & facile à se laisser prévenir. Il est d'ailleurs excessivement jaloux, & se venge avec la plus grande sévérité de celle de ses femmes sur la fidélité desquelles il conçoit le moindre soupçon. Il avoit eu beaucoup d'amour pour l'une d'entre elles nommée Rechild, & il en avoit eu un fils qui lui étoit extrêmement cher, & ce n'étoit pas

sans raison , puisque ce jeune Prince étoit un modèle de perfections. Rechîd étant morte à la fleur de son âge , le Sultan fut si affligé de cette perte , que rien ne put le consoler. Sa douleur fut si vive qu'il résolut de tromper tout commerce avec les femmes , & de s'attacher uniquement à l'éducation d'un fils qui étoit la vive image de sa mère. La conduite qu'il tint en conséquence de ce projet , affligea beaucoup toutes celles qui se flattoient de quelque espoir de succéder à Rechîd dans les bonnes grâces du Sultan. Elles résolurent de faire tout ce qui dépendoit d'elle pour le tirer de sa léthargie , & chacune en particulier se flatta de réussir.

Une seule eut cet avantage , elle se nommoit Kalem , sa beauté n'avoit point d'égale , mais les qualités de son cœur ne répondoient point à sa figure , elle étoit vaine , impérieuse , fourbe , jalouse à l'excès & tellement artificieuse , qu'il étoit difficile de n'être pas sa dupe.

Comme elle s'apperçut bientôt que tous les divertissemens qu'imaginoient ses compagnes pour dissiper le Sultan ,

étoient absolument inutiles , & que loin de s'en amuser , il paroissoit se livrer de plus en plus à la mélancolie , elle pensa qu'elle feroit beaucoup mieux de prendre une route nouvelle : & quoiqu'elle n'eut aucune inclination pour ce Prince , elle résolut cependant de s'en faire aimer à quelque prix que ce fut , & n'eut d'autre but dans cette entreprise que celui de satisfaire son ambition , & de l'emporter sur toutes ses rivales.

Sachant que les hommes sont presque toujours les dupes de ceux qui flattent leurs foiblesses , elle crut devoir agir d'après ce principe , & comme le Sultan avoit coutume de se promener seul dans les jardins du Palais pendant la nuit pour y réfléchir avec plus de liberté , cette artificieuse femme prit un de ces instans & fut se cacher dans un pavillon bâti dans le fond d'une allée d'orangers où ce Prince ne manquoit jamais de venir se reposer.

Aussi-tôt qu'elle entendit le bruit qu'il fit en s'avancant , elle s'assit sur le sofa , puis prenant l'attitude d'une personne plongée dans la rêverie la plus profonde , elle feignit de ne s'être

point apperçu qu'il fut entré. La lune qui brilloit la fit bientôt distinguer, mais, comme elle avoit baissé son voile, ce Prince ne la put reconnoître, & surpris de trouver si tard une des femmes du Palais dans ce lieu solitaire contre la règle établie sous des peines rigoureuses, il s'avança vers elle, & lui demanda d'un ton sévère ce qui pouvoit l'engager à cette démarche téméraire.

Kalem qui avoit prévue cette question ne se démonta point, & comme elle avoit le talent de pleurer quand elle le vouloit, elle s'en servit à propos, & versa des larmes qui ne firent qu'irriter la curiosité du Sultan. Feignant ensuite d'être suffoquée par les sanglots elle leva son voile, & lui découvrant une figure charmante :

Seigneur, dit-elle, je suis Kalem, votre esclave qui, pénétrée de la mort de la Sultane Rechid à laquelle j'étois fort attachée, viens quelquefois dans ce lieu donner un plus libre cours aux larmes qui m'échappent au souvenir d'une ame si parfaite. Vous savez mieux que moi combien elle méritoit d'être regrettée; vous l'aimiez tendrement,

& si sa mémoire vous est chère, je ne doute pas que vous ne me pardonniez la témérité de cette démarche.

Ces paroles achevées, elle redoubla ses pleurs, & le Sultan touché du chagrin qu'elle témoignoit, surpris d'une amitié si rare, saisit avec avidité l'occasion de parler de sa chère Rechild dont il fit les plus grands éloges. Kalem ayant encore renchéri sur les louanges qu'il venoit de lui donner, fit des plaintes si touchantes, qu'il s'attendrit jusqu'aux larmes.

Fort contente de voir qu'il donnoit dans le piège, elle ne cherchoit point à le consoler, & se contenta de flatter sa douleur par celle qu'elle faisoit paroître. Le Sultan enchanté de pouvoir s'entretenir d'une personne qui lui avoit été si chère, avec une femme qui sembloit la regretter si vivement, ne la quittoit plus. Leurs entrevues devinrent si fréquentes, qu'insensiblement, ils épuisèrent la matière, & comme on ne peut pas toujours parler de la même chose, & que la présence d'un objet aimable efface insensiblement les impressions d'un objet qui n'existe plus, Kalem trouva bientôt le moyen de triompher

& de lui faire oublier celle qui étoit originairement la cause de leurs entretiens.

Cette nouvelle favorite se voyant au but qu'elle s'étoit proposé, sçut profiter en femme habile de tous ces avantages & prit un tel ascendant sur l'esprit du Sultan, qu'il ne faisoit rien sans la consulter.

Cependant le Prince Sélim, fils du Sultan & de Rechild, entroit alors dans la vingtième année de son âge. Ce Prince joignoit à la beauté de sa mère, tout ce qui peut rendre un homme accompli. Kalem qui l'avoit vu plusieurs fois au travers de ses jalouses, faire ses exercices sur la place du Palais, ne put s'empêcher de concevoir pour lui la passion la plus violente, & comme elle étoit naturellement vive & emportée, elle résolut de se satisfaire à quelque prix que ce fut.

Cette entreprise étoit difficile, elle se douta bien que Sélim ne consentiroit pas aisément à s'attirer la colère de son père en devenant son rival, aussi ne se hasarda t-elle pas à lui faire des propositions; mais, comme elle étoit plus voluptueuse que délicate, & qu'elle

s'inquiétoit peu des moyens , pourvu qu'elle réussit , elle conçut le dessein d'user d'un stratagème dont malheureusement le succès ne fut que trop assuré.

Elle choisit pour confident , le chef des Eunuques qui lui étoit absolument dévoué ; mais comme l'affaire étoit épineuse , elle crut devoir le gagner & l'éblouir en lui faisant les présens les plus riches. Cet avare officier , joyeux de se voir l'agent d'une intrigue qui le mettoit à portée d'augmenter ses trésors , lui promit tout , & convint qu'il l'introduiroit la nuit dans l'appartement de Sélim comme une beauté qui ne vouloit pas être connue , sous prétexte des ménagemens qu'elle avoit à garder avec ceux dont elle dépendoit.

Ce projet réussit au-delà de ses espérances. L'Eunuque dit au Prince , qu'une des plus belles personnes de la Ville , ayant conçu de l'amour pour lui , souhaitoit l'entretenir , & qu'elle se rendroit , s'il le desiroit , la nuit prochaine auprès de lui , pourvu qu'il donnât sa parole qu'il supprimeroit les lumières & qu'il ne feroit aucune tentative pour la connoître , le secret étant absolument

absolument nécessaire dans les circonstances où elle se trouvoit. Sélim qui étoit dans l'âge où les passions se font sentir avec la plus grande vivacité , accepta avec transport la proposition de l'Eunuque & n'attribua qu'à la pudeur , les précautions que l'on prenoit pour lui dérober la connoissance d'un crime auquel il se prêtoit sans le sçavoir.

La nuit suivante , Ka'em profitant d'une indisposition qui l'exemptoit de se rendre chez le Sultan , vola à l'appartement de Sélim & se jeta dans les bras du Prince qui lui fit goûter des plaisirs qui lui étoient absolument inconnus, la complaisance seule, l'ayant engagé jusque là à se prêter aux desirs du Sultan. Elle fut si contente de cette première entrevue , qu'elle chercha bientôt l'occasion de la renouveler. Ce commerce dura quelque temps ; mais, Sélim qui se trouvoit plus calme, rebuté de l'obstination de Kalem à ne vouloir pas être connue, soupçonna qu'elle avoit peut-être quelque difformité dont elle vouloit lui dérober la connoissance. Curieux de sçavoir à quoi s'en tenir , il cacha une bougie allumée dans un

arrière cabinet , & profitant d'un moment de sommeil auquel elle avoit été forcée de céder , il se leva d'auprès d'elle & reconnut avec la plus vive indignation , la Sultane favorite. O ! Ciel , s'écria-t-il , de quel crime affreux me suis-je rendu coupable , se peut-il Kalem réveillée par cette exclamation , se voyant reconnue , & remarquant le désespoir de Sélim , fit tous ses efforts pour l'adoucir , mais voyant que rien ne pouvoit le calmer & que loin de vouloir l'excuser , il l'accabloit des plus vifs reproches , & qu'il la menaçoit de tout découvrir au Sultan. Prince , lui dit elle , vous êtes le maître , je sçais bien qu'il m'en coûtera la vie , & je ne la regretterois pas , puisque j'ai eu le malheur de vous déplaire ; mais , songez que votre salut dépend du secret. Vous connoissez le Sultan ; vous n'ignorez pas qu'il punit sévèrement les moindres fautes. Croyez-moi , ne vous exposez pas à devenir la victime de sa colère & craignez de périr dans un âge où vous commencez à peine à goûter les douceurs de la vie. Je brûle pour vous , du plus violent amour. Ma passion , loin

d'être affoiblie par la jouissance , sem-
 ble au contraire , prendre de nouvelles
 forces. Vous m'avez donné mille preu-
 ves de votre tendresse, sans me connoî-
 tre , n'ai-je pas assez de charmes pour
 vous fixer. Elle alloit continuer; mais
 le chef des Eunuques qui parut pour
 avertir qu'il étoit heure de se retirer,
 mit fin à cet entretien. Cet esclaver
 infidèle fut anéanti , lorsqu'il vit que
 tout étoit découvert. Après avoir es-
 suyé mille reproches de la part du
 Prince , il se retira fort inquiet des
 suites que pourroit avoir la condescen-
 dance criminelle , avec laquelle il s'é-
 toit prêté aux desirs effrénés de la Sul-
 tane. Sélim lui promit , cependant de
 garder le secret , & lui défendit de lui
 parler jamais d'une femme à laquelle ,
 il ne pouvoit plus penser sans horreur.

Cependant , Kalem , toujours en
 proie à son amour , ne négligeoit rien
 pour renouer avec le Prince; mais ,
 voyant que ses efforts étoient inutiles ,
 la haine prit la place de l'amour. Elle
 jura de se venger en le faisant périr ,
 & toute entière à son ressentiment , elle
 ne négligea rien pour le perdre & en
 saisit l'occasion avec toute l'impatience

268 *Suite des mille & une Nuits* ,
d'une femme impérieuse qui se croit
méprisée.

Sélim n'avoit pu voir les charmes de la jeune Kadine , sans en être touché. Cette fille que le Sultan , comme je vous l'ai dit , avoit mise auprès de moi , étoit alors auprès de Kalem , & comme elle aimoit le Prince , avec la même ardeur dont il brûloit pour elle , elle faisoit avec empressement toutes les occasions de le voir. Ces deux amans avoient de fréquens entretiens par le moyen d'une esclave de Kadine qu'elle avoit mise dans ses intérêts. Ce commerce ne put être si secret que Kalem n'en fut instruite ; ce qui ne fit qu'augmenter sa fureur , & la confirmer dans le dessein de sacrifier Sélim à sa vengeance.

Ce fut précisément dans ces circonstances critiques que le Sultan m'ayant acheté pour esclave , prit tant de goût pour moi , qu'il négligea Kalem. Cette femme orgueilleuse ne put voir ce nouveau caprice du Sultan , sans en concevoir le plus violent dépit. Elle craignoit , avec raison , de perdre son crédit & de se voir reléguée au fond du sérail & ses craintes étoient assez

bien fondées. La passion du Sultan , prenoit tous les jours de nouvelles forces , & mon indifférence ne servoit qu'à redoubler ses empressemens pour me plaire.

Elle envisagea ma perte comme le seul remède qui put la délivrer de ses craintes , & résolut de me joindre aux deux victimes qu'elle avoit dessein d'immoler. Mais pour ne point se compromettre , elle dissimula & masqua sa jalousie sous les dehors de l'amitié qu'elle affecta de me témoigner.

Le Sultan qui craignoit les reproches que pouvoit lui faire cette femme qui l'avoit si long temps captivé , fut enchanté d'une conduite dont il étoit bien éloigné de soupçonner les véritables motifs. Au contraire , pour le mieux flatter , elle le plaignoit du peu de progrès qu'il faisoit sur mon cœur , & elle poussa la dissimulation au point de lui promettre de faire tout son possible au près de moi , pour m'engager à répondre à son ardeur. Il fut assez crédule pour en faire sa plus intime confidente ; ce fut par le rapport de Kadine que j'appris toutes ces choses. Cette fille , qui m'étoit singulièrement

attachée, s'étant un jour retirée pour se reposer dans un cabinet de verdure qui n'étoit séparé que d'une charmille de celui où le Sultan s'entretenoit avec Kalem, avoit entendu leur conversation. Cette femme artificieuse persuada au Sultan, que ce qui me donnoit de l'éloignement pour lui, étoit peut-être, une passion secrète pour quelqu'un de sa cour, & elle lui promit de mettre tout en œuvre pour découvrir la vérité. Le Sultan naturellement jaloux & soupçonneux, fut aisément la dupe de ce discours & la chargea du soin de veiller sur ma conduite. Kadine ajouta, qu'elle avoit acceptée cette commission avec la plus grande joie, & que je devois me tenir sur mes gardes pour éviter les embûches de cette furie.

Cependant, je faisois tous mes efforts pour faire perdre toute espérance au Sultan. Il ignoroit ma naissance & mon rang dont je ne voulois pas l'instruire, aussi ne pouvoit-il concevoir ce qui pouvoit occasionner tant de résistance de la part d'une femme qu'il avoit achetée comme esclave.

Il y avoit déjà quelque tems que

les choses étoient dans cet état, que Kalem n'avoit pas encore trouvé l'occasion d'éclater, & je m'observois si bien, qu'il étoit fort difficile qu'elle pût parvenir à son but. Mais enfin, je ne pus me soustraire à la vengeance, les précautions que je pris pour éviter les poursuites du Sultan, donnèrent à cette cruelle femme, le moyen d'exécuter son horrible dessein, & quoique fort innocente, je lui procurai des armes contre moi-même, dont elle sut se servir à propos.

La beauté de la saison, sembloit inviter à quitter le séjour de la capitale, pour aller goûter les plaisirs de la campagne. Le Sultan profita de cette saison, pour aller passer quelques mois dans le magnifique Palais qu'il avoit fait bâtir sur les bords du Tigre. On fit donc monter toutes les femmes dans de superbes cajaves portées par des chameaux. La cour partit pour ce bel endroit où l'on ne songea qu'à se divertir. Chaque jour étoit marqué par une nouvelle fête; mais je n'y prenois aucune part. Sans cesse obsédée par les poursuites du Sultan, je ne m'étudiois qu'à l'éviter, je feignois

souvent d'être incommodée pour avoir le prétexte de me retirer avec Kadine dans le pavillon des bains où ce Prince ne venoit jamais , pour y laisser plus de liberté à ses femmes. Cette conduite lui déplaisoit fort, il ne pouvoit cacher son dépit Kalem qui ne cherchoit que les occasions de me nuire , crut devoir profiter de cette circonstance , pour exécuter le barbare projet qu'elle avoit formé contre moi , contre Kadine & contre le Prince Sélim qui lui préféroit cette fille.

La fureur qui l'animoit contre nous , ne lui permettoit pas de différer , & sans le hazard favorable qui vous a fait trouver fort à propos , j'aurois indubitablement perdu la vie.

Le Sultan , hier , nous proposa de nous donner le divertissement de la chasse dans les Jardins. Cette partie devoit être suivie d'un magnifique repas. Je ne voulus pas m'y trouver , & j'alleguai toujours mon indisposition.

J'allai me renfermer à mon ordinaire accompagnée de ma fidèle Kadine dans la salle des bains , d'où je ne sortis que le soir pour revenir dans mon appartement ; c'étoit précisément dans

le moment où le Sultan étoit à table. J'avois déjà traversée la grande allée du jardin au bout de laquelle étoit le pavillon lorsque je fus surprise d'entendre quelqu'un qui me suivoit à grands pas. Je m'arrêtai un instant, & j'aperçus un Eunuque, dont l'air effrayé me donna la plus vive inquiétude. C'étoit précisément celui que le Prince Selim & Kadine avoient pris pour leur confident. Madame, me dit-il, tout est perdu, Kalem vient de vous sacrifier à sa vengeance, & voici ce dont il s'agit.

Pendant que le Sultan & toute sa Cour se procuroient le divertissement de la chasse, l'eunuque Malek qui, comme vous ne l'ignorez pas, est une des créatures de Kalem m'a proposé de profiter de ces momens de loisir, & de venir boire dans sa chambre d'excellent vin, dont malgré la défense il a toujours une ample provision. Nous avons fait la débauche, sa tête s'est échauffée promptement, & dans les premiers transports de son ivresse, il m'a révélé des choses auxquelles je n'ai pas cru devoir faire grande attention, les regardant comme la pro-

duction d'un cerveau troublé par le vin , mais que l'événement n'a que trop malheureusement justifiées.

Mon cher ami , me dit-il , je veux te faire une confidence ; ma fortune est faite , la Sultane Kalem m'a promis de me procurer un poste considérable , & j'ai reçu de la part des présens si magnifiques , que je ne puis douter de sa bonne volonté pour moi. Elle m'a chargé de rendre secrètement au Prince Selim un billet comme venant de la part de Kadine , par lequel cette dame dont tu sçais bien qu'il est amoureux , le prie de se trouver dans sa chambre vers le commencement de la nuit , & m'a sur toutes choses recommandé de profiter de l'obscurité pour le faire entrer dans celle de Zulfacar , cette nouvelle esclave , qui , par une fierté mal entendue , ne veut pas répondre à la passion du Sultan. Je me suis exactement acquitté de cette commission , tout a bien réussi , le Prince est venu , je l'ai fait cacher sous une portière suivant les ordres que j'avois , en le priant d'attendre tranquillement & de ne faire aucun bruit , puis-je suis venu rendre compte du

tout à Kalem , qui , par sa générosité , m'a prouvé combien elle étoit contente de mon zèle. Je suis charmé de l'avoir trouvé pour te faire part de ma bonne fortune comme au meilleur de mes amis , bien entendu que tu me garderas le secret. Nous recommençâmes à boire , j'eus grand soin de me ménager , & comme j'étois de service chez le Sultan , je me rendis dans la salle où se faisoit le repas , pour m'acquitter du devoir de ma charge.

Quoique je n'eusse pas d'abord trop réfléchi sur cette confidence , la conversation que j'entendis entre le Sultan & Kalem me prouva que la chose étoit très-sérieuse. Ce Monarque s'étant plaint de votre absence & de la constante aversion qu'il voit bien que vous avez pour lui , cette perfide lui dit qu'elle étoit d'autant moins étonnée de votre procédé qu'elle étoit sûre que vous aviez un amant. Qu'elle ne le connoissoit pas encore à la vérité , mais que toute cette intrigue étoit conduite par l'entremise de Kadine , votre confidente , & par les soins d'un eunuque qu'elle avoit mis dans ses intérêts , que vos fréquentes incommodités n'étoient

276 *Suite des mille & une Nuits ,*

que des prétextes pour vous procurer les moyens d'être plus souvent avec l'objet de votre tendresse, qu'elle savoit à n'en point douter, que cet amant étoit actuellement dans votre chambre caché sous une portière, & que ce téméraire..... Elle n'en a pu dire davantage. Le Sultan, furieux, a juré de vous immoler à son ressentiment, & vient de quitter la table en protestant qu'il vouloit s'éclaircir par lui-même de la vérité de ce rapport. Le voyant prêt à sortir, j'ai profité du trouble qui régnoit dans la salle pour venir vous informer de ce qui se passoit. Hâtez-vous, Madame, tâchez de prévenir son arrivée, & faites évader le Prince Selim. Je me charge de favoriser sa fuite, & de le mettre en lieu de sûreté.

Ce discours m'effraya si fort, qu'il ne me fut pas possible de répondre. Cependant, comme je sentis que la réussite de cette affaire dépendoit de ma diligence, je marchai le plus vite que je pus, & je parvins, non sans peine, jusqu'à l'appartement que j'occupois ; mais malheureusement, le Sultan & Kalem m'avoient prévenue.

Le Sultan , transporté de colère , avoit fait massacrer Selim sans le connoître , & lorsque j'entrai suivie de Kadine , je vis plusieurs eunuques de la Garde qui retiroient leurs piques sanglantes du corps de cet infortuné Prince qu'ils venoient de percer au travers de la portière sous laquelle il s'étoit vraisemblablement endormi , lassé d'attendre sa maitresse. Ma présence parut augmenter encore la fureur du Sultan. Les eunuques me saisirent par les ordres , ce fut envain que je voulus parler , il ne m'en donna pas le tems & m'accabla de reproches ; & voulant ensuite pour augmenter mes peines me faire voir les restes inanimés de cet amant prétendu , il ordonna qu'on levât la portière ; mais quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut le Prince Selim. Kalem affecta la douleur la plus vive ; & la sensible Kadine , saisie du plus violent désespoir , se perça le cœur , & tomba sur le corps de son amant en rendant les derniers soupirs. Mais , que devint l'infortuné Sultan , en se voyant privé par ses ordres de celui qui faisoit sa plus chère espérance ? accablé par l'excès de sa douleur , il

278 *Suite des mille & une Nuits ,*

fut quelque tems immobile sans avoir la force de proférer un seul mot. Sortant ensuite de cette espèce d'anéantissement , il devint furieux , & peu maître des mouvemens qui l'agitoient , malheureuse , s'écria - t - il , s'adressant à Kalem , tes rapports sont la cause du coup affreux qui m'accable. Père infortuné ? barbare favorite , sans toi , sans tes discours , mon fils vivroit encore , & je ne serois pas le plus malheureux de tous les hommes ; vas , tu n'es plus pour moi qu'un objet d'horreur , reçois le prix de ta perfidie. Il lui plongea en même-tems son poignard dans le sein. C'est ainsi que cette femme abominable , digne des plus grands supplices , périt d'une manière trop douce pour l'énormité de ses crimes. Pour toi , continua ce Monarque , en lançant sur moi un regard plein de fureur , une mort trop prompte ne me vengeroit pas assez de tes mépris. Il ordonna qu'on m'enfermât dans un sac de cuir , & me fit jeter dans le fleuve qui baigne les fenêtres de l'appartement où j'étois. Cet ordre fut exécuté sur le champ. Vous savez le

reste , plaise au Ciel que ce soit là le dernier de mes malheurs.

*Fin de l'Histoire de Zulfacar , racontée
par elle-même.*

*SUITE DE L'HISTOIRE d'Hazan , de
Zulmaride , de celle d'Agamir , & de
Zulfacar , Reine de Damas.*

Après que la Reine de Damas eut achevé son récit , Agamir , qui , pendant qu'elle parloit , avoit frémi plus d'une fois des périls qu'elle avoit courus , lui témoigna la joie qu'il ressentoit de l'avoir secourue. Il lui donna mille marques de sa tendresse. Cette Princesse n'y fut pas insensible. Elle l'assura que rien au monde ne seroit capable de les désunir , & qu'elle ne désireroit rien tant que de recouvrer sa couronne pour la lui mettre sur la tête.

Ils résolurent de prendre au plutôt le chemin de Damas ; mais , les nouvelles qu'ils reçurent de ce Royaume par une caravane qui en revenoit , les mirent dans le plus grand embarras. On leur dit que le Sultan d'Alep informé de tout ce qui s'étoit passé dans

Damas, avoit formé le dessein de profiter de l'absence de la Reine pour s'emparer de ses Etats, & qu'à la tête d'une armée nombreuse il avoit mis le siège devant la Capitale qu'il resserroît de toutes parts.

Cette fâcheuse nouvelle déconcerta tous leurs projets. Ce qui rassura un peu la Princesse, c'est qu'elle apprit en même tems que le Visir Narzan & Chec-Zabouba lui étoient restés fideles, qu'ils s'opposoient avec vigueur aux efforts du Sultan d'Alep, & qu'ils avoient plusieurs fois battues les troupes. Ils renoncèrent au projet d'aller droit à Damas, & résolurent de prendre le chemin de Bagdad pour demander du secours au Calife, & décidèrent que Zulfacar tâcheroit de faire informer le Visir tant de son retour que de l'espérance qu'elle avoit qu'elle seroit puissamment secourue.

Ayant heureusement trouvé parmi les Marchands qui composoient la caravane, un Joaillier de Damas qui la reconnut, elle le chargea de ses dépêches pour le Visir, & sans avoir voulu quitter son habit de Derviche de peur d'être reconnue, elle partit

pour Bagdad accompagnée d'Agamir & de Hazan ; puis , après quelques jours de marche , ils arrivèrent dans un village qui n'étoit éloigné de cette ville que d'une lieue.

Agamir qui craignoit le ressentiment du Calife , ne voulut pas risquer de se présenter sur le champ à sa vue. Il chargea Hazan d'une lettre adressée à ce Prince , dans laquelle après lui avoir fait part de ses aventures , il le supplioit de trouver bon qu'il vint se jeter à ses pieds & lui présenter la Reine de Damas qui venoit lui demander du secours contre les entreprises du Sultan d'Alep.

Hazan qui ne prévoyoit pas qu'on put le charger d'un tel message , balança quelques moments sur le parti qu'il prendroit. Les malheurs qu'il avoit éprouvé dans Bagdad , l'amour qu'il conservoit pour la Princesse sœur d'Agamir , le peu de possibilité qu'il avoit de réussir , tout cela se présentoit à la fois à son imagination & le jettoit dans la plus cruelle incertitude. Cependant , l'espoir qui n'abandonne jamais les malheureux , même dans les momens les plus critiques , le desir de

282 Suite des mille & une Nuits .

pouvoir être utile au frère d'une Princesse qu'il adoroit, l'espèce de certitude où il étoit qu'une absence de deux ans pouvoit avoir changé les traits de manière qu'il ne fut pas reconnu, fixèrent ses irrésolutions. Il ne délibéra plus & partit en pensant aux moyens qu'il emploieroit pour faire remettre au Calife, la lettre d'Agamir.

On étoit informé à la cour de Bagdad de tout ce qui s'étoit passé à Damas. Le Calife avoit appris avec la plus vive satisfaction, la manière dont Agamir s'étoit comporté avec Azouf & Mougdelag. Il avoit d'abord espéré, que ce Prince, après les services qu'il avoit rendu à Zulfacar, partageroit avec elle, la couronne que cette Princesse lui destinoit; mais l'incertitude où il étoit sur le sort du Prince depuis qu'il avoit disparu & les nouvelles qu'il reçut de l'invasion du Sultan d'Alep lui causoient beaucoup d'inquiétudes. Il résolut donc de s'opposer à l'invasion du Sultan, & de conserver à son fils, des Etats qui étoient si fort à sa bienfaisance, ou au moins, dans le cas où Zulfacar & Agamir ne reparoîtroient plus, de les donner

au Prince Jahab qu'il destinoit à la Princesse Zulmatide sa fille.

Si la plus belle figure, jointe à l'origine la plus illustre, suffisoient pour rendre un homme parfait, personne n'eut pu l'emporter sur le Prince Jahab. Il descendoit des Chefs de la plus ancienne tribu des Arabes & passoit à juste titre, pour le plus bel homme de la cour; mais malheureusement, c'étoit là tout son mérite & ces deux prérogatives qu'il ne devoit qu'au hazard, l'avoient gâté au point qu'il se croyoit un être supérieur. Il n'étoit pas né méchant; mais il s'étoit tellement rendu odieux par le ridicule de son esprit, qu'on le regardoit comme le fléau des sociétés. Toujours d'un sentiment contraire aux autres, précisément pour le plaisir de contrarier, protecteur zélé des plus monstrueux systèmes, il étaloit avec arrogance les idées les plus absurdes, non qu'il y crut; mais parce qu'elles frondoient la manière ordinaire de penser, décidant de tout sans rien connoître, parlant de toutes les sciences sans en avoir d'autre connoissance, que quelques mots techniques qu'il avoit retenu des maîtres nombreux qu'il avoit

eu en tout genre , méprisant tout le monde sans sçavoir pourquoi , & se croyant tout permis , parce qu'il pouvoit tout impunément. Il avoit entendu parler avantageusement de la beauté de Zulmatide , quoiqu'il n'ignorât pas l'indifférence qu'elle témoignoit pour tous ceux qui se déclaroient ses amans. Il ne s'effraya point , & se fondant sur la certitude de son propre mérite , il ne douta pas qu'une pareille conquête ne lui fut réservée. Il vint donc à Bagdad solliciter la main de la Princesse ; le Sultan lui répondit , comme il avoit fait aux autres , qu'il ne vouloit point gêner les inclinations de sa fille ; mais qu'il verroit avec plaisir , qu'elle se déclarât en sa faveur.

Iahab , autorisé par cette réponse , se crut sûr du succès , il parut devant cette Princesse , avec cet air aisé qui marquoit toute la confiance qu'il avoit dans son mérite prétendu , & quoique le trait dont il se sentit piqué à la vue de tant de charmes , dut , comme il arrive ordinairement , lui donner de la timidité son orgueil se soutint contre l'indifférence & les froideurs que lui témoigna Zulmatide.

La circonstance ne lui étoit pas favorable. Il se présenta précisément dans le tems où la Princesse venoit d'être secourue par Hazan, & éprouvoit pour cet inconnu, des sentimens qu'elle avoit ignoré jusqu'à ce moment. Piquée de l'indifférence avec laquelle ce jeune homme sembloit l'avoir vue, elle étoit de fort mauvaise humeur. Elle reçut donc la visite de Jahab avec une froideur qui pensa le déconcerter ; mais sa vanité le soutint, & comme l'amour & l'intérêt l'excitoient à contracter cette alliance, il résolut de ne rien négliger pour y parvenir.

Cependant Hazan étoit déjà dans les faubourgs de Bagdad & s'avançoit vers les portes de cette ville, lorsque le juge de police qui se promenoit pour voir si tout étoit en ordre, le reconnut aussitôt pour le même homme qui s'étoit échappé de la prison. Il le fit arrêter à l'instant par les Hassas qui l'escortoient, ils le chargèrent de chaînes & le conduisirent au Palais, sans s'inquiéter de ses plaintes, ni des protestations qu'il faisoit de son innocence. Mais, comme l'heure de l'audience étoit passée, le Calife ne voulut point

l'entendre , & remit l'affaire au lendemain en recommandant qu'il fut gardé plus soigneusement que la première fois. Il fut donc reconduit à la tour , & gardé par six soldats qui en répondoient sur leurs têtes.

Le lendemain le Calife ne put tenir le Divan , une incommodité qui lui survint, l'obligea de garder la chambre pendant huit jours qui semblaient à Hazan huit années. Il ne pouvoit se lasser d'admirer la bizarrerie de son sort. Son aventure avec Zulmatide. La crainte de succomber malgré son innocence , le chagrin de ne pouvoir exécuter la commission dont il étoit chargé , tout cela le jettoit dans un trouble inexprimable , lorsqu'on vint le chercher pour le conduire à la salle d'audience. Il se flatta de pouvoir se disculper, & même de profiter de cette circonstance pour présenter la lettre d'Agamir au Sultan.

Cependant , ces deux illustres fugitifs , surpris de ne recevoir aucune nouvelle de leur ami & ne pouvant résister à leur impatience , résolurent d'entrer dans Bagdad , pour tâcher de le découvrir. Le hasard fit qu'ils ar-

rivèrent le matin du jour que le Calife avoit indiqué pour le Conseil auquel il devoit presider pour la première fois depuis sa convalescence.

L'intention d'Agamir étoit de rester inconnu jusqu'à-ce qu'il put sçavoir ce que le Calife pensoit à son sujet , & il vouloit en même tems s'informer d'Hazan , il ne crut pouvoir mieux se cacher que dans un Carayensérail , espérant qu'il se trouveroit confondu parmi la foule des marchands qui l'habitoient. Il prit avec Zulfacar le chemin de celui qu'il sçavoit être le plus fréquenté ; mais à peine eurent-ils traversé quelques rues , qu'ils furent rencontrés par le grand Visir Giafar qui sortoit de son hôtel pour se rendre au Conseil.

Ce ministre l'ayant reconnu , descendit par respect de son cheval , puis après les témoignages de joie qu'il avoit de le revoir , & les protestations qu'il lui fit de le servir de tout son pouvoir , Seigneur , lui dit-il , votre fuite avoit extrêmement irrité le Calife ; mais ayant été instruit de la manière dont vous vous êtes conduit à Damas , il n'a pas tardé à vous rendre

son amitié ; & son seul chagrin est d'ignorer ce que vous êtes devenu depuis l'enlèvement de la Reine de Damas sur le sort de laquelle il est fort inquiet. Venez , Seigneur , venez ; que j'aie l'avantage de vous annoncer, je ne puis mieux faire ma cour, qu'en présentant au Calife , un fils qui par sa prudence & son courage, mérite tout l'attachement d'un père aussi juste appréciateur du vrai mérite. Mais , Vifir , reprit le Prince, le Commandeur des Croyans ne peut pas ignorer mon retour dans ses États , puisqu'il y a déjà huit jours qu'un ami fidele a du lui remettre de ma part, une lettre par laquelle j'implore sa clémence & je lui fais en même tems un détail abrégé de mes aventures. Giafar lui répondit qu'il ignoroit absolument ce message , & tout en discourant , ils se trouvèrent à la porte de la salle du Conseil dans laquelle ils entrèrent , suivis de Zulfacar toujours déguisée sous l'habit de Derviche.

Agamir ayant été reconnu par tous ceux qui composoient l'assemblée, il se fit un murmure confus d'applaudissemens qui marquoit la joie qu'on avoit
de

de revoir ce Prince, & Giafar ayant été l'annoncer au Calife, ce monarque releva la portière de soie qui le cachoit; alors, Agamir & Zulfacar s'étant avancés jusqu'au bas du trône, ils se prosternèrent le front contre le tapis & attendirent en silence les ordres du Calife. Ils en furent bientôt éclaircis. Ce prince fit relever son fils, l'embrassa tendrement & lui témoigna beaucoup de joie de le revoir. Agamir lui présenta la Reine de Damas, & l'instruisit des raisons qui l'avoient obligée de se déguiser. Le Calife lui fit l'accueil le plus gracieux, lui promit tout les secours qu'elle pouvoit desirer & ordonna qu'elle fut traitée avec tous les égards dus à son rang. Cette Princesse lui marqua toute sa reconnoissance & le fit avec tant de dignité qu'elle acheva de gagner les bonnes grâces du Sultan. Mesrour ayant été chargé du soin de pourvoir à tout ce qui lui étoit nécessaire, sortit avec elle accompagné d'Agamir, & s'acquitta de sa commission avec d'autant plus de zèle, qu'il étoit absolument dévoué au jeune Prince pour lequel il avoit le plus tendre attachement.

Pendant que ces choses se passaient, le juge de police, en conséquence des ordres qu'il avoit reçus, conduisit dans la salle d'audience Hazan chargé de chaînes. Cet infortuné, quoique dans un affreux désordre, surprit tout le monde par sa beauté. Le Calife ne put s'empêcher de témoigner de l'étonnement à la vue de ce jeune homme; Hazan, interdit de se voir l'objet de la curiosité de tant de monde, & comme le centre de tous les regards, il paroïssoit aussi confus que s'il eut été véritablement coupable.

Le juge de police fit son rapport. Aussi-tôt le Calife l'interrogea, & lui ayant demandé qui il étoit & comment il avoit été assez hardi pour insulter la Princesse sa fille qui méritoit les respects de l'univers. Commandeur des Croyans, reprit Hazan d'une voix foible que votre majesté daigne m'entendre & ne point condamner un innocent sur un simple rapport. Bien loin de m'être souillé du crime affreux dont on m'accuse, je suis au contraire... il alloit achever de raconter la manière dont les choses s'étoient passées; mais la crainte qu'on n'ajouta pas foi à ses

paroles , l'aspect du Temple de la justice toujours effrayant, même pour l'innocent accusé , les maux qu'il avoit soufferts dans la tour & qui lui causoient un affoiblissement général joints à sa timidité naturelle , lui firent une telle révolution qu'il s'évanouit aux pieds du trône. Le Calife, avant de passer outre, ordonna qu'on le délivra de ses chaînes & qu'on lui procura tous les secours nécessaires , pour qu'il pût reprendre ses sens. Pendant qu'on y travailloit , voulant convaincre l'accusé & s'assurer en même temps de la vérité , il envoya chercher la Princesse Zulmatide , afin qu'elle put le reconnoître elle-même , & assurer qu'il étoit du nombre de ceux qui l'avoient attaqué.

Cette Princesse , qui dans ce moment , étoit avec Agamir & Zulfacar , les pria de l'accompagner , & s'étant rendu tous trois dans la salle du Divan , le Calife ne l'eut pas plutôt apperçue qu'il lui déclara le sujet pour lequel il l'avoit fait venir. La Princesse n'eut pas plutôt jeté les yeux sur Hazan qui n'étoit pas encore revenu de sa foiblesse , qu'elle le reconnut malgré l'état affreux dans lequel elle le voyoit, Com-

mandeur de Croyans, ce jeune homme n'est pas coupable , & loin de m'avoir offensée ; c'est à lui que je dois la vie , c'est lui, c'est ce vaillant défenseur dont je vous ai parlé tant de fois. Zulfacar & Agamir l'ayant reconnu en même tems , ils s'approchèrent de lui & firent tous leurs efforts pour lui faire reprendre l'usage de ses sens.

Le Calife étonné de l'impressement de Zulfacar & d'Agamir , leur demanda par quel hazard ils connoissoient cet étranger , Seigneur , dit Agamir , c'est un ami fidèle , & le compagnon de mes aventures. Sans lui , sans son secours , j'aurois subi le sort le plus affreux. C'est lui que j'avois envoyé vers votre majesté pour l'instruire de mes malheurs & de mon retour. Aussitôt , il lui fit un détail abrégé tant de l'événement merveilleux qui l'avoit fait tomber sous la puissance des Goules , que de la manière dont il avoit été tiré de la caverne de ces furies , & finit par lui faire le portrait le plus avantageux d'Hazan. Le Calife surpris de ce qu'il entendoit , demeura quelque temps dans le silence , puis le rompant tout-à-coup : ô Ciel ! s'écria-

t-il , que le sort des Rois est déplorable. Ne pouvant tout voir par eux-mêmes , ils sont souvent obligés de s'en rapporter aux témoignages de ceux , qui , n'ayant pas le même intérêt à la conservation des Sujets soumis à leur empire , confondent souvent l'innocent avec le coupable. Quelles graces n'ai-je pas à rendre au Prophète de ce qu'il daigne m'éclairer dans cette affaire, & vous , généreux Hazan qui m'avez conservé un fils & une fille que je chéris également , comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous , & vous faire oublier les maux que vous avez soufferts ? Hazan qui venoit de recouvrer ses sens , n'avoit pas entendu les paroles du Calife. Surpris de se voir dans les bras d'Agamir & de Zulfacar , à peine pouvoit-il en croire ce qu'il voyoit. Ces deux amis , le firent placer sur un sofa en lui prodiguant toutes les caresses imaginables. Hazan , les yeux baignés de larmes , leur témoignoit combien il étoit sensible à leurs soins , puis portant ses regards sur le Sultan qui lui réitéroit tous ses remerciemens , il se prosterna devant lui la face contre terre :

Commandeur des Croyans, s'écria-t-il, votre Majesté ne me doit rien. La Princesse Zulmaride & le Prince Agamir m'étoient absolument inconnus. La probité, l'honneur & ce qu'on se doit mutuellement dans la société, ont été seuls les motifs de ma conduite envers eux, & ce que j'ai fait à leur égard, je l'eusse fait pour tout autre. Ceci me confirme dans la bonne opinion que Zulmatide m'avoit donné de vous, je sçais ce que j'ai à faire dans cette circonstance, & je veux vous prouver que la reconnoissance est une des vertus que je chéris le plus. En achevant ces paroles, le Sultan se leva de dessus son trône; & suivi d'Agamir, des deux Princesses & de Giasar, il entra dans l'intérieur de son Palais.

Hazan se vit entouré sur le champ, des plus grands seigneurs & des premiers officiers de l'Empire. Tous le félicitoient sur le bonheur qu'il avoit eu de rendre un si grand service à la famille du Calife, & cherchoient à l'envi à s'attirer quelques regards favorables d'un homme, qu'un instant auparavant, ils avoient envisagé avec le dernier mépris. Hazan, sans leur

répondre , les remercioit en baissant les yeux d'un air distrait & timide, Il ne pouvoit se lasser de réfléchir sur la bisarrerie de son destin , qui , du sein de la misère , le portoit au comble des honneurs.

Il fut interrompu dans ses réflexions par Giafar qui vint lui annoncer de la part du Calife , qu'il étoit nommé Visir. Il le prit ensuite par la main & le conduisit dans un hôtel magnifique & richement meublé dont le monarque lui faisoit présent.

Surpris de ces marques éclatantes de la reconnoissance du Calife , il voulut d'abord les refuser , disant qu'il n'avoit rien fait pour les mériter ; mais Giafar l'ayant assuré qu'un pareil refus déplairoit au Calife , il accepta la place qui lui étoit offerte.

Les honneurs & les richesses ne changèrent point son caractère , il n'en fut que plus affable. Peu touché du faste & de la grandeur , il ne profitoit de la faveur du Calife que pour faire des heureux. Chéri de tout le monde , jouissant d'un crédit immense , respecté de ceux-même qui envioient le poste éclatant auquel il étoit élevé,

tout autre que lui auroit pu se croire heureux ; mais tout cet éclat , cette grandeur , cette prospérité ne lui faisoient point oublier son amour. De quoi me servent , se disoit-il souvent , ces avantages que le sort a accumulés sur ma tête , si je suis destiné à vivre sans l'espoir de posséder le seul objet qui puisse me rendre heureux ? La distance qu'il y avoit entre Zulmatide & lui , la froideur dont cette Princesse accabloit ses soupirans , sa fierté & le peu d'espoir qu'il avoit de pouvoir parvenir seulement à lui déclarer sa passion , tout cela lui déchiroit le cœur , & l'homme le plus heureux en apparence , étoit celui de tous les courtisans dont la situation étoit la plus accablante.

Cependant Agamir qui avoit conçu pour lui les sentimens de l'attachement le plus tendre , ne cessoit de lui en en donner des marques. Il lui fit les reproches les plus obligeans sur sa dissimulation , il lui témoigna sa surprise sur le silence qu'il avoit gardé touchant son aventure avec Zulmatide. Je crains bien , lui disoit-il , mon cher Hazan , que vous n'ayez ressenti le pouvoir de ses charmes aux dépens

de votre cœur. Hazan parut si déconcerté, qu'Agamir ne jugea pas à propos d'en dire d'avantage. Il se contenta de lui faire entrevoir qu'il seroit au comble de ses vœux, s'il pouvoit parvenir à captiver la Princesse, & si le Calife consentoit à leur union.

Quoique tous les suffrages fussent réunis en faveur d'Hazan à la cour du Calife, & que chacun vit avec joie, le changement de sa fortune, il ne put cependant, être à l'abri des envieux. Le Prince Jahab qui recherchoit publiquement Zulmatide, conçut la haine la plus violente contre lui. Il avoit été le témoin de la justification d'Hazan, & avoit été choqué de l'intérêt que la Princesse avoit fait paroître pour ce jeune homme, & des soins pressés qu'elle lui avoit donné lorsque secondée d'Agamir & de Zulfacart, elle avoit aidé à le faire revenir de son évanouissement. Soupçonnant qu'un motif plus fort que la simple reconnoissance l'avoit fait agir il crut entrevoir de l'amour dans cette démarche. En conséquence, regardant Hazan comme un rival préféré, il en conçut tant de jalousie, qu'il forma

298 *Suite des mille & une Nuits*,
le dessein de le sacrifier à son ressentiment.

D'un autre côté, Zulmaïde quoique satisfaite d'avoir enfin découvert son généreux défenseur, n'en étoit pas plus tranquille. La crainte qu'elle avoit de n'être point aimée, l'inégalité des conditions, la peur de déplaire au Calife, un reste de fierté qui combattoit encore contre son amour, tout lui caufoient les peines les plus cruelles. Cependant Jahab la poursuivoit sans cesse, il s'étoit même rendu tellement importun, qu'elle ne pouvoit plus le souffrir. Hazan qui ne s'annonçoit pas avec cet air de supériorité ridicule & cet air d'importance qui fut toujours le caractère distinctif des gens dénués de mérite, étoit toujours plus favorablement reçu, & cette préférence ayant confirmé les soupçons de Jahab, rendoit sa haine contre Hazan, si forte & si marquée, qu'il affectoit de lui en donner des marques dans toutes les occasions.

Cependant le Calife pensoit sérieusement à faire rentrer Zulfacar dans ses Etats. Il venoit de recevoir une réponse satisfaisante de la part du Visir

& de Chec-Zabouba , aux dépêches qu'il leur avoit envoyées. Ces deux sujets fidèles , après avoir témoigné la joie qu'ils ressentoient d'avoir enfin reçu des nouvelles de leur Reine , assuroient le Calife qu'ils étoient encore en état de tenir long-tems contre les efforts du Sultan d'Alep , & que pour peu qu'ils fussent secondés par les secours que leur enverroit le Calife , ils étoient bien assurés que l'usurpateur seroit obligé de renoncer à ses projets.

Le Calife donna ordre à Giafar de rassembler un corps de ses meilleures troupes & de les faire partir sur le champ pour Damas ; mais , comme ce secours ne pouvoit être prêt avant quinze jours , le Calife qui vouloit que la Princesse Zulfacar fut contente de ses procédés , autant dans les affaires qui ne sont que de plaisir , que dans celles dont les objets sont plus sérieux & plus essentiels , voulut que cet intervalle de temps , fut rempli par tous les divertissemens qu'on pourroit lui procurer.

Agamir auquel le Calife abandonna le soin de ces fêtes , s'en acquitta parfaitement bien. Son amour lui four-

nissoit les idées les plus brillantes, la variété, le goût, la délicatesse, rien n'y manqua. Chacun s'empressa d'y paroître dans la plus grande magnificence & se fit un devoir de contribuer par beaucoup de jouement à les rendre encore plus agréables.

Zulmatide fut la seule qui ne put y prendre part. Uniquement occupée de sa passion, elle étoit insensible à tout, & son état étoit d'autant plus fâcheux, qu'obligée de paroître avec les autres, il falloit qu'elle eut l'attention de dissimuler son chagrin & de le voiler sous les apparences de la gaité. Son esclave favorite qui n'ignoroit pas la disposition de son cœur, faisoit envain tous ses efforts pour dissiper une partie de ses inquiétudes; mais voyant que loin de réussir, elle n'en étoit que plus triste, & sachant bien que ce qui fâchoit le plus cette Princesse étoit l'incertitude dans laquelle elle étoit sur les sentimens d'Hazan à son égard, elle résolut de s'en éclaircir, & de si bien ménager les choses, qu'elle put sans risque parvenir au but qu'elle se proposoit.

Une nuit que la Princesse étoit for-

tie fort tard de l'appartement du Calife & qu'elle paroïssoit plus triste qu'à l'ordinaire , cette fidelle confidente ; après avoir tâché de la distraire par quelques plaisanteries fit tomber la conversation sur Hazan & lui protesta qu'elle seroit bientôt instruite de sa manière de penser , pourvu qu'elle voulut bien lui donner la permission de le sonder. Je crois au reste, Madame, lui dit-elle , que vous ne devez avoir aucune inquiétude sur l'amour que vous lui avez inspiré. Je l'observe avec attention , toutes les fois qu'il paroît devant vous ; les regards qu'il jette à la dérobée sur votre personne , son air inquiet , agité & distrait , cet empressement qu'il témoigne pour tout ce qui peut vous amuser , la joie qui brille dans ses regards lorsque vous lui adressez la parole ; tout me fait croire qu'il vous adore , & si vous voulez me le permettre , vous aurez dès demain , la certitude de ce que j'ai avancé.

La Princesse rêva quelque tems , elle ne pouvoit blâmer sa confidente , puisque ce qu'elle lui proposoit , étoit ce qu'elle desiroit le plus ; mais la crainte de se compromettre la retenoit. Enfin

302 *Suite des mille & une Nuits,*

elle se laissa persuader par Fatime , c'étoit le nom de sa confidente , & lui recommanda d'user de la plus grande circonspection.

Le lendemain , lorsque le soleil fut levé , l'adroite Fatime , après avoir fait écrire par la Princesse , un billet qu'elle lui dicta , le remit entre les mains d'un eunuque affidé & lui ordonna de le porter sur le champ à Hazan qui ne fut pas peu surpris que d'y lire ces mots.

Le Calife a prévenu par ses bienfaits ma juste reconnaissance. Je ne me trouve cependant pas encore quitte envers vous ; oui Hazan , je veux travailler efficacement à votre bonheur ; mais comme je ne puis le faire sans votre aveu , ne manquez pas de vous rendre au commencement de la nuit dans les jardins du Palais des peintures où vous trouverez la Princesse Zulmatide.

Hazan fut d'autant plus surpris à la lecture de ce billet auquel il ne s'attendoit pas , qu'il ne pouvoit comprendre le projet de Zulmatide. Il étoit bien loin de soupçonner la vérité , ne pouvant se persuader que cette fière Princesse daignât s'abaisser jusqu'à lui.

Cependant, il ne crut pas devoir refuser un rendez-vous qui lui procuroit le plus grand bonheur auquel il put aspirer. La vue seule de Zulmatide, le dédomageant de tous les maux qu'elle lui faisoit souffrir, il promit d'obéir & chargea le même eunuque de sa réponse.

Il se rendit ensuite au Palais du Calife, pour faire sa cour, puis après avoir passé quelque temps dans l'appartement du Prince Agamir, il retourna dans son hôtel, où il attendit l'heure de partir avec toute l'impatience d'un amant vivement épris.

La nuit ne fut pas plutôt venue, qu'il se rendit au Palais des peintures. Il y trouva Farime qui le conduisit dans un pavillon construit dans un endroit écarté. Elle l'assura que la Princesse ne tarderoit pas à paroître, & lui dit qu'en attendant elle étoit bien aise de le pressentir sur les desseins qu'elle avoit formés pour son bonheur.

Dans la situation où vous êtes, lui dit-elle, comblé des bienfaits du Calife, la Princesse ne peut rien faire de plus pour votre fortune; mais comme elle veut absolument vous donner des

304 Suite des mille & une Nuits,

marques de sa reconnoissance, elle veut assurer votre bonheur, en vous attachant à la cour. Elle veut vous unir à la fille d'un Prince d'Arménie qu'on a placée auprès d'elle & pour laquelle elle se sent la plus forte inclination. Je ne doute pas, ajouta-t-elle que vous ne vous fassiez un devoir d'obéir à Zulmatide, & la chose vous sera d'autant plus facile, que la personne qu'elle vous offre est d'une beauté accomplie.

Hazan frappé comme d'un coup de foudre, fut quelque tems sans répondre. Fatime jouissoit de son embarras & n'étoit pas fâchée de voir que la proposition lui déplût. Eh bien ! dit-elle, Seigneur, êtes vous disposé à faire ce que la Princesse exige de vous ? Hazan incapable de feindre, ne pouvant trahir ses véritables sentimens, répondit qu'il étoit sensible, autant qu'il pouvoit l'être aux bontés de la Princesse ; mais qu'il se sentoit une répugnance invincible pour tout engagement sérieux.

Gardez-vous bien, lui répondit Fatime de rejeter les offres que je vous fais de la part de la Princesse. Les grands

comme vous le savez , n'aiment point qu'on leur résiste & votre refus pourroit vous devenir funeste—J'aimerois mieux périr mille fois que de déplaire à la Princesse , & je me ferai toujours une loi d'obéir à ses moindres volontés ; mais , puisqu'elle daigne s'intéresser à mon sort , priez-la , vous qui avez sa confiance , de ne point me priver de la liberté qui m'est plus chère que la vie.

C'est en vain , répliqua Fatime , que vous cachez , sous le prétexte d'une liberté qu'on aime tant à perdre , le penchant secret qui vous entraîne vers un autre objet. La Princesse ne pourra s'y méprendre , & vous risquez d'encourir son indignation , si vous vous obstinez à refuser le parti qu'elle vous propose.

Eh ! bien , reprit Hazan , il faut donc vous l'avouer , oui , j'aime , & comment ne pas aimer l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti des mains de la nature ? Mais , j'aime sans espoir , & malgré les tourmens que me cause une passion funeste dont je ne puis me guérir , je préfère cet état violent

aux douceurs que vous me promettez dans les bras de la Princesse d'Arménie. Soyez donc bien persuadée, que quelque chose qui puisse arriver, malgré la soumission aveugle & le respect infini que j'ai toujours eu pour les ordres de la divine Zulmatide, je ne changerai jamais. Il m'en coûteroit trop... Ces sons mal articulés, les larmes qui s'échappèrent malgré lui de ses yeux, découvroient le trouble dont il étoit agité, & ce trouble augmenta encore par l'apparition subite de Zulmatide, qui, ne pouvant résister à la vive émotion que lui causoit l'état violent de son amant, sortit du cabinet d'où elle avoit tout entendu.

Hazan, lui dit elle avec un ton qui s'accordoit mal avec les menaces que Fatime lui avoit faites, j'ai tout entendu & je ne vous pardonnerai votre désobéissance, qu'autant que vous serez sincère. Avouez moi donc quel est l'objet de votre amour & ne craignez rien ; mais si vous vous obstinez à garder le silence, craignez de me déplaire.

Hazan, que l'apparition subite de la Princesse avoit jetté dans le plus grand étonnement, rassuré cependant par l'air

de bonté qu'elle lui témoignoit , réfléchit un instant. Il craignoit en s'expliquant trop ouvertement , d'encourir l'indignation de Zulmatide ; mais , d'un autre côté , en s'obstinant au silence , il perdoit peut-être l'occasion la plus favorable de faire connoître son amour. Animé par les regards de la Princesse qui sembloient l'inviter à s'expliquer , il prit une contenance un peu plus ferme. Il leva les yeux , & jettant sur la Princesse un regard qui valoit la plus tendre déclaration , Madame , lui dit-il d'une voix mal assurée , j'obéirai puisque vous m'y forcez ; mais je crains bien que l'aveu que vous exigez , ne me rende encore plus criminel à votre égard.... Oui , Madame , j'aime , & je ne puis le nier. Je n'ai d'autre espoir que de porter jusqu'au tombeau cette passion fatale que je ne puis déclarer à l'objet qui me captive. J'aime une personne adorable , digne du sort le plus éclatant & qui fait l'admiration de l'Univers—Voilà bien les amans , s'écria Zulmatide , l'objet de leur amour est toujours l'être le plus parfait ! Je ne doute pas que celui de votre tendresse ne soit

308 *Suite des mille & une Nuits ,*

doué des qualités les plus brillantes ; mais quelqu'il soit , je suis bien sûre , que vous outre-*rez* un peu son éloge.

Madame , reprit-il avec une vivacité qui ne lui étoit pas ordinaire , quoique les louanges que je lui donne vous paroissent excessives , soyez persuadée qu'elle est infiniment supérieure à l'idée qu'on peut s'en former. Cependant , comme vous m'avez ordonné d'être sincère , je ne vous citerai pas que la fierté méprisante avec laquelle elle traite tous ceux que lui soumet le pouvoir de ses charmes , obscurcit un peu leur éclat. Il ne lui manque que d'être moins insensible , mais je serois peut-être plus malheureux.

En vérité , reprit Zulmatide , on a bien raison de dire que l'amour est bien voisin de la folie. Quoi , vous êtes amoureux , & vous craignez que votre amante ne soit sensible ! je vous plains bien sincèrement.

Oui , Madame , s'écria Hazan , je suis bien véritablement à plaindre. La personne que j'adore est d'un rang si élevé , & la distance que le Ciel a mise entre nous , est si grande , que je la perdrois infailliblement si elle jettoit

un regard favorable sur le moindre de ses soupirans qui est encore fort au-dessus de moi. Mais j'aime mieux la voir libre, même sans espérance, puisqu'elle ne peut être sensible que pour un autre que moi.

Zulmaride qui avoit parfaitement bien compris ce que Hazan vouloit lui faire entendre, étoit dans un trouble inexprimable. Elle n'osoit jeter les yeux sur son amant de peur de lui découvrir la vive émotion qu'il avoit fait naître en elle. Hazan, qui ne pouvoit pas douter qu'il n'eut été entendu, cherchoit à démêler dans ses yeux l'effet qu'avoit produit la déclaration qu'il venoit de lui faire. Ils gardoient tous deux le plus profond silence, mais ce silence étoit mille fois plus expressif que les discours les plus éloquens. Enfin la Princesse jettant sur son amant un regard capable de le rassurer, Hazan, dit-elle, je vois par la manière dont vous venez de vous exprimer, que votre cœur n'est plus libre, ainsi je ne vous presserai pas davantage. Nous ne sommes pas les maîtres de nos inclinations, & telle passe pour être cruelle qui n'est qu'in-

différente. Les hommes sont bien injustes ; faut-il donc parce qu'une femme est douée de quelques agrémens, qu'elle réponde à la tendresse de tous ses soupirans , c'est leur faute , ou plutôt celle du sort , si elle n'est point sensible pour eux. Mais , cette personne charmante , dont vous venez de me faire un portrait si avantageux , connoît-elle la passion qu'elle vous a inspirée ? avez-vous à vous plaindre de ses refus ? Je me garderois bien , reprit Hazan , de lui faire connoître le moindre de mes sentimens. Je ne suis rien. Sans naissance & sans fortune puis-je me flatter de parvenir jamais au bonheur de la posséder. Eh ! quoi , répondit Zulmatide , ignorez-vous que l'amour rapproche toutes les conditions ? parlez , & soyez assuré qu'un amant d'un mérite aussi distingué , ne peut être que favorablement écouté : vous pouvez, Hazan, me confier quel est l'objet qui vous enchaîne ? vous l'ordonnez , répondit Hazan , il faut donc vous satisfaire , au risque d'encourir votre indignation. Connoissez , continua-t-il , en se précipitant à ses genoux , toute ma témérité. Je vous adore ,

divinité de mon ame, & dussiez vous me punir du supplice le plus rigoureux, je ne regretterai plus la vie, puisque j'ai eu le bonheur de vous faire connoître l'ardente passion que vous m'avez inspirée & que je conserverai pour vous le reste de mes jours.

Il prononça ces paroles avec tant d'émotion, que la Princesse attendrie, ne pouvant plus lui cacher les sentimens qu'il avoit fait naître en son cœur, lui donna une de ses mains dont il se saisit avec transport, & qu'il couvrit des plus tendres baisers. Ces deux amans goûtoient en ce moment un plaisir inexprimable. Leurs ames étoient en quelque sorte confondues, & leurs soupirs exprimoient l'ivresse dans laquelle ils étoient plongés; mais, un cri que jetta Fatime, les tira bientôt de cette douce rêverie. Leur premier mouvement fut de lever les yeux pour voir ce qui pouvoit occasionner l'effroi de cette fille, mais quelle fut leur surprise lorsqu'ils apperçurent le Prince Jahab qui venoit d'entrer, & dont l'air & la démarche annonçoient la fureur?

Ce Prince qui soupçonnoit que Hazan étoit aimé de Zulmatide avoit mis des espions pour s'en éclaircir, & comme

312 *Suite des mille & une Nuits ,*

il avoit découvert par leur rapport qu'un des esclaves de la Princeſſe avoit été le matin chez Hazan , il le fit obſerver exactement le reſte du jour. Il avoit appris qu'il étoit ſorti ſur le ſoir , & qu'on l'avoit ſuivi juſque dans les jardins du palais des peintures. Il trouva le moyen d'y pénétrer , & s'étant caché dans un cabinet de verdure d'où il pouvoit tout voir & tout entendre , il avoit été témoin des transports de ces deux amans. Deſeſpéré de voir que Zulmatide lui préféreroit un rival qu'il regardoit comme infiniment inférieur à lui , il ne garda plus de meſure , & reprocha amèrement à la Princeſſe la baſſeſſe de ſes ſentimens , & le peu de cas qu'elle faiſoit de l'amour d'un homme tel que lui. Et vous , dit-il à Hazan , en le meſurant de l'air le plus dédaigneux , ſi vous avez eu le bonheur de triompher de l'indifférence de cette Princeſſe , vous ne jouirez pas long-tems de votre victoire ; & vous devez vous attendre à éprouver les juſtes reſſentimens de ma vengeance . ſi vous ne renoncez à l'inſtant à vos prétentions téméraires. Songez au reſpect qu'exigent d'un particulier tel que vous
le

le rang & la naissance. Cessez de vous oublier, & si vous êtes sage, dérobez-vous à ma fureur. Je veux faire un dernier effort auprès de la Princesse pour l'engager à m'être favorable, une explication de cette espèce n'a pas besoin de témoins. Votre présence me choque & m'outrage; sortez, & ne tardez pas à me prouver par votre obéissance que vous savez vous connaître.

Zulmatide, outrée de l'insolence de Jahab, alloit lui témoigner tout le mépris qu'il méritoit. Mais, Hazan ne lui en laissa pas le tems. Seigneur, lui dit-il, avec beaucoup de modération, l'amour ne consulte pas les rangs, & la Princesse seule a le droit de condamner mes sentimens. Je fais tout le respect que je vous dois, mais, je ne sortirai d'ici que par les ordres de Zulmatide, à qui seule il appartient de m'en prescrire.

Jahab, qui ne pouvoit concevoir comment un homme qu'il croyoit si fort au-dessous de lui, osa lui résister, crut par une contenance ferme en imposer à son rival. Retire toi, malheureux, dit il à Hazan en mettant le

fabre à la main, ou je te ferai sur le champ repentir de ton audace. Il fondit en même temps sur lui avec des imprécations horribles. Hazan, surpris de cette brusque attaque à laquelle il ne s'attendoit pas, se mit en défense. Pardonnez, Madame, dit-il à la Princesse, si j'en viens à cette extrémité devant vous, mais la nécessité de défendre ma vie me force à vous manquer de respect, il se mit aussi-tôt en devoir de repousser les efforts de Jahab, & lui porta un coup mortel qui le fit tomber aux pieds de Zulmaride.

Cette Princesse étoit alors sans connoissance dans les bras de sa suivante; Hazan eut toutes les peines du monde à la faire revenir, mais, au moyen de l'élixir précieux dont il s'étoit déjà servi avec succès, & dont il lui fit avaler quelques gouttes, il parvint à la soulager. Il lui conseilla de se retirer sans bruit dans son appartement, & lui promit qu'il arrangerait si bien les choses, que personne ne seroit instruit de ce fatal événement. Aussi-tôt qu'elle eut disparu, Hazan alla rejoindre deux de ses esclaves qui l'attendoient à la porte du jardin, il les conduisit dans

le cabinet où la scène venoit de se passer, & secondé de l'Eunuque de la Princesse, il leur commanda de mettre le blessé sur un grand coussin qui couvroit le sofa, ce qu'ils exécutèrent sans peine. L'ayant ensuite pris chacun par un bout, ils sortirent du jardin sans être apperçus, & le portèrent ainsi dans l'endroit qu'il habitoit ordinairement. Hazan se voyant en sûreté, alla lui-même chercher un habile Chirurgien qu'il amena sur le champ; mais, cet homme s'étant apperçu que le malade étoit sans connoissance, ne voulut point sonder la plaie qu'il ne l'eut auparavant fait revenir de son évanouissement. Hazan l'aida de son mieux, & ce malheureux Prince étant bientôt sorti de cette grande foiblesse, ouvrit enfin les yeux.

Le premier objet qui le frappa, fut Hazan qui s'empressoit à le secourir, & qui ne pouvoit s'empêcher de répandre quelques larmes. Vivement touché de voir que celui qu'il venoit d'insulter si grièvement, faisoit tous les efforts pour le rappeler à la vie, son cœur fut dans le même instant en proie à mille remords. Il sembloit que les ap-

316 Suite des mille & une Nuits,

Proches du trépas eussent dévoilés tous ses torts, il reconnut sa faute, plaignit ses égaremens qu'il rejetta sur les flatteurs dont malheureusement les Princes sont sans cesse entourés, le pria de lui pardonner, & le chargea de témoigner à la Princesse combien il se repentoit d'avoir osé lui manquer de respect. Puis ayant fait approcher ses esclaves qui s'étoient retirés pendant qu'il parloit à Hazan, il déclara, pour éloigner tous soupçons, qu'il avoit été malheureusement attaqué par des inconnus qu'il croyoit être des voleurs, & peu de tems après il expira dans les bras d'Hazan. Le Calife qui fut bientôt informé de la mort de ce Prince, fit faire les perquisitions les plus exactes pour en découvrir les auteurs; mais, les précautions avoient été si bien prises, qu'on ne découvrit rien, & tout fut bientôt oublié.

Cependant les quinze jours de délai que le Visir Giafar avoit demandé pour assembler les troupes, étant expirés, Agamir qui ne désiroit rien tant que de remettre à Reine de Damas sur son trône, fixa le jour du départ. Hazan qui ne cherchoit qu'à se signaler pour

se rendre plus digne des faveurs de la Zulmatide, se chargea du commandement d'un corps considérable de troupes, & partit après avoir pris congé de la Princesse, avec laquelle il avoit eut de fréquens entretiens. Zulmatide ne lui cachoit pas l'inclination qu'elle avoit pour lui, & tâchoit d'adoucir le chagrin que lui causoit le peu de succès qu'il se promettoit de son amour par la distance immense qui le séparoit de la première Princesse du monde, par les espérances qu'elle lui donnoit sans pouvoir deviner comment cela pourroit réussir; mais, comme on voit toujours de la possibilité dans les choses qu'on désire vivement, elle se flattoit que si Hazan avec la faveur dont il jouissoit & la considération qu'on avoit pour lui, se montroit digne de sa fortune par ses belles actions, il ne seroit pas impossible que le Calife jaloux de récompenser le vrai mérite dont il connoissoit tout le prix, ne se déclarât enfin en sa faveur, & ne le préférât à tous ses rivaux. Elle sut animer son émulation, & bannir de son esprit cette trop grande défiance de lui-même qu'il avoit fait paroître jusqu'alors.

318 *Suite des mille & une Nuits ,*

En effet, ses talens supérieurs en tout genre se développèrent, & son génie n'étant plus resserré par cette crainte servile, suite funeste de l'infortune, prit son essor. Il partit dans tout son éclat, mais, au milieu de ses succès il conserva toujours sa douceur naturelle, & n'eut jamais cette arrogance ridicule qu'on reproche avec tant de raison aux nouveaux favoris de la fortune.

La guerre que le Calife se préparoit à soutenir contre le Sultan d'Alep qui vouloit s'emparer des Etats de Zulfacar, fournit bientôt au courageux Hazan les occasions de faire briller les talens qu'il avoit pour l'art militaire. En effet, étant parti de Bagdad avec Agamir pour aller joindre l'armée rassemblée par Giafar, ce Prince crut qu'il étoit à propos de commencer par jeter dans Damas un secours considérable d'hommes & de vivres dont les habitans & la garnison avoient un extrême besoin. Hazan fut chargé de cette entreprise, & s'étant mis en marche avec l'élite des troupes du Calife, il se comporta si vaillamment, qu'il enfonça du premier choc celles du Sultan d'Alep, qui s'op-

posoient à son passage , & fit entrer le secours qu'il conduisoit.

Il fut reçu avec les témoignages de la plus vive reconnoissance par le Visir Naizan & Chec-Zabouba. Tous deux le prièrent d'affurer la Reine de leur fidélité , puis après avoir fait reposer les troupes qu'il devoit ramener , il se hâta de partir , pour retourner au camp & rendre compte du succès de sa commission ; mais il fut arrêté dans sa marche par une rencontre qu'il ne pouvoit prévoir. Il ne lui restoit plus que peu de chemin à faire , lorsqu'il apperçut de loin plusieurs des batteurs d'estrades qui combattoient contre un petit nombre de gens commandés par un vieillard de belle apparence.

Cet homme malgré l'inégalité du nombre , se défendoit avec une valeur incroyable , & faisoit un carnage horrible de ceux qui vouloient s'emparer de sa personne. Il étoit cependant , sur le point d'être accablé par le nombre , lorsqu'Hazan apprit que ce brave guerrier étoit le Sultan d'Alep qui avoit été surpris en allant rejoindre son armée dont il s'étoit écarté pour aller à la découverte. Il fit cesser le

320 *Suite des mille & une Nuits* .

combat & voulut le faire son prisonnier , voyant bien , qu'une fois maître du chef , la guerre seroit bientôt terminée , lorsque le gros de l'escorte de ce Monarque étant sorti tout-à-coup d'un bois voisin , se mit en mouvement pour attaquer la troupe que conduisoit Hazan.

Le Sultan qui naturellement étoit généreux , ne crut pas devoir se prévaloir de son avantage contre un homme qui venoit de lui sauver la vie. Il défendit qu'on en vint aux mains , & s'adressant à Hazan , Seigneur , lui dit-il , je croirois manquer à la reconnoissance , si je soutenois contre vous un combat qui seroit fort inégal & dans lequel vous ne pourriez que succomber. Vous pouvez donc librement continuer votre chemin. S'étant en même tems fait amener un de ses plus beaux chevaux dont le harnois étoit d'un grand prix , il le pria de l'accepter comme une foible marque de sa reconnoissance. Hazan touché de l'air affable & de la générosité de ce monarque , ne crut pas devoir le refuser , & après lui avoir donné les éloges que méritoit sa valeur , il reprit sa marche

& arriva bientôt au camp d'Agamir auquel il rendit un compte exact de son expédition.

Pendant qu'on étoit à délibérer sur les moyens les plus prompts pour terminer la guerre, & qu'on étoit assemblés dans la tente d'Agamir, on vint annoncer un député du Sultan d'Alep, qui, après avoir été introduit, remit au Prince de Bagdad une lettre de son maître par laquelle il lui faisoit sçavoir qu'ayant appris depuis peu le retour de la Reine de Damas, il n'avoit plus de prétentions sur ses Etats, dont il n'avoit cru devoir s'emparer, que pour ne point les laisser sous la puissance d'un vil usurpateur, qu'en conséquence, il alloit reprendre le chemin de son royaume, & ne mettroit plus d'obstacles au rétablissement d'une Princesse pour laquelle il étoit pénétré d'estime & de respect.

Cette nouvelle causa la joie la plus vive au Prince Agamir, il fit des présents magnifiques au député & le chargea d'une réponse par laquelle il témoignoit au Sultan le desir qu'il avoit de toujours vivre en bonne intelligence avec lui.

322 *Suite des mille & une Nuits ,*

Le Sultan ne tarda pas à tenir sa parole , il fit lever son camp , & laissa une libre communication entre la ville de Damas & l'armée d'Agamir. Le Visir Narzan vint aussitôt se rendre auprès du Prince , & il fut convenu qu'on dépêcherait sur le champ , un courier à Zulfacar pour l'inviter à se rendre à Damas & y recevoir les hommages de ses sujets. Le Prince étoit trop vivement épris pour ne pas s'acquitter lui-même de cette commission. L'Amour lui prêta des aîles , & bientôt il arriva à Bagdad , d'où il repartit quelques jours ensuite , avec la Princesse , après avoir pris congé du Calife qui la combla de présents , & l'assura de son amitié ; elle arriva dans la Capitale sans avoir éprouvé aucun obstacle. Zulfacar fut reçue de ses sujets avec une magnificence extraordinaire & les marques de la joie la plus sincère. Elle épousa bientôt après le Prince Agamir qui fut proclamé Sultan de Damas avec une satisfaction incroyable de la part de tous les ordres du royaume.

Le nouveau monarque , après avoir passé dans les plaisirs les premiers

jours de son mariage , songea sérieusement aux affaires de son royaume , & crut qu'il falloit commencer par rechercher l'amitié des Princes , ses voisins. Comme le Sultan d'Alep étoit le plus proche , il crut devoir lui proposer une alliance & lui envoya une superbe ambassade à la tête de laquelle il mit Hazan qu'il regardoit comme un ami fidèle qui méritoit toute sa confiance. Quoique cette circonstance éloignât ce héros de Bagdad où il comptoit retourner incessamment , il n'osa refuser la commission honorable dont il étoit chargé & partit avec une suite de deux mille hommes de cavalerie lestement & magnifiquement équipés.

Il arriva bientôt à Alep & fut aussitôt admis à l'audience du Sultan auquel il exposa le sujet de son ambassade. Ce monarque qui le reconnut pour le même officier auquel il avoit obligation de la vie , le reçut avec les témoignages de la plus vive reconnoissance. Le Traité fut bientôt conclu & après avoir pris solennellement congé du Sultan , il se disposoit à partir ; mais , ce Prince qui

324 Suite des mille & une Nuits ,

avoit conçu pour ce jeune étranger , une amitié sans bornes , l'invita à le venir trouver seul avant son départ pour pouvoir causer librement avec son libérateur. Hazan sensible aux marques d'amitié du Prince , ne tarda pas à se rendre auprès de lui. Il lui fit présent d'une aigrette de diamants d'un très-grand prix & le chargea de deux lettres , l'une pour Agamir & l'autre pour Zulfacar , par lesquelles ils les assuroit d'une amitié constante.

Hazan baisa respectueusement les lettres du Prince , & tirant, en même tems de sa poche une boîte d'or enrichie de pierreries qui lui servoit à serrer ce qu'il avoit de plus précieux ; il se prépara à les y placer ; mais le Sultan n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ce bijou , qu'il lui demanda avec empressement d'où il le tenoit , & depuis quel temps il le possédoit. Seigneur , reprit Hazan , on m'a dit que cette boîte avoit autrefois appartenue à mon père. Je l'ai toujours regardée comme le seul bien qui put me rappeler sa mémoire—Mais , quel étoit votre père , interrompit le Sultan avec émotion , qui êtes-vous , quelle est la ville où vous avez pris

naissance ? Quel est donc le mouvement dont mon cœur est agité... Vous m'inspirez, cher Hazan, le plus tendre intérêt ; hâtez-vous de satisfaire l'impatience où je suis de vous connoître plus particulièrement.

Hazan surpris de ce discours & de ces questions pressantes , l'ayant regardé fixement & s'étant apperçu qu'il répandoit des larmes, se trouva dans un trouble inexprimable. Il fut quelque temps sans pouvoir répondre , enfin, faisant un effort sur lui même : Seigneur , lui dit-il , je me nomme Hazan. Bagdad m'a vu naître , & je suis fils d'un étranger , homme de qualité qui y fut amené étant encore enfant , & qui s'y étant marié par la suite , me donna le jour. J'étois encore au berceau lorsque je perdis mon père & ma mère , & un vieux eunuque noir qu'ils avoient , sans doute , chargé du soin de mon éducation , m'éleva jusqu'à l'âge de seize ans. Il est mort aussi bien qu'eux , & quelque question que j'aie pu lui faire sur l'état de mon père , je n'ai pu rien apprendre de plus que ce que je viens de vous dire.

Le Sultan qui vouloit voir cette

boîte de plus près, l'ayant prise des mains de Hazan, il la considéra fort attentivement; puis après avoir un peu poussé l'un des diamants dont elle étoit ornée, le couvercle qui étoit double s'ouvrit & découvrit le portrait d'une belle femme vêtue comme le sont ordinairement les Sultanes.

Hazan qui ne s'étoit jamais apperçu de ce ressort, fut extrêmement surpris à la vue de ce portrait; mais le Sultan n'eut pas plutôt jetté les yeux dessus, qu'il changea de couleur: mon cher fils, s'écria-t-il avec la plus vive émotion, mon cher fils, est-ce bien vous que je vois? Se peut-il faire enfin, que le ciel touché de mes malheurs veuille... il n'en put dire davantage, & tomba sans connoissance.

Hazan, effrayé de cet accident, appella du secours, & le Monarque étant enfin revenu de sa foiblesse & se trouvant beaucoup mieux, il fit retirer tout son monde, pour pouvoir s'éclaircir en liberté, d'un fait qu'il avoit le plus grand intérêt d'approfondir. Hazan, lui dit-il, lorsqu'il fut seul avec lui, ce portrait, les mouvemens inconnus dont je me sens agité, la tendresse que

vous m'inspirez, tout m'engage à croire que vous devez le jour au Prince Mohabad mon fils, & que je suis votre ayeul comme je le desire. Découvrez-moi, je vous prie votre bras droit, vous devez être marqué d'une petite étoile au-dessus du coude. Hazan dont l'impatience étoit extrême, s'étant hâté de lui obéir, & le Sultan ayant reconnu le signe qu'il cherchoit, je n'en puis plus douter, s'écria-t-il, en l'embrassant, vous êtes mon petit-fils & mon légitime successeur. Que j'ai de grace à rendre au Tout Puissant, aussi bien qu'à notre Grand Prophète, de ce que je retrouve en vous un rejetton de ma race, qui paroît à mes yeux si digne du sang qui l'a fait naître ?

Quelle consolation pour moi, mon cher fils, de penser que vous allez être l'appui de ma vieillesse; & de pouvoir vous mettre en possession du trône de vos ancêtres !

Hazan surpris de ce discours doutoit encore de ce qu'il devoit penser. Ce que lui disoit le vieillard lui paroïssoit si extraordinaire, qu'il ne sçavoit si c'étoit un songe ou une réalité,

336 *Suite des mille & une Nuits,*

son premier mouvement fut de se jeter à ses genoux qu'il tenoit étroitement embrassés ; mais le Sultan le releva en lui présentant sa main , il la saisit & la couvrit de mille baisers.

Quelle gloire pour moi , Seigneur , lui dit Hazan , d'appartenir à un des plus grands monarques de l'Orient ! Ce n'est point l'espoir du trône qui comble mes desirs ; c'est le plaisir inexprimable de retrouver en vous un père que je croyois avoir perdu ; mais oserois-je vous demander comment il se peut faire que n'ayant pas quitté Bagdad où je suis né jusqu'au moment où je me suis vu forcé de m'éloigner , & ayant été élevé dans cette ville comme un simple particulier , j'aie l'honneur de vous appartenir de si près ? De grace , Seigneur , développez-moi cette énigme , & ne me tenez pas plus longtemps en suspend sur un événement qui m'intéresse si fort. — Votre demande est juste , reprit le Sultan ; je vais vous satisfaire. Après l'avoir embrassé avec tendresse , il le fit asseoir à côté de lui sur le même sofa , & lui parla en ces termes.

HISTOIRE

De Mouzacasem, Sultan d'Alep.

JE descends des rois qui depuis longtemps occupent le trône d'Alep. Après la mort du Sultan mon père, je pris sa place n'étant encore âgé que de vingt ans. Il m'avoit laissé des trésors considérables, avec un sérail composé des plus rares beautés de l'Orient; mais, peu sensible aux charmes de la beauté, le plaisir de la chasse étoit le seul pour lequel je me sentois du penchant.

Parmi les bijoux précieux que mon père m'avoit laissés, il m'avoit souvent parlé d'un portrait enfermé dans une boîte d'or, qu'il disoit être celui de la plus belle personne qu'il y eut dans l'univers. Curieux de voir une chose si rare, je m'enfermai dans le cabinet où les bijoux étoient déposés. Je cherchai cette boîte que je trouvais sans peine, je l'ouvris avec précipitation; mais je n'y trouvai rien

330 *Suite des mille & une Nuits*,

qui me fit soupçonner qu'elle renfermât un portrait. Je crus m'être trompé & parcourus tous les autres bijoux dont ce cabinet étoit rempli, sans y trouver ce que je cherchois. Je me sentis tout à-coup saisi d'un profond sommeil auquel je fus contraint de céder, je tombai machinalement sur un sofa qui étoit près de moi & je m'endormis profondément.

Pendant mon sommeil, je crus voir un enfant d'une grande beauté qui, me présentant cette même boîte, me montrait avec le doigt un diamant un peu plus élevé que les autres. Il me parut ensuite que l'ayant poussé légèrement, le couvercle de cette boîte qui étoit double, s'étoit levé sans peine avec un bruit semblable à celui que produit l'échappement d'un ressort. Charmé de cette découverte, je me levai pour examiner ce bijou; mais le mouvement que je fis m'éveilla. Je me trouvai seul & l'esprit occupé de ce que je venois de voir en songe, je courus vers la boîte, je distinguai facilement un diamant semblable à celui que l'enfant m'avoit montré. Je le pouffai légèrement, & je vis avec

joie le beau portrait que j'avois eu tant d'envie de trouver.

La vue de ce portrait m'enflamma de l'amour le plus violent. Je résolus de ne rien négliger pour parvenir à connoître l'original. Comme je m'étois apperçu que cette figure portoit une étoile au-dessus du coude, je pensai que ce signe seroit pour moi un sûr moyen de n'être point abusé. J'ai sçu depuis que cette étoile étoit la marque infailible qui doit servir à distinguer tous les descendans de la Princesse qui étoit représentée dans ce portrait & qu'en outre, elle devoit les préserver de tous les périls, & les garantir surtout contre les enchantemens & les entreprises des mauvais Génies, puisque c'étoit le sceau du Prophète duquel votre ayeule mon épouse avoit reçu le jour.

Cet amour naissant, continua-t-il, augmenta l'indifférence que j'avois pour toutes les femmes de mon sérail. Je ne rêvois plus qu'aux moyens de découvrir cet objet qui m'occupoit tout entier. Je devins triste & mélancolique, je ne me plaisois plus que dans la solitude, & je n'avois d'autre consolation que

332 *Suite des mille & une Nuits,*

lorsqu'à la chasse, éloigné de ma suite, j'avois la liberté de rêver à mon amour, & de former mille projets pour me satisfaire.

Un jour, qu'après avoir poursuivi pendant long-tems un cerf que je ne pus forcer, je m'étois retiré seul dans le lieu le plus épais de la forêt, je fus assailli d'un orage qui me contraignit de gagner en diligence une caverne que j'aperçus. J'y entrai pour m'y mettre à l'abri. Surpris à l'aspect d'une porte de bronze dont l'un des battans étoit ouvert, je fus curieux de savoir en quel endroit elle me conduiroit.

Je pénétrai plus avant. Je traversai plusieurs salles spacieuses fort éclairées & richement ornées, après lesquelles je me trouvai dans un vaste cabinet dont les murs étoient couverts d'une étoffe d'or brodée de perles, au milieu duquel j'aperçus un estrade sur lequel il y avoit un lit d'yvoire enrichi des métaux les plus rares & garni de coussins de brocard. Un vieillard, vêtu d'une robe verte semée de pierreries & coëffé d'un turban pareil, étoit couché dessus. Une barbe blanche qui lui couvroit la poitrine, rendoit sa physionomie

p'us vénérable. Il avoit la main droite sur son cœur, & l'autre sur un livre, qui me parut être l'Alcoran. Son attitude avoit quelque chose de si mystérieux, que je me sentis pénétré du plus profond respect. Je vis avec plaisir au mouvement de sa respiration qu'il étoit plein de vie, mais qu'il étoit plongé dans un assoupissement profond.

Au pied de cette estrade il y avoit un sofa de moyenne grandeur sur lequel reposoit une femme dont l'habillement étoit aussi d'une couleur verte. Elle avoit la tête appuyée sur une de ses mains, & paroissoit plongée dans un sommeil semblable à celui du vieillard.

Saisi d'admiration & de cette crainte respectueuse qu'excitent en nous les choses extraordinaires, je m'avançai jusqu'au pied de l'estrade; mais ayant jeté les yeux sur cette femme, jugez de mon étonnement & de ma joie, lorsque je m'apperçus que son bras étoit marqué d'une étoile, & que ses traits étoient parfaitement ressemblans à ceux de la personne dont j'avois le portrait. Je restai comme immobile d'admiration, Je la contemplois avec

une joie difficile à vous peindre , lorsqu'elle s'éveilla tout à coup. Elle n'eût pas plutôt jeté les yeux sur moi , que loin de me témoigner que ma présence lui causât le moindre étonnement , elle me fit au contraire un signe comme pour m'inviter à approcher davantage , puis , elle me parla en ces termes.

Sultan d'Alep il y a bien long tems que vous êtes attendu dans ce lieu , qui , par des ordres supérieurs , est inaccessible à tout autre qu'à vous. C'est ici la demeure du Prophete Mohaddin , douzième fils d'Hussein , lequel étoit le second fils d'Hali , gendre de Mahomet. Il doit rester dans l'état où vous le voyez jusqu'à ce que les pabouches que vous appercevez au bas de l'estrade sur lequel il repose & qui sont à moitié tournées vers son lit , se trouvent placées de manière qu'il puisse facilement les chauffer , il se réveillera alors , & paroîtra aux yeux des hommes afin de convertir l'univers à la foi Musulmane.

Je me nomme Bukallah , je suis la fille unique , & vous êtes destiné par le Très-Haut pour être mon epoux. Mohaddin , mon père , instruit par notre grand Prophete des desseins que

le Souverain Être avoit formé sur lui, se soumit à ses ordres avec une parfaite résignation; mais, fâché de me laisser sans époux, il ne put s'empêcher de témoigner au Génie, porteur des ordres du Très-Haut, l'extrême désir qu'il avoit de me pourvoir, & le Génie, chargé de l'instruire du sort qui m'étoit réservé par d'immuables décrets, lui révéla que j'allois partager son assoupissement, & que je ne sortirois que pour épouser un Prince de la race de Mahomet, qui, pour lors, occuperoit le trône d'Alep. Il m'avertit de plus que ce Prince pénétreroit facilement dans le séjour que j'allois habiter, quoiqu'il dût être inconnu pour tous les mortels; puis, après nous avoir transportés l'un & l'autre dans ces lieux, il en défendit l'entrée par des barrières que toutes les forces humaines n'auroient pu rompre.

Mohaddin, satisfait par cette promesse, obéit sans réplique; & le Génie ayant enfermé mon portrait dans une boîte d'or dont le secret ne pouvoit être révélé qu'au Prince qui devoit être mon époux, il le déposa dans le trésor des Sultans d'Alep vos ayeux, & prit

soin d'en avertir votre père , afin qu'il ne manquât pas de vous en parler avant sa mort , & excitât votre curiosité pour celle dont vous y trouveriez la figure. Nous ayant ensuite assuré qu'il veilleroit sur la conduite de cette affaire, il souffla sur nous & je m'endormis aussi-tôt pour ne me réveiller qu'au moment de votre arrivée que je vois avec une satisfaction sans égale. J'ai oublié de vous dire que le Génie , après m'avoir fait sur le bras l'empreinte d'une petite étoile , m'avertit que ce signe serviroit dans la suite à faire connoître mes descendans , qu'ils apporteroient tous cette marque en naissant , & que cette étoile les préserveroit de toutes sortes d'enchantemens.

Charmé de ce récit , enflammé par le bel objet qui venoit de m'instruire de sa destinée , je lui témoignai toute la joie dont j'étois pénétré ; mais , belle Houri , lui dis-je , que je serois flatté , si , oubliant les ordres du destin , je ne vous devois qu'au doux penchant que j'aurois eu le bonheur de vous inspirer.

Seigneur , me dit-elle , en me regardant

gardant tendrement, mon cœur, d'accord en cet instant avec ce qu'il plaît au Ciel d'ordonner, ne me permet pas de délibérer sur le parti que je dois prendre. J'obéis avec joie, trop heureuse si ma main peut contribuer à votre félicité.

Madame, lui dis-je, en me jettant à ses pieds, un tel aveu, sorti de la plus belle bouche que le Souverain maître du monde ait créé, me transporte au point que je ne sçais comment vous exprimer ma vive reconnoissance. Hâtons-nous de quitter ce séjour, il me tarde d'être dans ma Capitale pour y faire éclater aux yeux de mes peuples tout l'amour dont je me sens pénétré pour vous. Croyez qu'il me fera doux de vous faire partager mon trône, & de vous jurer une fidélité inviolable. Elle me témoigna qu'elle étoit prête à me suivre. Nous nous inclinâmes tous deux devant le Génie qui reposoit auprès de nous, nous baissâmes respectueusement sa main, & nous passâmes par les appartemens que j'avois parcourue en entrant; mais à peine eûmes nous franchi la porte de bronze, qu'elle

338 *Suite des mille & une Nuits,*

se referma d'elle-même avec un bruit semblable à celui du tonnerre.

Je ne tardai pas à rejoindre ma suite & je conduisis bientôt Beskallah dans Alep, où je la fis déclarer Sultane régnante après l'avoir épousé. Je passe sous silence les plaisirs dont fut suivie cette union. Je goûtai mille délices dans la possession d'une personne à laquelle nulle autre femme ne pouvoit être comparée. La beauté de son ame répondoit aux charmes de sa personne & rien ne manquoit à mon bonheur. Il fut même augmenté par la naissance d'un Prince marqué d'une étoile sur le bras, ainsi que le Tout Puissant l'avoit ordonné. Je le nommai Mohabéd & je pris un soin tout particulier pour le faire élever. Mais Hélas ! J'éprouvai que le moment où l'homme se croit le plus heureux, est souvent le plus proche des revers les plus funestes. Mon épouse mourut deux ans après. Je fus si sensible à cette perte, que ne pouvant résister au violent chagrin qu'elle me causa, je tombai dangereusement malade, & je me crus sur le point d'aller rejoindre Beskallah. Cependant la nature, secondée

par les remèdes les plus efficaces , opéra le changement le plus favorable & le danger cessa ; mais rien ne contribua plus efficacement à mon entier rétablissement que les soins particuliers que me donna la jeune Makanni. Cette belle personne me prouva , dans ces momens critiques , un si tendre attachement que je ne pus m'empêcher d'y être sensible.

La grande conformité qu'elle avoit avec Beskallah , fit qu'elle eut moins de peine à trouver le chemin de mon cœur. Je ne pus à la fin résister à ses charmes. Je me déterminai sans peine à lui donner la main. Elle devint enceinte quelque tems après , & comme elle craignoit que le fils que j'avois eu de Beskallah , ne nuisit à celui qui devoit naître ; elle témoigna ses craintes à sa nourrice dans laquelle elle avoit une entière confiance.

Cette femme touchée du cruel état où la réduisoit cette crainte qu'elle ne pouvoit bannir , lui promit de faire bientôt cesser ses allarmes , en faisant disparoître le fils de Beskallah. Makanni , sans trop penser aux moyens que la nourrice pouvoit employer , l'assura

d'une grande récompense si elle réussissoit. Cette perfide , après avoir fait un paquet de toutes les hardes nécessaires à un enfant , y joignit plusieurs bourses d'or & plusieurs bijoux précieux , parmi lesquels se trouva la boîte qui renfermoit le portrait de Beskallah. Elle confia le tout à un Eunuque de sa connoissance , puis ayant trouvé le moyen de lui remettre le petit Mohabed , elle lui fit croire qu'elle agissoit par mes ordres secrets , & lui dit que mon intention étoit qu'il se transporta dans un autre pays , & qu'il élevât le Prince avec beaucoup de soin ; mais sans lui faire connoître sa naissance. Elle ajouta que j'avois des raisons importantes pour agir ainsi ; qu'il se gardât bien sur sa tête de révéler ce secret & ajouta qu'il trouveroit dans les coffres qu'elle lui remettroit , de quoi pourvoir à la subsistance du Prince & à la sienne.

Cet Eunuque qui sçavoit que j'avois beaucoup de confiance en cette malheureuse , obéit ponctuellement ; & lorsqu'on le crut assez loin , pour qu'on ne pût le découvrir , on vint me dire que mon fils étoit mort. Cette nouvelle me causa le plus violent chagrin.

Elle avoit trouvé le secret de tromper les femmes chargées de l'éducation du jeune Prince , par la crainte qu'elle sçut leur inspirer , si jamais je venois à découvrir que l'enfant avoit disparu. Elle fit enterrer un cercueil rempli de bois & bientôt on n'en parla plus.

Sur ces entrefaites l'infortunée Makanni s'étant blessé grièvement par une chute qu'elle fit, accoucha peu de jours après d'une fille morte , & ne lui survécut que de vingt - quatre heures.

Ces accidens réitérés me replongèrent dans la tristesse la plus violente. Réfléchissant sur les maux dont j'étois accablé tout-à-coup, la vie me devint à charge. Je ne cherchai plus que la solitude. Quelque tems après la vieille nourrice étant tombée malade , & se voyant à l'extrémité , me fit appeller , & m'apprit que Mohabed n'étoit pas mort. Elle me découvrit la trame horrible qu'elle avoit ourdie pour satsfaire l'ambition de Makanni , & mourut sans pouvoir me découvrir ce que mon fils étoit devenu. Je fis faire , mais envain , les perquisitions les plus exactes dans tous les Royaumes de l'Asie. Mes recherches furent inu-

342 *Suite des milie & une Nuits,*
tiles & je serois mort dans cette cruelle
incertitude , sans votre arrivée dans ma
capitale. La marque distinctive que vous
portez au bras , la possession de la
boëte , la ressemblance parfaite que
vous avez avec la charmante Beskallah ;
tout m'annonce que vous êtes Mohabed
mon petit-fils. Je rends grace au ciel de
cette découverte ; & j'en suis d'autant
plus flatté que vous me paroissez di-
gne de succéder aux illustres ayeux aux-
quels vous devez votre origine.

*Suite de l'Histoire d'Hazan-Moha-
bed & de la Princesse Zulmatide.*

Le Sultan d'Alep après ce récit , ne
put s'empêcher d'embrasser Hazan &
de lui prodiguer les marques de sa
tendresse. Hazan y paroissoit fort sen-
sible , & les recevoit avec autant de
joie que de respect. Voulant ensuite
répondre à l'empressement de son ayeul
qui désiroit sçavoir toutes ses aventures,
il lui fit un détail exact de tout ce
qui lui étoit arrivé depuis sa naissance.
Mouzacassem l'interrompit lorsqu'il vint
à parler des périls qu'il avoit courus
dans la caverne des Goules , & il lui

apprit que c'étoit à la marque qu'il portoit au bras , qu'il étoit redevable de son salut, puis l'ayant écouté jusqu'à la fin , il approuva son amour pour la Princesse Zulmatide , & fut d'autant plus flatté de cette circonstance , qu'elle le mettoit dans le cas de devenir l'allié du Calife.

Il lui dit que son dessein étoit de l'envoyer à Bagdad avec des dépêches pour le Commandeur des Croyans , par lesquelles , il lui faisoit part de l'heureuse découverte qu'il venoit de faire , & engageoit ce Prince à consentir à l'union de Zulmatide avec son petit-fils , qu'il reconnoissoit pour son légitime successeur. Il écrivit aussi au Sultan de Damas , pour le prier d'appuyer auprès du Calife la demande qu'il lui faisoit. Ces dépêches étant achevées, Hazan qui brûloit du desir de revoir l'objet de son amour, partit avec une suite aussi brillante que nombreuse.

Il se rendit d'abord à Damas , où il fut reçu par le Prince Agamir & la belle Zulfacar , avec les marques de la joie la plus vive & de la plus sincère amitié. Ils le félicitèrent sur le

hasard qui l'avoir fait reconnoître par le Sultan d'Alep & lui promirent de faire les plus vives instances auprès du Calife, pour l'engager à contracter une alliance qu'ils regardoient comme le plus grand bien qu'il put leur procurer. Hazan flatté de ces témoignages d'amitié, partit pour Bagdad où il arriva fort heureusement.

Le Calife qui l'aimoit beaucoup, le reçut avec toutes les cérémonies qu'il avoit coutume d'observer avec les envoyés des Princes Souverains. Il n'eut pas plutôt lue la lettre du Sultan d'Alep & celle de son fils, que faisant un cri de surprise & donnant les marques de la joie la plus vive, il descendit sur le champ de son trône & vint l'embrasser avec des démonstrations de tendresse qui surprirent le Divan qui ne pouvoit en deviner la cause. Cependant après l'avoir fait asseoir auprès de lui, ce Monarque crut devoir déclarer ce qu'il venoit d'apprendre, puis lui adressant la parole, Prince d'Alep, lui dit-il, je souscris d'autant plus volontiers à la demande du Sultan votre ayeul, que desirant depuis long-tems que Zulmatide prenne

un époux , je ne connois personne qui puisse vous être préféré. Je dois aussi reconnoître les services importans que vous m'avez rendus , en me conservant deux enfans qui me sont également chers. Mais vous connoissez la fierté de cette Princesse , & vous n'ignorez pas les dédains avec lesquels elle a reçu les empressemens de plusieurs Souverains , qui , séduits par les charmes , se sont présentés pour l'épouser. Comme je vous chéris trop pour souffrir que vous soyez , comme eux , la victime de son indifférence, je prétends la faire déclarer en cet instant même , en présence du Divan ; mais j'exige de vous , qu'en cas de refus , vous repreniez aussitôt le chemin d'Alep pour vous soustraire par votre absence , aux maux que cause pour l'ordinaire un amour méprisé. Il ordonna aussitôt à Mesrour chef des Eunuques , d'aller chercher la Princesse & de l'introduire au Divan.

Zulmatide qui n'ignoroit pas l'arrivée de Hazan qu'elle croyoit être seulement l'Ambassadeur du Sultan d'Alep , ne tarda pas à paroître ; mais l'heureux Hazan , surpris de la voir

346 *Suite des mille & une Nuits* ,

plus belle que jamais , osoit encore douter de son bonheur malgré les tendres assurances qu'il avoit reçues d'elle avant son départ. La vue baissée, il étoit comme un criminel qui attend son arrêt. La Princesse qui craignoit de faire appercevoir la joie que lui causoit la présence de son amant, étoit dans un trouble inexprimable ; mais, quel fut son désespoir, lorsque le Calife qui lui parloit toujours avec beaucoup de douceur s'adressant à elle d'un ton sévère, Princesse, lui dit il, j'ai toujours regardé la beauté comme un don du Ciel, dont personne n'est en droit de s'enorgueillir, puisqu'elle ne dépend que de la bonté suprême du Créateur; mais, toute femme est ingrate envers lui lorsqu'elle ne s'en sert que pour faire le malheur de ceux que lui soumet le pouvoir de ses charmes.

Las d'avoir vu long tems plusieurs Princes désespérés par vos injustes rigueurs, je prétends en rompre le cours, & prévenir les maux qu'une complaisance trop soutenue de ma part pouvoit à la fin faire retomber sur ma tête. Je ne vous ai mandée que pour vous donner un époux digne de vous, Je

veux absolument que vous l'acceptiez. Le Prince d'Alep vous demande en mariage pour le Prince Mohabed son petit-fils. Votre réponse va me décider sur le parti que j'ai résolu de prendre en cas qu'elle ne soit pas conforme à mes intentions.

Zulmatide parut effrayée de la sévérité du Calife. La proposition qu'il lui faisoit la révolta d'autant plus, qu'elle ignoroit quel pouvoit être ce Prince d'Alep dont elle n'avoit jamais entendu parler. Piquée au vif de ce que Hazan, qu'elle ne soupçonnoit pas être celui que le Calife lui propofoit, se fut chargé de cette commission & se croyant méprisée, elle fut quelque tems sans pouvoir répondre, les sanglots lui coupoient la parole; enfin, jettant un regard furieux sur Hazan, & n'osant fixer le Calife dont elle redoutoit la colère, elle protesta qu'elle souffriroit plutôt mille morts que de consentir à cette union. Ayant ensuite tiré son poignard de sa ceinture, elle voulut s'en frapper, mais Hazan qui se trouvoit près d'elle, prévint son désespoir en lui saisissant le bras, & lui sauva la vie pour la seconde fois.

348 *Suite des mille & une Nuits ,*

Eh quoi, Madame, lui dit-il, vous aimez mieux périr que de vous voir l'épouse du malheureux Hazan. De quel crime suis-je donc coupable envers vous ? ah ! de grace ; n'attendez pas à des jours qui me sont si chers, c'est moi qui dois mourir puisque j'ai perdu votre cœur.

Eh ! qu'y a-t-il de commun, reprit Zulmatide, entre le Prince d'Alep & vous ? c'est moi, reprit Hazan, qui suis Mohabed, Prince d'Alep, c'est lui que vous voyez à vos genoux.... Zulmatide étonnée, & doutant encore qu'il lui dit la vérité, jetta les yeux sur le Calife qui lui confirma ce que lui disoit son amant en lui montrant la lettre du Sultan d'Alep.

Elle passa rapidement du plus violent désespoir à la joie la plus vive. Hazan, saisit avec un transport inexprimable, une de ses mains qu'elle lui présenta par ordre du Calife, & ce Monarque ne voulant point différer plus long-tems le bonheur de ces deux amans, manda sur le champ le premier Cadi, & fit sans aucun délai conclure leur mariage en sa présence.

Ce fut alors qu'ils goûtèrent une félicité parfaite. La Princesse connut

enfin par la douce expérience qu'elle en fit, qu'il vaut mieux céder de bonne grace à la tendresse que d'être la dupe d'une fierté triste & ridicule, qui ne sert qu'à nous priver des plaisirs les plus doux.

Le Calife, pour manifester la joie qu'il ressentoit de cette alliance, ordonna des réjouissances publiques, qui durèrent jusqu'au jour fixé pour le départ de ces nouveaux époux. Ils partirent enfin pour Damas où ils furent reçus avec transport par le Prince Agamir & la Reine Zulfacar; & après quelque jours de repos, ils quittèrent cette Ville pour se rendre dans la Ville d'Alep.

Le Sultan qui les attendoit, & qui fut bientôt informé de leur arrivée, voulut qu'on préparât tout ce qu'il falloit pour leur faire une entrée magnifique. Ils trouvèrent les rues ornées de riches tentures & décorées de plusieurs arcs de triomphe, qui augmentoient la magnificence de cette cérémonie; mille cris de joie étoient dans les airs; mais la tendresse avec laquelle ils furent accueillis par le Monarque, les flatta bien plus que toute cette pompe.

Le Sultan d'Alep ordonna ensuite les plus belles Fêtes pour le jour de la cérémonie du mariage d'Hazan-Mohabed son petit fils , avec la belle Zulmatide. Afin que tout son peuple se ressentit de la joie qu'il éprouvoit par cet hymen qui lui promettoit la plus heureuse postérité , il fit publier à son de trompe dans toute la Ville , qu'il faisoit grace à tous ceux qui étoient détenus dans les Prisons , excepté ceux qui seroient convaincus de vols & d'assassinats. Cette ordonnance fut à peine rendue , qu'un vénérable vieillard tout tremblant se présenta au Palais du Sultan , & demanda à lui parler.

Les ordres avoient été donnés de ne refuser à qui que ce soit , pendant les huit jours qui suivroient la célébration du mariage de Hazan , l'entrée des appartemens. Le Sultan étoit alors avec Zulmatide , Hazan & le Visir. Que voulez-vous , dit le Sultan au vieillard qui s'étoit prosterné le visage contre terre , relevez-vous & parlez : Le vieillard se releva & lui dit : Seigneur, je fors des Prisons où depuis plus de soixante ans je suis enfermé. Je n'ai jamais pu savoir les raisons qui m'ont fait

perdre la liberté. L'art de guérir que j'employois gratuitement pour le soulagement des pauvres, m'avoient attiré beaucoup d'ennemis. Je n'ai jamais attribué ma détention qu'à leur extrême jalousie de mes succès. Vous m'étonnez, lui dit le Sultan : qui êtes-vous ? Seigneur, je m'appelle Philantre... Hélas!.. la foiblesse où je me trouve, ne me permettra jamais de vous faire, comme je le désire, le récit de mes infortunes.

Si vous vouliez ordonner que l'on me donnât un peu de nourriture, vous me rendrez la vie. Il y a plus de quarante-huit heures que je n'ai pris d'alimens. Le Sultan fit signe au Visir de procurer les plus prompts secours à ce vieillard. Le Visir obéit, & l'emmena avec lui. La physionomie respectable du Prisonnier avoit intéressé le jeune Prince & la Princesse en sa faveur ; ils demandèrent au Sultan sa protection. Il leur promit de ne point l'abandonner, si toutes fois il méritoit qu'on s'intéressât à son sort. Il étoit aussi impatient que Hazan & Zulmatide, d'apprendre les aventures de Philantre, que le Visir ramenoit par ses ordres.

HISTOIRE

Du vieillard Centenaire.

LE vieillard s'étant assis les jambes croisées sur un carreau, par les ordres du Sultan, commença ainsi : Seigneur, je ne me donnerai pas, comme tant d'aventuriers, des ayeux illustres & fortunés; je ne me dirai pas fils d'un Prince; la vérité est que je n'ai jamais sçu quel étoit l'auteur de mes jours, ni même le nom de la Ville où je suis né. J'ai cependant reçu une éducation au-dessus de celle qu'on donne ordinairement à un homme du commun. On m'a appris les langues; j'ai eu des maîtres de toutes les sciences, & je puis dire que j'avois acquis à vingt ans une réputation si étendue, que je crois lui devoir la longue captivité dont vos bienfaits viennent de me faire sortir.

De toutes les sciences que j'avois acquises, je m'étois attaché particulièrement à l'Histoire Naturelle. La Chymie, la Médecine, étoient mes

occupations favorites. Les découvertes heureuses que je faisois journellement dans la Chymie, pour l'humanité, me donnoient les plus douces espérances de contribuer un jour au bonheur des hommes, en leur prolongeant la santé, dont sans elle ils ne peuvent jouir. Aussi je puis dire que de tous les malades que j'ai secourus, aucun n'est mort entre mes mains. Pour acquérir encore plus de connoissances, je souhaitai ardemment de voyager. J'en fis part à celui à qui je devois toutes les lumières que je possédois. Mon ami, me dit-il, je ne m'oppose point à vos desseins.

J'oubliois de vous dire qu'il m'avoit expressément défendu de l'interroger sur ma naissance. Quand j'eus atteint ma vingtième année, il me prit un jour à l'écart, & me déclara que je ne me plaindrois jamais de la fortune, pourvu que je ne lui fisse aucune question indiscrete sur ceux qui avoient veillé jusques à présent à me rendre digne d'être utile à mes semblables : vous voyagerez, Philantre; & votre ami Marcel (c'étoit le nom de celui qui me surveilloit & dont les conseils m'ont

354 *Suite des mille & une Nuits ,*

toujours été salutaires) vous accompagnera. Contentez-vous de savoir que j'ai ordre de ne vous quitter qu'à la mort. Rien ne vous manquera. Je suis possesseur d'un talisman que je tiens de vos ancêtres. On ne peut me le dérober. Lorsque je le consulte, il me rend possesseur de toutes les sommes dont j'ai besoin, dans tel pays où je me trouve. Si je le perdois, vous & moi serions sans ressource.

Transporté d'aise au discours de Marcel, je l'embrassai & le conjurai de partir sur le champ. Volontiers, me dit il. Mais où prétendez-vous aller ? Parcourir les quatre parties du monde, repris-je avec chaleur, & surtout visiter ces fameuses pyramides d'Egypte, ces chefs-d'œuvres de l'art. Modérez-vous. Constantinople est une des plus grandes Villes de l'Europe & de l'Asie, & la plus voisine de notre Capitale ; nous commencerons nos voyages par visiter cette fameuse Bizance devenue aujourd'hui le séjour des Empereurs & Distributeurs des Couronnes. Je vous demande deux jours pour nous préparer à sortir de Moscou, avec la décence qui convient

à des étrangers , à qui l'honneur est plus cher que la vie.

Ces deux jours furent deux siècles pour moi. Enfin nous partîmes , & nous arrivâmes sans aucun accident , dans la Capitale de l'Empire Ottoman.

La peste ravageoit alors cette Ville au moment où nous y faisons notre entrée. Mais à peine eûmes-nous choisi un asyle convenable , que l'on vint nous apprendre que les portes venoient d'être fermées par ordre du Sultan. Il n'y avoit que les Ministres & les plus grands Seigneurs qui pouvoient entrer & sortir de la Ville à leur volonté.

Je ne pus être témoin des ravages de la peste sans frémir. Il me fut impossible de résister à la douleur de voir tomber à mes côtés des milliers de victimes de ce fleau périodique. Je me hâtai de prodiguer mes soins. , & bientôt je fus regardé comme un Dieu tutélaire. Aucun des malades à qui je les administrai ne succomba. A peine me donnois-je le tems de prendre un peu de sommeil. Marcel m'en faisoit la guerre ; mais pouvois-je goûter les douceurs du repos , lorsque des hom-

336 *Suite des mille & une Nuits,*

mes, lorsque mes frères aspiraient dans les tourmens les plus affreux ? J'avois fais transporter plusieurs malades dans ma maison, chacun d'eux demandoit, quel est ce généreux Etranger qui affronte ainsi les horreurs du trépas, pour soulager les semblables ? j'étois béni, & mon cœur étoit content.

Bientôt ma réputation s'étendit des cabanes du pauvre dans les Palais des grands. Le Visir Ibrahim me pria un jour de me transporter chez lui, pour me consulter sur la maladie d'une de ses filles. Il étoit à la campagne, distante de Constantinople de quelques milles. J'eus beaucoup de peine à me déterminer à quitter le grand nombre de malheureux à qui ma présence étoit nécessaire, pour aller donner mes soins à une seule créature que le hasard avoit fait naître fille d'un grand. Les instances multipliées qui me furent faites, me déterminèrent, & je partis après toutes fois avoir donné à Marcel dont l'intelligence m'étoit connue, des renseignemens nécessaires pour pouvoir me remplacer auprès de mes malades pendant mon absence.

Je fus reçu par le grand Visir avec

les démonstration de la joie la plus vive, & le débarrassant du cérémonial, il m'introduisit soudain dans l'appartement de sa fille.

En traversant cette superbe demeure, je ne considérois que superficiellement la magnificence qui la décoroit, je ne pus cependant m'empêcher d'éprouver une sorte d'admiration, mêlée de chagrin. Toutes les femmes que je rencontrois sur mon passage, étoient toutes voilées. Le voile est une injure à la beauté, comme il est une faveur pour la laideur; mais le sexe en Asie n'a nul besoin de ces secours, & ces voiles importuns me chagrinoient, d'autant plus que, dans ce magnifique asyle, on éprouvoit par-tout des sensations voluptueuses. L'air étoit embaumé des vapeurs les plus odorantes; je respirois avec elles le besoin du plaisir & de la volupté. Ces effets confus que j'éprouvois avec force, font pour les Orientaux des effets nuls; mais moi sortant des montagnes glacées du Nord, respirant à Constantinople les vapeurs les plus infectes, luttant sans cesse contre les horreurs de la peste, je

devois & je pouvois éprouver un plaisir inconnu à tout autre.

J'arrivai au lit de la belle malade. Il étoit entouré de Médecins Arabes & Juifs qui m'attendoient pour ouvrir leur consultation. Je dis au Visir, à qui je parlai Chaldéen, que je ne consulteroïs point avec ces Docteurs, dont les regards avides & envieux me dévoreroient tout entier, & que je voulois être seul, absolument seul avec sa fille.

Quoique les bienféances Turques, me répondit Ibrahim, s'opposent à cette innovation, j'aime trop ma fille pour ne pas le permettre puisque vous l'exigez, & il ordonna à tous ces scientifiques personnages de se retirer. La fureur étoit allumée dans leurs yeux, mais je la redoutois peu, & Ibrahim m'ayant quitté lui-même, je restai seul avec Zéléide.

De tout ce que j'avois appris de la maladie de cette jeune Princesse, j'avois tiré de ces signes commémoratifs des inductions possibles, & que l'évènement justifia : elle étoit attaquée d'une fièvre lente & continue qui la détruisoit en détail ; je m'étois déjà formé, dans

cette seule hypothèse, un plan de questions préparatoires.

J'étois assis sur des carreaux, près du lit de Zéléide, &, à peine avoit-elle jeté les yeux sur moi lorsque tous les Médecins l'entouroient : elle interrompit ce silence, & d'une voix, à demie-éteinte, m'adressa ces paroles :

« Qui que vous soyez, ne venez point troubler les derniers instans d'une vie, que je désire déposer bientôt dans le sein de l'Eternel : envain on veut retenir cette existence qui s'enfuit. Mahomet m'appelle dans sa gloire ; sans doute s'il me laisse encore sur la terre, c'est pour me purifier par les douleurs ; il faut un cœur pur, &..... le mien est déchiré !..... » Ici les pleurs entrecoupèrent sa voix. Je ne viens point, lui dis-je, troubler vos derniers momens ; je viens pleurer avec vous, Zéléide, daignez m'entendre ? Regardez-moi, non comme le tourment de vos derniers momens, mais comme un consolateur qui doit être le dépositaire de vos secrets : vous ne devez pas les emporter au tombeau. Il est affreux dans cet instant terrible & suprême, de n'avoir point à épancher

ses douleurs dans le sein de l'amitié. Je veux être votre ami, Zéléide, j'ose croire en être digne, personne ne nous écoute : je l'ai ainsi ordonné, parce que j'ai pensé que vous vous rendriez à mes instances. J'ai lu dans ce cœur que vous croyez impénétrable à mes yeux, & je viens au nom de l'Eternel, vous ordonner de vivre !.....

Ces dernières paroles, fortement accentuées, la chaleur de mes expressions, tout, dans ce moment, me donna le ton imposant & persuasif qui m'étoit nécessaire pour obtenir un ascendant suffisant sur l'esprit de ma malade, & Zéléide, étonnée, émue, n'osa contempler mes traits, sans doute prononcés avec énergie. Je lui parus un être extraordinaire. La faiblesse de ses organes ajouta à cette circonstance décisive, & elle me répondit avec une sorte de vivacité respectueuse : « Envoyé de Mahomet, car tu n'es sans doute pas un homme, sois mon guide & mon protecteur vers l'Eternité ! Ah ! si tu étois un homme, tu serois mon ami. Ne connois-tu pas mes ennuis, mes chagrins?... Tu ne ressembles pas au tyran
de

de ma vie. Eh bien ! il étoit beau comme roi. Je le ferrois contre mon cœur, le sien repoussa les palpitations du mien. Ce qui causoit son émotion n'étoit pas la noble passion que j'éprouvois. Pourquoi la lâcheté & la bassesse fouillent-elles l'humanité ? Pourquoi la laideur n'est-elle pas le partage du méchant ? Méchant ! lui ! oh ciel ! qu'il m'en coûte pour le haïr. Vois tu cette fenêtre, c'est là que je le contemplois, un soir ! — Oh non, il étoit jour, car il faisoit toujours luire le plus beau jour auprès de moi. — Eh bien par cette fenêtre, je le voyois faire couler son sang pour me prouver qu'il seroit mon ami. — Non, je n'aimois point cet usage barbare ! il n'en avoit pas besoin ! — Ici une pause douloureuse m'attesta qu'elle avoit avalée du poison : elle me le confirma bientôt par ces paroles.

Il étoit las de mes baisers. — Ils étoient pourtant plus ardents que les siens qui me souillèrent aux yeux de l'Eternel & de ma conscience. — Mais je ne dois pas résier sur la terre, parce qu'il est sur la terre. Une barrière éternelle doit séparer le bon du méchant. Tiens, porte ta main sur mes flancs,

sens-tu le feu qui les consume ? C'est ce feu qui me purifie : la mort circule dans mes veines. — Non , ce n'est pas la mort , c'est le bonheur.... Oui , mon bonheur , c'est de ne plus être.....

Cette longue déraison fut cause d'un évanouissement dont la longueur commençoit à m'effrayer, lorsque je m'avisai de lui faire avaler quelques gouttes d'un élixir de ma composition qui la fit passer de cette léthargie momentanée à un sommeil tranquille & profond ; & , en plaignant cette malheureuse victime de l'amour , qui me paroïssoit avoir été trahie , je me retirai malgré les instances du Visir , qui vouloit que je restasse , en lui promettant de revenir le lendemain.

Après avoir passé la nuit à Constantinople , je revins comme je l'avois promis. Zéléïde avoit dormi d'un sommeil profond , & son réveil avoit rempli le Visir d'étonnement, d'admiration & de crainte. Elle étendoit ses bras & ne prononçoit que ces mots entrecoupés : où est-il , ce Dieu tutélaire ? — Pourquoi disparoît il au moment où je le cherche ? Ange de lumière ? ... Enfin tout ce qu'une imagination asiatique

& ardente peut enfanter, Zéléïde le prononçoit.

Lorsqu'elle eut entendu ma voix, elle s'agita au point que ses femmes ne pouvoient modérer ses élans. Je voulois la mort, s'écria-t-elle, en me voyant, & vous rappelez mon existence, fera-ce pour mon bonheur ? Je la priai de modérer une effervescence qui pouvoit lui devenir nuisible, j'étois bien aise de l'entendre parler, s'il étoit possible, avec un peu plus de raison que la veille. Je fis entendre à Ibrahim, qu'il étoit indispensable que nous restassions seuls ; & avec un peu plus de difficulté que la veille, il y consentit, & se retira.

Eh bien ! lui dis-je, belle Zéléïde, vous plaindrez-vous de mes bons offices ? Les regarderez-vous comme le tourment des derniers momens d'une existence que vous voulez terminer ? L'amour Arrêtez, interrompit-elle, & ne me parlez point de lui. Son souvenir me déchire, me dégrade, m'anéantit. Le tems seul, pourra apporter quelque soulagement aux maux qu'il me cause. Si le calme renaît un peu dans mes sens, long-tems égarés,

364 *Suite des mille & une Nuits*,
boulversés ; dites-moi, généreux étranger, qu'elle reconnoissance pourra équivaloir vos bons services ?

La seule que je desiré , lui dis-je , c'est de rétablir le calme parfait de votre ame , par l'aveu de cette passion fatale qui pèse sur votre cœur : voilà le prix que je mets à mes services. Si c'est exiger plus qu'ils ne valent , songez du moins , que votre confiance est méritée ; l'ami des hommes sçait garder un secret.

Le grand moyen de guérir les maladies du corps , c'est de s'emparer de la confiance du malade , c'est d'employer toutes les ressources de son esprit pour obtenir sur celui de son malade , l'ascendant nécessaire à sa guérison. Les maux sont renforcés , aggravés par l'imagination qu'il faut dompter pour la guérir , & , dès lors qu'on y est suffisamment parvenu , il est indubitable que la cure est au moins à moitié.

Je l'avois cet ascendant sur Zéléïde , & elle me fit la longue énumération , de tems à autre entrecoupée par des accès de délire , des maux de son tendre cœur — Un Espagnol avoit arboré le turban pour lui plaire. Aimable sé-

ducteur , il avoit gagné l'amitié d'Ibrahim , auprès duquel il occupoit un poste éminent. Sous les apparences d'une vie retenue & austère , il avoit extorqué sa confiance illimitée ; & , malgré les obstacles presque insurmontables , il étoit néanmoins parvenu à force de soins & d'argent , à mettre des esclaves dans ses intérêts , & , par ce moyen de jouir du plaisir de voir souvent Zéléide. Inconstant & perfide , après l'avoir séduite & deshonorée , il mit le comble à ses crimes en abusant assez de la confiance de son illustre patron , pour lui voler une grande quantité de pierreries , & retourner avec ses richesses dans sa Patrie , où il rentra dans le sein d'une religion qu'il avoit abjurée.

Les pleurs de la honte couloient pendant ce récit , sur les joues de Zéléide. Jugez , continua-t-elle , de l'excès de ma douleur , en apprenant cette infâme conduite !

Votre cœur , quoique tendre , est trop vertueux , lui dis-je , belle Zéléide , pour qu'il puisse conserver le souvenir d'une passion qui le dégrade & flétriroit votre vie. Je garderai votre secret ; j'oublierai même qu'un pareil

monstre ait pu exister. Calmez-vous , rappelez la vertu dans un cœur fait pour la connoître & l'aimer. Avant de vous quitter , je vais vous donner encore quelques gouttes d'un breuvage bienfaisant , qui pourra achever le bien-être que vous éprouvez depuis hier : j'approchai de son lit , d'où elle sortit une main d'une blancheur éblouissante , qu'elle me tendit avec l'expression du sentiment. J'eus de la peine à m'interdire le plaisir que j'éprouvois à fixer les yeux qui cherchoient les miens avec inquiétude , je sentis que j'adorois Zéleïde , & je crus entrevoir qu'elle oublieroit un infidèle.

Toutes ces réflexions me causèrent assez de distraction pour que Zéleïde s'en apperçut : Qu'avez-vous donc , me dit-elle , généreux étranger ? Vous paroissez souffrir ? Non, Madame, non , mon âme ne confond point le plaisir avec la douleur ; mais je sens que ne dois pas rester ici plus long-tems. Vous n'avez plus besoin de mes services , je regarde votre guérison comme très-assurée , si vous voulez suivre le régime auquel je prétends astreindre votre moral & le physique. Je retourne à

Constantinople , d'où j'espère partir bientôt pour l'Egypte , & je jouirai du bonheur de vous voir avant mon départ , si vous daignez me le permettre. Pendant ce discours , Zéléide paroissoit plongée dans des réflexions profondes : je m'arrachai à ces lieux où je respirois l'amour , & j'allai retrouver le Visir à qui je fis une fausse confiance sur la maladie de sa fille , qui , lui disois je , par une pudeur pardonnable à sa délicatesse , avoit craint de faire des aveux que j'avois sù obtenir ; qu'en suivant le régime que je lui avois laissé par écrit , j'étois sûr de sa guérison , & que je partoisois avec la douce satisfaction d'avoir pû lui prouver ma bonne volonté & mon plaisir à être utile.

Vous ne partirez point ainsi , me dit-il , sans être présenté au Grand-Seigneur qui désire vous voir. Je vous prie , ajouta-t il , en tirant de dessous sa robe , une boîte , enrichie de brillans , d'accepter cette foible marque de ma reconnoissance ; j'espère vous en donner des preuves plus dignes de vous : voilà un esclave fidèle & intelligent ; qui connoît toute l'Egypte , & qui vous y servira de guide. Il est

368 *Suite des mille & une Nuits ,*

en outre porteur des sommes & des recommandations suffisantes pour tel long voyage que vous y fassiez.

J'accepte votre esclave, lui dis-je, pour vos richesses je n'en ai pas besoin : je n'accepte rien, absolument rien : Laissez-moi jouir du prix de mes services par le plaisir que j'ai eu à vous les rendre. Quoi ! s'écria Ibrahim, vous refusez cette boîte, qui renferme le portrait de Zéleide, & qu'elle me charge de vous donner !... Je ne pus résister à la nouvelle marque d'intérêt que cette tendre Princesse daignoit m'accorder, & j'en acceptai cet honorable témoignage que j'ai toujours conservé avec un soin respectueux.

Nous partîmes ensuite, Ibrahim & moi, avec toute sa suite, pour Constantinople, où, à peine fûmes nous arrivés, qu'il me présenta à Sa Hautesse. Je sortis de l'entretien qu'elle daigna m'accorder, comblé de ses bontés & des démonstrations de sa bienveillante : elle ordonna qu'on me portât des fourrures, & un poignard enrichi de pierreries, que je trouvai en rentrant chez moi.

Je restai quelques jours à Constan-

tinople où la peste avoit cessé ses ravages , & , après avoir fait tous mes préparatifs de départ , j'allai prendre congé de Zéléïde & du Visir. Ce dernier entretien fut douloureux pour moi. Je tairai ici ce que Zéléïde avoit fait pour me retenir en Asie ; ces détails sont étrangers ; mais je dirai seulement , que je fus obligé de fuir avec précipitation , un pays dont je ne pouvois plus être tranquille habitant , & dont mon honneur & mes principes m'interdisoient le séjour.

Je répandis , avant de partir , quelques bourses de sequins dans les maisons des indigens que j'avois rendu à la vie , & une caravane se disposant à se mettre en marche pour Alexandrie & le Caire , je fis mes adieux à Constantinople , emmenant avec moi Marcel & Mérode (ce dernier étoit l'esclave dont Ibrahim m'avoit fait le don).

Tous ceux qui composoient cette caravane , me traitèrent avec beaucoup de considération & d'égards. Nous marchions à petites journées , moi , encourageant & soulageant les voyageurs par mes discours , & eux , m'écoutant avec une vénération dont leur opinion

370 *Suite des mille & une Nuits ,*

seule faisoit les frais. Nous n'eûmes aucun événement remarquable sur notre route. Notre bonne contenance & notre grand nombre intimidoient les pelotons d'Arabes qui voltigeoient autour de nous.

Après quarante-cinq jours de marche , nous arrivâmes à Alexandrie. En entrant dans cette Ville , autrefois si fameuse , qui n'offre plus aujourd'hui que les débris d'une antique splendeur , je fis les réflexions les plus amères sur les vicissitudes humaines. Par-tout dans son enceinte , le tems exerça ses ravages ; par-tout , la main destructrice a gravé son pouvoir. La voilà donc , me disois-je , cette Egypte , cette mère de toutes les antiquités historiques ! ce berceau magnifique des sciences & des arts ! Elle qui , pendant des siècles , se suffisant à elle-même , restoit fièrement isolée du reste de la terre ! La voilà victime des découvertes que la navigation enfanta ! Après avoir long-tems négligé la Méditerranée dans la crainte de communiquer avec aucun peuple , les indiscrets Egyptiens tournèrent leurs voiles vers la mer des Indes , vrai canal des richesses & des maux qui les suivent.

Je te salue , ô ville jadis si fameuse ! honorée du nom du plus grand des conquérans ! qu'es-tu devenue , toi qui fus jadis , dans ces vastes contrées , le siège de son Empire ? Cette Alexandrie , magnifique entrepôt des richesses de l'Inde , pour l'arrivée desquelles Ptolémée-Philadelphe fit construire à grands frais le port de Bérénice , offre à peine aujourd'hui quelques vestiges de sa première & superbe enceinte , à peine en découvre-t-on du fameux canal qui partoît d'un des bras du Nil pour aller se décharger dans le Golfe Arabique. Ce canal , qui avoit 50 lieues de longueur , 25 toises de largeur , & la profondeur dont pouvoient avoir besoin les bâtimens destinés à le parcourir , a totalement disparu.

Mérode , qui déjà avoit parcouru ces vastes contrées avec un neveu du Visir Ibrahim , me conduisit chez un négociant Hollandois , nommé Van-Derberg , qui , depuis quelques années , avoit fixé sa demeure à Alexandrie. Après avoir passé les premières années de sa vie dans le commerce & les voyages , il restoit en Egypte seulement pour s'instruire & s'assurer de

l'état de l'ancienne Egypte par ses monumens; connoissance dont l'histoire ne nous a donnée que des notions fort imparfaites.

Je me présentai chez lui avec mes lettres de recommandation. Le respectable Hollandois m'offrit tout ce qui pouvoit m'être commode & agréable. Après avoir servi son pays par des négociations heureuses, son dessein étoit de l'enrichir par des découvertes scientifiques. Interrogeons ensemble la nature, me dit-il, les élémens, le ciel, le tems !....

Je reconnus à ce langage de combien de grandes choses ce Hollandois étoit occupé, & je m'estimai heureux de le trouver dans des dispositions aussi favorables à mes inclinations.

J'employai quelques jours à me remettre des fatigues de mon voyage, pendant lesquels je ne vis point du tout mon hôte, que j'avois prié de me laisser jouir de moi-même pendant cet espace de tems. Le commerce des hommes est fans doute nécessaire à l'homme civilisé; mais malheur à celui qui ne peut jouir avec plaisir de cette contemplation qui agrandit l'ame & la place au-

dessus de ce point où nous rampons accablés de misères !

Quelques jours après mon arrivée, Mérode me remit une lettre que lui avoit confiée, avant mon départ, la fille du Visir Ibrahim, avec ordre exprès de ne me la remettre que lorsque je serois arrivé en Egypte. Cette malheureuse femme m'y faisoit, dans les termes les plus expressifs & les plus tendres, l'aveu de la passion que j'avois fait naître dans son cœur.

« Ame de ma vie, m'écrivoit-elle,
» toi qui me fais chérir l'existence ;
» pourquoi le miel qui découle de tes
» lèvres, est-il descendu dans mon cœur ?
» Cette existence que tu me conserves,
» me deviendra odieuse. O mon Dieu
» tutélaire ! Je suis ton esclave, or-
» donne . . . Quels feux me dévorent,
» lorsque je pense à toi ! Sans doute,
» c'est Mahomet qui t'envoya sur la
» terre ! Non, tu n'es pas un homme,
» tu n'en eus jamais l'image terrestre.
» Ange de lumière, pourquoi vas-tu
» disparaître ? Dédaignes-tu l'hom-
» mage d'une mortelle ? Mais, je le
» sçens, l'aveu de ma honteuse erreur
» t'écarte de moi : tu vas me fuir ;

374 *Suite des mille & une Nuits* .

» comme l'ange du Seigneur évite l'hor-
» rible approche de l'ange des ténèbres!
» Eh bien , au moment , où , dans
» les bras d'une autre, tu goûteras peut-
» être , un bonheur plus vif & plus pur
» que celui que ton humble esclave
» eut pu te procurer, je serai , moi ,
» dans la nuit des tombeaux : adieu. »

La lecture de cette lettre me fit tressaillir , & fit renaître dans mon cœur les mouvemens que je voulois étouffer dans leur naissance ; j'éprouvai qu'il en coûtoit beaucoup à une âme sensible pour ne pas se livrer à la douceur d'aimer ; & les palpitations violentes de mon cœur , lorsque je pensois à la tendre & malheureuse Zéléïde m'avertissoit assez de ma foiblesse & des sentimens qu'elle avoit fait naître.

Après m'être remis entièrement des fatigues de mon voyage , j'allois conférer avec mon savant Hollandois. Avec quelle peine je m'arrachais à ces sublimes entretiens ! Nous allions tous les jours visiter ces terrestres attestations des ravages du tems ; à chaque pas , nous trouvions de nouvelles matières à nos observations. J'aurois voulu que rien n'échappât à nos regards. J'interrogeois

les pierres , les marbres , les granits , qui , si j'ose le dire ainsi , me peignoient avec éloquence, la grandeur de ceux qui les avoit élevés. Des colonnes brisées , renversées ; des statues mutilées ; tout, dans sa destruction même , annonçoit encore le génie de leurs auteurs.

Enfin je voulus voir ces étonnantes Pyramides qui n'offrent aux yeux du voyageur indifférent que de vastes amas de pierres , tristes & muets enfans de l'orgueil des Egyptiens. Ce ne fut pas sans un frémissement religieux que je contemplai ces masses énormes , qui , seules , osèrent insulter au tems & braver ses efforts.

Pouvois-je m'imaginer que ces fameuses Pyramides n'avoient été élevées par le peuple le plus sage & le plus instruit qu'il y eût jamais sur notre globe , que pour contenir seulement les cendres inutiles de leurs Rois ? Non , me disois-je , non , l'Egypte n'a jamais enfanté , même lorsque le luxe la dégradait , des pareilles preuves d'un orgueil insupportable. Quoi ! des hommes aussi grands que les Egyptiens auroient sacrifié des siècles à l'édification de ces sépultures ! Mes réflexions , fondées sur

le caractère distinctif de ces peuples , étoient justes , & l'événement surpassa mon attente.

Avant moi , nul étranger , peut-être , n'avoit osé tenter de pénétrer dans ces vastes tombeaux ; j'osai en concevoir le dessein. Je le communiquai à M. Van-Derberg , qui me répondit que dès long-tems il en avoit eu lui même le projet , mais que les difficultés insurmontables qui s'étoient offertes à chaque pas , lui avoient fait regarder son exécution comme impossible.

Je veux , me dit-il , aller voir Palmyre , pleurer sur ses ruines , & , à notre retour , si vous voulez m'y accompagner , nous tenterons de nouveaux moyens pour réussir dans cette entreprise.

Je consentis à l'accompagner : placée dans un de ces rares cantons de l'Arabie , où l'on trouve des arbres , de l'eau & des terres susceptibles de culture , Palmyre jadis servoit d'entrepôt aux marchandises que les Indiens déposeroient sur les bords de l'Euphrate. Quoique située entre deux grands Empires , celui des Romains & celui des Parthes , il lui fut long-tems permis d'être indépendante.

A la fin, Trajan la soumit, mais sans lui faire rien perdre de son opulence. Ce fut même pendant les 150 ans qu'elle fut Colonie Romaine, que s'élevèrent dans ces murs, ces temples, ces portiques, ces palais dont les ruines ont causé tant de surprise & d'admiration.

Sa prospérité lui devint fatale : le jaloux Aurelien détruisit de fond en comble cette Cité célèbre. Ce Prince, il est vrai, permit ensuite de la rétablir & de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avoient échappé aux calamités de leur patrie. Mais il est plus aisé de détruire que de réparer ; le siège du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint successivement un lieu obscur, une forteresse peu importante, & enfin, un misérable village, composé de trente ou quarante cabanes, construits dans l'enceinte spacieuse d'un édifice public, qui nous parut avoir été autrefois très-magnifique.

Nous observâmes à côté de cet édifice, un obélisque tronqué, sur lequel étoit inscrit le nom d'Albuquerque, ce fameux Général Portugais, qui, en 1507, porta la désolation dans ces cantons.

Nous séjournâmes quelques jours au milieu de ces ruines fameuses. Après les avoir longuement examinées, nous regrettâmes de ne pas avoir vécu dans le siècle de la splendeur de ces monumens. Nous profitâmes de l'escorte de quelques Turcs qui retournoient au Caire, & nous revînmes en Egypte, plus tourmentés que jamais du désir de voir ces fameuses & étonnantes Pyramides.

Nous y arrivâmes enfin, non sans peine. Mais que ne fait-on pas pour se contenter ? La plus haute des Pyramides fut celle que nous choisîmes pour faire nos observations. Munis de tout ce que la prudence humaine peut suggérer, afin de les parcourir avec fruit & sûreté, nous avançâmes impatientement vers son entrée, nous avions un plan exact de tout son intérieur. Après avoir vu ce que d'autres avoient observé avant nous, nous nous regardâmes tristement, Van-Derberg & moi, comme des hommes dont l'avidité curieuse n'étoit rien moins que satisfaite ; nos regards se promenoient avec inquiétude autour de nous. Est-il possible, dis-je à M. Van-Derberg, que nous ayons tout vu ? Je ne puis

le penser , répondit-il ; il faut redoubler de courage dans nos recherches : elles ne seront pas toujours vaines. A ces mots , il prit un flambeau des mains de Marcel , j'en fis autant de celles de Mérode , & les ayant allumés , nous nous mîmes à parcourir des yeux toutes les surfaces.

La patience commençoit à nous échapper , & notre activité foiblissoit , quand nous apperçûmes un marbre incrusté d'hyéroglyphes dont la première figure me parut avoir un sens qui me frappa. Dans les plus grandes difficultés lorsque l'on tient un fil , il ne s'agit que de le suivre avec discernement , & il ne peut manquer de nous mener à leur solution. Comme tous les murs étoient marqués de figures , nous y faisons peu d'attention ; & nous aurions infailliblement passés légèrement sur celles du marbre comme sur les autres , sans un oiseau , qui étoit la première de ces figures & dont l'attitude me parut avoir une expression que je fus curieux d'approfondir.

Cet oiseau , avec la patte levée , son bec tourné dans un sens , ne voudroit-il pas dire : montez de ce côté ? Mais non ,

me dit M. Van - Derberg , nous ne voyons aucune trace de montée ni d'escalier. Ici je donnai quelques coups de la pomme de ma canne sur le marbre , & , l'entendant raisonner , je ne doutai point qu'il n'y eût du vuide derrière ; M. Van-Derberg fut aussi de cet avis , & nos compagnons ayant faisi notre intention , en deux minutes , le marbre fut enlevé , & nous laissa voir un escalier pratiqué dans le mur. Alors j'examinai le second hyéroglyphe , & voyant un escalier dont le nombre de marches étoit le même que celui qui étoit dessiné sur le marbre , je ne doutai pas qu'en saisissant de même le sens des autres figures, nous ne vinssions à bout de mettre à fin l'aventure la plus singulière , dont la curiosité humaine puisse se faire une idée.

En conséquence , je copiai fidèlement toutes les figures du marbre , après quoi nous montâmes l'escalier découvert , précédés par un de nous

A peine avoit-il fait quelques pas , qu'il recula de frayeur , en se précipitant vers l'escalier , & nous y entraînant nous-mêmes ; les mots de serpent qu'il prononçoit , nous firent con-

noître la cause de son épouvante. Je regardai ici ma table hyéroglyphique, y ayant vû un œil & un fabre, nous comprîmes qu'on ne pouvoit passer cette pièce, sans prudence & sans armes. Alors nous étant mis en défenses avec Mérode, qui, dans son enfance, avoit combattu les fortes d'animaux qu'il venoit de voir, nous nous élançâmes dans cette première pièce, où notre présence excita parmi les plus furieux reptiles que l'œil de l'homme ait jamais pû envisager, des sifflemens horribles. La tête du premier de ces monstres, qui s'élança sur nous, fut dans l'instant séparée de son corps, par l'adroit & brave Mérode; je fis plusieurs tronçons du second qui vint à nous; trois ou quatre autres, successivement furent sabrés. Il est à croire que l'instinct les détermina à s'éloigner; car après cette exécution, le passage devint libre.

Nous nous jettâmes dans un défilé à pente douce; & Mérode s'étant mis à l'arrière-garde dans le dessein de faire face à l'ennemi, nous suivîmes, pendant près d'une demie heure cet étroit passage, au bout duquel nous trouvâmes

382 *Suite des mille & une Nuits,*
un souterrain , avec un escalier très-rapide : il seroit trop long de vous détailler les diverses épreuves par lesquelles nous passâmes.

Nous avions déjà descendu plus de 2000 marches , traversés plusieurs galeries & nos flambeaux étoient presque à leur fin , quand nous trouvâmes un espèce de corridor dont le sol étoit incliné. Après avoir marché quelques minutes , avec un courage que ni la moiteur du terrain , ni l'appréhension des reptiles venimeux , n'affaiblissoient , nous parvînmes à une pièce spacieuse & brillante de tous les feux du prisme le plus pur , notre vue en fut soudain accablée ; peu-à-peu ce sens si délicat reprit en nous toute sa force , & notre ame alors fut toute en lui. Nous vîmes le spectacle ravissant de mille arcs-en-ciel , se croisant en tous sens & variant leurs couleurs étincelantes à chaque mouvement que nous faisons ? Ce prodige de cristallisations ne peut être imaginé que par nous qui l'avons vu. Mais l'homme n'a reçu du ciel qu'une somme de moyens pour sentir ; il n'est plus qu'une combinaison passive des élémens ; c'est ce que

nous éprouvâmes : éblouis, transportés notre ame fut bientôt dans un état d'ivresse qu'elle ne pouvoit plus soutenir, nous sentîmes nos genoux fléchir, un lit de mousse légère se trouvant sous nos pas, nous nous y laissâmes tomber sans dessein, & le sommeil vint nous y surprendre avant que nous nous fussions dit une seule parole.

J'ai besoin de toute votre confiance, pour achever de raconter ce qui me reste à vous dire; car toutes les fois que je me rappelle mes infortunes, je doute, moi-même, qu'elles me soient arrivées. Je crois que mon existence est un vrai songe dont la mort sera le seul réveil; quelquefois, je pense que tout ce que j'ai vu n'a été que l'illusion du sommeil.

J'ai dit que nous nous étions endormis: je ne fais combien dura notre sommeil; mais à mon réveil, je ne vis plus rien; l'éclat de cette voûte radieuse avoit disparu; & je ne puis m'en ressouvenir sans un serrement de cœur inexprimable. M. Van-derberg & mes deux compagnons de voyage, mes seuls amis me perdirent; ils n'étoient plus à mes côtés. J'eus beau les appeller, ils ne

384 *Suite des mille & une Nuits,*

me répondirent point. Je restai immobile. Un tel changement de scène, me rendit comme étranger à moi-même : j'éprouvai une confusion, un bouleversement d'idées, qui jetterent mon esprit dans un abîme d'incertitudes. La seule pensée raisonnable qui me vint, ce fut de trouver impossible que je veillasse. Je me souviens parfaitement que je m'étois si bien persuadé qu'il étoit absurde que je ne dormisse point, que je fermais les yeux exprès, pour me rapprocher de l'état qui me paroissoit le seul vraisemblable.

Mais presque toute ma raison revint en me sentant pénétrer par une fraîcheur soudaine ; je portai la main machinalement à mes côtés, & elle s'enfonça dans quelques pouces d'eau qui couvroient le terrain ; je fis un mouvement de surprise, & l'eau que je fis jaillir sur moi, après m'avoir un instant, fait tout à-fait revenir le jugement, faillit à me le faire perdre pour toujours. Je sentoïis ma tête se renverser ; mais faisant un effort pour me rappeler à moi-même, je me levai fièrement & comme un homme prêt à braver tous les périls. Mes premiers mots nommèrent

nommèrent mon ami & Marcel; l'écho de ces voûtes profondes les répéta mais inutilement. Après les avoir mille fois appelés, j'entrai dans une fureur impossible à décrire : il me sembla que l'enfer étoit acharné à me tourmenter : mes mouvemens rapides & sans but étoient les convulsions de la rage; je courais cà & là en criant comme un forcené; ce délire cessa un peu par son propre excès. En ce moment je m'aperçus que l'eau me gagnoit insensiblement les genoux : je laisse à penser quel fut ici mon désespoir; il n'y a point de langue pour le rendre. Tout ce que le comble de la démence & de la fureur peut suggérer, je le dis & je le fis. En allant & en venant ou trépignant, le pied me manqua & je tombai dans l'eau qui me venoit presque alors à la ceinture. Malgré ma douloureuse & désespérante situation, la perte inévitable de cette vie qui ne nous est donnée qu'une fois, me fit revenir un peu les sens; je me relevai précipitamment à la vue du péril éminent dont rien ne pouvoit me garantir; mes cheveux se dressèrent, mon cœur palpita violemment; enfin ne doutant plus que je

n'allasse incessamment paroître devant l'Eternel, je voulus, pour en être moins indigne, me résigner à ses décrets. Déjà mon ame s'élançoit vers lui, quand je me sentis heurter rudement. Déterminé à mourir, on ne craint plus rien : aussi éprouvai je plus de surprise que de frayeur. Le corps qui m'avoit frappé tournoit lentement autour de moi en me pressant ; ma main s'y porta, le parcourut C'étoit une petite nacelle ! Est-il bien possible, me dis je en achevant de la parcourir de mes mains avides ? N'en doutant plus, je m'élançai dedans avec un pressentiment que la Providence ne vouloit point encore ma mort ; & m'étant assis, j'attendis avec courage & quelque espoir, ce qu'il lui plairoit d'ordonner de moi.

Mon ame avoit éprouvé successivement tant de secousses violentes, qu'à peine m'étois-je apperçu du froid de l'eau dont mes habits étoient presque trempés ; je commençai à le trouver très-incommode. Mon corps étoit dans une vibration continuelle, & mes dents craquoient avec force. De moment en moment cet état devint plus supportable ; il me parut que l'air s'adou-

cissoit; mais tout ce qui me sembloit être, je n'y croyois plus; j'avois perdu toute confiance en mes sens: je craignois de me livrer à quelques pensées favorables dans la crainte que le malin génie qui me paroissoit obstiné à me tourmenter, ne m'en punit sur le champ.

Cependant je ne pouvois repousser des réflexions naturelles: ce petit bateau me disoit-je, est venu jusqu'à moi; il étoit donc entraîné par un courant; il l'est donc encore; ce courant doit avoir un terme. Ah Dieu! m'écriai-je ensuite, ce terme est peut-être quelque gouffre qui va m'engloutir pour jamais! Après avoir tant souffert, ô mon Dieu! Est-il possible que votre divine bonté ne me secourera point? Appelez-moi dans votre sein, ou faites que mes alarmes cessent; car mon ame tourmentée n'y peut plus suffire.

A peine avois-je dit mentalement ces paroles, que ma vue fut frappée par une faible lueur; mon oreille l'avoit été déjà par l'effet du courant, dont le bruit redoubloit sensiblement, je prévis la fin de mes maux ou celle de ma vie; & m'armant de fermeté, je me tins prêt à tout.

Le foible jour que j'avois entrevu augmentoit avec la rapidité du courant, qui, en quelques minutes me porta dans un vaste souterrain, éclairé à peu près comme le premier, mais d'une lumière moins brillante. Cette lumière, ainsi que je l'ai observé ensuite, étoit donnée par des corps phosphoriques & électriques ; en avançant dans ce souterrain, il s'agrandissoit, & la lumière, à mesure que la voûte s'élevoit, devenoit plus blanche & plus éclatante ; bientôt la voûte épaisse qui me couvroit disparut : je ne vis plus en elle qu'un ciel de nacre qui, réfléchissant sa lumière sur les objets qui n'environnoient, me les fit appercevoir distinctement.

Je vous laisse à penser quel fut mon étonnement, quand je me vis porté au milieu d'une campagne riante, éclairée du jour le plus doux & le plus pur, & où je reconnus, à n'en pouvoir douter, les traces admirables de l'industrie humaine, empreintes au loin, sur le sol. A la vérité, les fruits, les arbres, les plantes, m'étoient inconnus ; mais je n'en fus pas moins assuré de trouver bientôt dans ces habita-

tions souterraines des êtres susceptibles de raison. Cependant une inquiétude vint troubler ma joie ; j'étois emporté avec la rapidité d'une flèche, & le torrent, par l'impétuosité de son cours, me paroissant prêt de son embouchure, je crus ma perte encore inévitable, si je ne trouvois le moyen de gagner la terre. Alors, & pour la première fois, j'examinai avec inquiétude ma nacelle ; préoccupé de gouvernail, d'aviron, & n'en voyant pas, j'étois prêt à me lancer à l'eau, où j'aurois infailliblement péri ; quand je heurtai du pied une espèce de manivelle. L'instinct qui veille toujours à notre conservation, me la fit mouvoir en plusieurs sens. Eh, quelle découverte précieuse & inespérée ! Mon bateau se dirigeoit, d'après les mouvemens de cette clef ! Je suis encore à sçavoir quelle espèce de mécanisme il y avoit sous le fond du bateau ; j'ai oublié de m'en faire instruire ; ce que je sçais bien, c'est qu'ayant saisi le sens favorable de l'instrument aperçu, malgré la violence des flots, je me vis en peu de tems, au bord où je me fis échouer.

J'avois agi presque sans réflexions

350 *Suite des mille & une Nuits,*

jusqu'à cet instant. En sautant à terre, et me voyant délivré des Oujakis que j'avois courus, la douleur de mon cœur vint cessa; toute ma raison se pâta; mais je n'en fus pas plus tranquille. Le souvenir de mon ami & de mon pauvre Marcel, m'oppressa le cœur; l'impossibilité de revoir jamais ma patrie, l'incertitude du sort qui m'attendoit parmi les habitants de cette contrée inconnue, me firent errez long-temps à l'aventure; enfin la curiosité de connaître mes nouveaux hôtes, me fit redoubler le pas. L'entrevis quelque chose se mouvait au loin, je me hâtai d'en approcher. Je vis bientôt que c'étoit un troupeau d'une espèce de Daims qui païssoit tranquillement des bourgeons d'arbustes. Si je les épouvante, me dis-je, j'aurai tout lieu de croire que je ferai un monstre parmi les premiers animaux de ce pays: mes craintes ne furent pas de longue durée; je me trouvai au milieu d'eux sans qu'ils parussent faire la moindre attention à moi.

Mais quelle joie indicible je ressentis, lorsque, près d'eux, je vis sur une petite éminence un de mes semblables. Un homme! son attitude, les mouvements

de sa poitrine m'annoncèrent qu'il dormoit. C'est un homme, m'écriai-je, transporté de joie ! Un mouvement de reconnaissance me fit tomber à genoux ; je rendis grâces au Souverain-Etre avec toute l'effusion d'un cœur sensible. J'allai ensuite doucement vers celui dont la vue me causoit tant de plaisir ; mes yeux le parcouroient avidement, & , ne pouvant douter de mon bonheur, je lui dis tout bas ; ô qui que tu sois, quelque soient tes sentimens, celui de l'humanité ne te sera point inconnu ; tu reconnoîtras en moi ton frère & tu l'aideras !

Ce pâtre, car c'en étoit un, ayant fait un mouvement, me découvrit, entre ses bras, un petit animal assez semblable à un renard, lequel m'avisant, se mit à faire des cris aigus qui éveillèrent son maître. Ce dernier ne m'eut pas plutôt apperçu qu'il fut incontinent debout avec un air surpris & allarmé : mais mon attitude suppliante, l'expression douce de ma figure l'ayant rassuré, je le fis passer de la frayeur à une assurance gaie & enfin à des ris immodérés. En riant ainsi il articuloit des mots dont la douceur me fit présumer que la société

dans laquelle il vivoit, n'étoit point barbare, puisqu'en effet les inflexions habituelles, de la voix sont plus ou moins douces, selon les habitudes, ou les sentimens qui nous occupent.

Après avoir ri un peu de mon côté, pour l'inviter à la confiance par cette conformité, je lui fis entendre, & il me comprit très-bien, que j'avois besoin de prendre quelque nourriture. Dans un clin d'œil il m'apporta un morceau de gâteau d'une espèce de riz qui ne me parut point mauvais; il alla chercher aussi sur le dos du dain qui portoit ses provisions, une sorte d'outre dans laquelle étoit une liqueur dont je n'avalai qu'une gorgée, craignant qu'elle ne me fit mal; après cela il me fit signe qu'il alloit retourner à l'endroit d'où il étoit venu; je lui témoignai que j'en étois bien aise & je l'étois en effet. Il me raconta de connoître l'espèce de peuplade à laquelle il appartenoit. Mon pâtre monta sur un de ses dains me fit monter sur un autre, & nous partîmes au petit trot, avec le troupeau, & le petit renard qui voltigeoit sur les côtés; chemin faisant, mon compagnon se mit à chanter une chanson à refrain qui ne me parut pas dénuée de mélodie.

Il y avoit une demie heure que nous cheminions de cette manière; je cherchois, au loin, l'endroit où nous arrêterions, lorsque je le vis à une portée de pistolet, dans un fond, au bout d'un petit sentier, vers lequel nos animaux se jetèrent. Du plus loin qu'on nous vit, on accourut à nous. Bientôt nous fumes entourés d'une centaine de personnes de tout âge. Mon conducteur ne cessoit de rire; ses compatriotes en faisoient autant. Dans bien des endroits de l'Europe, la tourbe campagnarde se seroit divertie plus grossièrement à mes dépens: ici les ris n'avoient rien de déplaisant pour moi. J'augurai même très-bien d'une réception qui se faisoit aussi gaiement. La gaieté, me disois-je, ne peut être que la compagne de l'innocence.

A mesure que nous avançons, le cortège grossissoit; mais je n'en étois nullement alarmé; l'air de douceur et d'honnêteté répandu sur toutes les physionomies, avoit rendu tout-à-fait le calme à mon esprit. Nous arrivâmes, ainsi entourés, à la ferme du bon père. Il me présenta à son maître, autant que je pus le deviner; ce dernier ne rioit

point, comme l'autre ; il jeta sur moi un regard tranquille ; & après m'avoir examiné froidement, il fit un signe à mon introducteur, qui m'emmena dans une cabane dont le plafond étoit semé d'herbes assez douces, au milieu étoit une table à rebords, couverte de métal, sur laquelle je vis que l'on faisoit du feu, dont la fumée se dissipoit par une ouverture faite au plus haut du comble, formée en pyramide quadrangulaire. Il y avoit aussi quelques sièges & plusieurs instrumens de ménage, singulièrement travaillés ; qu'il seroit trop long de détailler. Ce qui me fit infiniment de plaisir, ce fut un vase de bois plein d'un lait aussi doux que celui de chèvre : j'en bus avec délices ; le bon père m'y ayant invité ; après quoi, fatigué, plus d'esprit encore que de corps, je m'endormis sur un monceau d'herbes sèches.

A mon réveil, je vis une femme qui me considéroit par une petite fenêtre de ma cabane ; s'étant apperçu que je ne dormois plus, elle me témoigna avec un sourire obligeant que mes provisions avoient été renouvelées ; mais c'est en vain qu'elle me pressa d'en faire usage, tout ce qui a été de plus expressif pour

rendre une impression rapide & profonde, ne rendroit que foiblement ce que je sentis, quand le rideau du sommeil, tout-à-fait levé de dessus mes yeux, me permit de fixer celle qui me parloit. Mon existence s'agrandit tout-à-coup : j'entrevis la possibilité d'un bonheur dont je n'avois pas d'idées; il me sembla que j'étois devenu le bien-aimé du Ciel, qui m'avoit conduit à tout ce que la nature avoit fait de plus beau.

Je ne sçais comment sont faits les autres hommes; mais je me rappelle, & ce n'étoit point de l'orgueil, que je ne doutai pas un instant que cette jeune personne ne devînt ma femme, sans sçavoir si elle étoit libre, ni ce qu'elle étoit, sans connoître ni les mœurs ni les loix d'un pays que je voyois pour la première fois, je m'écriai : c'est elle ! la voilà, cette moitié de ma vie dont l'absence depuis long-tems, me cause une langueur & un trouble qui me rendoient si misérable; j'ose dire que je ne me trompai pas plus au sentiment qu'elle éprouvoit, qu'elle ne se méprit au mien. Sans pouvoir nous parler, notre ame étoit dans nos yeux, & le langage de l'ame est de tous les pays.

Dès ce moment, la belle Féлина fut mon unique pourvoyeur; elle me rendit ma cahute si chère que j'en sortois rarement. La beauté des domaines de mon hôte ne m'eut pas dédommagé des précieux entretiens que j'avois avec Féлина, car nous nous entendîmes bien vite.

En peu de mois, je fus en état de faire part à mon aimable Féлина de mes sentimens & de mes aventures. L'ingénuité de l'âge d'or regnoit dans ses discours; cette charmante fille me payoit du plus tendre retour, & ce qui rendoit notre bonheur encore plus grand, son père approuvoit nos sentimens. Depuis mon arrivée, je n'avois laissé passer aucun jour sans lui rendre les devoirs de la reconnoissance. A mesure que je me faisois mieux entendre, je remarquois qu'il me voyoit avec plus d'intérêt; je présumai qu'un jour cet intérêt s'accroîtroit assez pour en recevoir des preuves plus chères encore à mon cœur.

Féлидуде, c'est le nom de mon hôte, étoit un homme extrêmement sérieux, mais dont le naturel n'en étoit pas moins sensible. Peu-à-peu nous nous

liâmes si bien, qu'il ne pouvoit plus se passer de moi. Je l'accompagnois dans les promenades solitaires, &, comme il étoit alors entièrement à moi, je lui faisois une foule de questions, que d'abord il ne satisfit pas toutes; mais insensiblement, ayant gagné toute la confiance, il résolut de me contenter sur tous les points qu'il m'importoit de connoître pour me conduire parmi les Affiliens, de manière à m'en faire considérer. Je voulois devenir digne de Féline : je ne voyois rien de mieux que de prendre son respectable père pour instituteur. Rien ne lui étoit étranger des connoissances de ses compatriotes. Après avoir successivement occupé les premiers emplois près du Prince des Affiliens, il s'étoit déterminé à quitter la cour pour vivre dans la solitude & il avoit choisi pour sa retraite la terre où il m'avoit reçu.

Je crus devoir profiter des dispositions de Félidule, pour le prier de consentir enfin à mon union avec sa fille, mais toutes les fois que j'en venois à ce point, je le voyois tomber dans une rêverie profonde. Un soir que je le pressois plus que je n'avois encore fait,

398 *Suite des mille & une Nuits,*

il me dit : je t'ai nommé mon fils, & tu es, après ma Féline, ce qui m'attache le plus à la vie ; mais je ne sçais comment concilier votre union avec nos loix : ce pays respecte tellement ses usages qu'il ne craint rien tant que les innovations & c'en seroit une que l'alliance d'une Affilienne avec un étranger. Je ne te dissimule pas que le Prince, quelques jours après ton arrivée ici, m'a fait demander qui tu étois : je lui ai dit que tu venois d'une région inconnue, & que probablement il y avoit un autre monde que le nôtre. Le Monarque éclairé a fouri, en disant qu'il ne voyoit rien d'impossible à cela ; mais nos raisonneurs scientifiques n'ont pas pris la chose de même ; ils prétendent que *l'Asslie est l'univers au bout duquel il n'y a rien. La pluralité des mondes est, selon eux, absurde, parce que, disent-ils, il s'en suivroit que l'Univers seroit infini & qu'il n'y a d'infini que Dieu.* Ils soutiennent que le vide est absolument nécessaire, & que l'étendue illimitée de la matière est impossible, puisqu'alors, ajoutent-ils, rien ne sçauroit se mouvoir. En conséquence, ont-ils conclu, cette créature extraordinaire venue ici, je

ne sçais comment, ne peut être qu'une production monstrueuse de la Nature ; & de l'orgueil il faut se défier.

D'après cette décision de nos sages, tu penses bien, continua Féridole, que les pères de la loi ne consentiront point à r'uir à ma fille. Il m'est revenu, d'ailleurs, que tes occupations alchimiques, les figures extraordinaires que tu traces souvent, la nouveauté de ton accent & de ses manières, tout inquiète de plus en plus nos sçavans, & que leur inquiétude se répand parmi le peuple. Je ne sçais quel parti prendre, ajouta-t-elle, après un instant de silence, & je tremble qu'on exige de moi, ton éloignement. Ces derniers mots furent entendus de Féline qui venoit à nous. Une pâleur mortelle couvrit ses joues, elle tomba presque sans vie, aux genoux de son père, nos soins empressés l'ayant fait revenir : Ô mon bon père, dit-elle, quels maux nous faites vous entrevoir ? Mon enfant, je n'y survivrois pas, lui dit Féridole. Aussi tout vieux que je suis, si l'on m'ordonne de m'éloigner de l'Inde, je lui proposerai de le suivre en Europe ; nous avons assez de richesses pour y vivre heureux.

400 *Suite des mille & une Nuits.*

J'aime mon pays ; j'aime encore mieux le bonheur de ma fille & de mon ami ; oui , mes enfans , comptez que la mort seule ou la violence pourra me séparer de vous.

Depuis ce moment , nos jours s'écouloient dans des tranfes mortelles : à chaque instant nous craignions d'être séparés , par l'autorité ou la superstition. Il me vint dans l'idée de tenter d'éclairer les Affiliens. Je fis un ouvrage où je démontrai le *vide* contraire à la raison , & la possibilité de la pluralité des mondes , conséquente du *plein*. Je me rappelle qu'il finissoit par cet apologue.

« Un jour une Salamandre , habitante d'un volcan , s'étant égarée , vint aux limites de l'Affilie où elle vit un monde nouveau. De retour dans ses foyers , elle publia les merveilles qu'elle avoit vues , & soutint que c'étoit à tort que les Salamandres croyoient que le Royaume du feu étoit le seul habité & habitable ; elle affura positivement qu'après cet empire , il y avoit autre chose que rien , qui pouvoit bien conduire à autre chose encore. Pour toute reponse , d'abord on lui rit au nez : elle eût beau déduire ses raisons ,

dire qu'elle avoit apperçu du mouvement & de la matière, & que par-tout où il y avoit l'un & l'autre, il pouvoit y avoir des productions animales & végétales; tout cela parut misérable. Comment, se disoit-on, est-il possible de vivre dans un autre élément que le feu? c'est lui qui anime la nature; &, par-tout où il n'est pas, on ne trouve que la mort.

Pendant nombre d'années on lui ferma la bouche avec ces beaux raisonnemens; mais elle cria tant, si long-tems, & si haut, ce qu'elle avoit vu, qu'à la fin elle se fit un petit parti qui intrigua de manière, qu'il fut décidé que la Nation nommeroit deux députés du nombre des incrédules pour aller reconnoître ce qu'il en étoit. Une fameuse Politique du pays enseigna aux Ambassadrices l'art de prendre toutes sortes de formes pour parcourir l'univers incognito.

Elles se mirent bientôt en marche, & arrivèrent d'abord aux confins de l'Assilie. Ce ne sont plus des Champignons de feu, nourriture ordinaire des Salamandres, ce sont des animaux, des arbres, à l'air libre. Cette manière

402 *Suite des mille & une Nuits,*

d'être si différente de la leur, les étonne ; elles voyent & doutent encore. Mais après avoir long-tems vu & touché, les voilà qui se mettent à faire des raisonnemens à perte de vue, qui amenèrent ce beau résultat : que tout ce qu'elles voyoient étoit mal organisé, ridicule ; que les Salamandres, seules, étoient des êtres achevés ; & que la nature, pour son honneur, ne pouvoit avoir fait beaucoup de ces bîfâtes productions. Cependant elles en trouvèrent pendant cinquante lieues, à leur grande mortification, en répétant à chaque pas, qu'elles alloient trouver le vide, c'est à dire, l'endroit où il n'y a rien (car cela a passablement besoin d'être expliqué), ou des Salamandres, seuls êtres capables de peupler dignement l'univers.

Après avoir traversé l'Affilie, elles apperçurent un torrent : voilà sûrement où se termine ce monstrueux pays, dit l'une d'elle ; pas du tout, répondit l'autre, car je vois encore des animaux, & elles entrèrent. Mais comment se peut-il qu'ils puissent vivre dans cette humidité, dit une de leurs excellences ? Ils ne respirent point comme ceux que

nous venons de quitter : ils sont donc soumis à d'autres combinaisons ? Je commence à croire que la nature n'est pas si bornée que je le pensois , pour donner & conserver l'existence. Taisez-vous , répondit l'autre ! vous avez toujours été prompt à vous décider. Avant tout , voyons & examinons encore : un esturgeon s'étant approché , elles s'entretenirent avec lui par signes. Ce dernier fut aussi surpris d'apprendre que l'on pouvoit vivre ailleurs que dans l'eau , que les Salamandres l'avoient été en s'assurant que les êtres ignés n'étoient pas les seuls qui fussent au monde , & que leur Royaume ne regnoit pas dans le *vide*.

Sur ce pied là , je m'attends que nous allons en voir de belles : si cela continue , dit une de leurs excellences ! & elles pénétrèrent sur la terre.

Après l'avoir examiné sur tous les points : oh , pour le coup ! notre Royaume n'est qu'une taupinière en comparaison de tout ceci , dit l'une à la bonne heure , répondit l'autre : il me paroît décidé qu'il n'y a pas tout-à-fait que des Salamandres dans le monde. Mais il n'en résulte pas que l'univers soit

404 *Suite des mille & une Nuits,*

infini. Nous avons enfin vu tout ce que nous pouvions voir. Et vous conviendrez qu'il n'y a rien au-delà ; puisque voilà plusieurs fois que nous revenons au même point. — Attendez donc, dit l'autre excellence : il me semble que je vois d'autres corps au-dessus de nous : qu'est-ce que c'est que cette lumière qui nous éclaire le jour ? & cette immense quantité de petits points brillans que nous appercevons la nuit sur nos têtes ? je voudrois savoir ce que c'est que tout cela avant de retourner dans notre pays ! Bon , cela ne vaut pas la peine , reprit l'autre , c'est si petit ! Voyons toujours , repliqua la curieuse ; quand on voyage pour s'instruire , il est bon de tout observer.

Voilà les Salamandres qui courent de planètes en planètes , en répétant toujours ; voyons jusqu'au bout , à la fin nous ne pouvons pas manquer de trouver le *vide* , ou le Royaume des Salamandres. En arrivant dans le Soleil , elles furent étonnées de ne le trouver , ni lumineux , ni enflammé. Du Soleil , elles allèrent dans la région des étoiles fixes , ou nommées ainsi. Par-tout elles trouvèrent du mouve-

ment, des combinaisons animales & végétales; & toujours dans le dessein de trouver la fin de l'univers, c'est-à-dire, selon l'espèce Salamandrine, le vide; elles sont encore en voyage.

Mon ouvrage fut traité de libelle séditieux; & j'aurois été la victime de la persécution qu'il me suscita, si le Prince philosophe qui gouvernoit l'Assirie, ne m'eût fait conseiller de prévenir la rigueur des loix, par une prompte fuite. Félidule & sa fille se décidèrent à me suivre avec une fermeté stoïque. Après nous avoir munis de ce qu'ils avoient de plus précieux, nous repassâmes à l'aide de ma boussole hiéroglyphique, par les lieux qu'elle m'avoit indiquée, & nous arrivâmes avec un bonheur presque inespéré, à Alexandrie. Quelques jours après, nous renouvelâmes, Félina & moi, au pied des Autels, la foi que nous nous étions promise.

Nous vécûmes ainsi pendant un an, aussi heureux que des hommes, peuvent l'être. Mais hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée; le tendre, le bon, le courageux Félidule mourut entre nos bras, après nous avoir long-

sems caché l'altération que caufoit à ses organes, déjà très-affoiblis par l'âge, la différence du climat.

Après la mort de ce bon père, nous résolûmes de quitter l'Égypte. Nous profitâmes de la première caravane, & nous arrivâmes à Bassora sans avoir éprouvé aucun événement fâcheux. Mais à peine y fûmes-nous établis, que j'eus le malheur de perdre ma chère Féliné. Un crachement de sang que rien ne put arrêter, me l'enleva en vingt quatre heures. Dès ce moment je renonçai à tout engagement avec le beau sexe, & je ne m'occupai que de la Médecine. Je fus bientôt connu par les Cures merveilleuses que je faisois. A quelque extrémité que se trouvat un malade, au moyen de ma *Pazgée* salutaire, j'étois sûr de le guérir.

Je n'exigeois aucun salaire, & les présents que je ne pouvois refuser des riches, me servoient à rendre les pauvres moins malheureux. Je commençois à jouir de la vie, rien ne me faisoit plus de plaisir que de soulager & visiter les pauvres, & leur rendre la vie plus douce, en leur procurant les moyens de la passer dans une honnête médiocrité.

De toutes parts on venoit me consulter. Ma maison étoit tous les jours remplie de malades que l'on m'apportoit , & que je renvoyois parfaitement guéris.

Tant de bienfaits que je rendois à l'humanité souffrante me firent des ennemis. Je passois dans l'esprit des uns pour un homme qui avoit sûrement fait un pacte avec le diable. Les autres me croyoit possesseur de la pierre philosophale.

Le Cadi, un jour, m'envoya chercher; il m'avertit des propos scandaleux que l'on tenoit sur mon compte. Je n'eus pas de peine à le désabuser. Je lui fis entendre que tout mon secret consistoit dans la connoissance parfaite que j'avois tant de l'intérieur du corps humain que des remèdes pour le guérir; & que sur la plainte d'un malade, au moyen d'une Panacée ou médecine universelle de ma composition, j'étois sûr de lui rendre la santé en moins de vingt-quatre heures. Il voulut être convaincu de ce que je lui avançois. Il fit aussitôt transporter chez lui plusieurs malades, presque moribonds, & m'ayant demandé si je serois assez habile

pour les guérir radicalement. Je l'en assurai. Après les avoir visité les uns après les autres, ils étoient effectivement à toute extrémité, je leur fis prendre de mon élixir, & j'eus la consolation de les voir en deux heures revenir entièrement. Le Cadi émerveillé, m'avoua que tous les malades que je venois de guérir, étoient depuis deux jours, abandonnés des Médecins.

Il me renvoya, en me conseillant d'être un peu plus circonspect à l'avenir, afin de ne pas nuire à ceux qui exerçoient le même art que moi. Qu'il y en avoit parmi eux de très-puissans, & qui étoient très-bien auprès du Sultan : je le lui promis. Mais pouvois-je être sourd aux cris des malheureux ?

Il ne se passoit point de jours que ma maison ne fut environnée de malades. Ces pauvres misérables étoient obligés d'attendre leur tour pour entrer chez moi. Soit que mes ennemis se plaignissent au Sultan, soit mes voisins, par l'embarras que leur causoit la quantité de brancards qui alloient & venoient journellement devant leur porte & qui obstruoient, je l'avoue, la voie publique ;
jugez

Jugez de ma douleur, lorsqu'au milieu d'une nuit où je reposois paisiblement, une troupe de soldats entra dans ma chambre. Le Cadi à leur tête, me montrant les ordres du Sultan, je fus enlevé & conduit dans les prisons. J'eus beau interroger ceux qui m'approchoient dans ce sombre réduit, pour sçavoir le sujet de ma détention, tout le monde étoit sourd à ma voix. Il n'y avoit pas trois mois que j'étois enfermé, qu'une nuit j'entendis ouvrir les portes de mon cachot. Levez-vous, me dit-on... Je crus alors que la divinité bienfaisante que j'invoquois tous les jours pour me délivrer de ma captivité avoit daigné se rendre à mes vœux. Je suivis le geolier, mais quelle fut ma sur-prise, lorsque je vis à la porte de la prison deux Jannissaires & trois chevaux sur l'un desquels on me fit monter. Après quinze jours de marche, nous arrivâmes à un port de mer : un vaisseau prêt à mettre à la voile, nous reçut sur son bord. Il nous attendoit. On me descendit à fond de cale. Après deux mois de navigation, on me fit débarquer. Je fus conduit dans les prisons de cette ville dans lesquelles j'ai passé plus de

soixante ans, privé de la lumière du Soleil & de tous les secours dont les autres prisonniers jouissoient. Sans l'extrême confiance que j'ai en la Providence, j'aurois sans doute succombé à tant d'infortunes ; mais le ciel qui n'abandonne jamais l'homme juste, a veillé sur moi ; c'est lui, sans doute, qui vous a inspiré, Seigneur, cette sage ordonnance à laquelle je dois ma liberté & le bonheur de voir un Prince si digne de regner.

Ce que je regrette le plus dans mes malheurs, c'est d'être privé de mon élixir, dont vraisemblablement on se fera emparé ainsi que de tous mes effets. Actuellement, Seigneur, que voulez vous que je devienne. J'ai plus de cent ans : j'ai perdu mes biens, mes parens, mes amis : ou faites moi reconduire en prison, ou donnez-moi les moyens de travailler pour finir ma carrière avec honneur, en continuant à me rendre utile à l'humanité.

Comment, dit le Sultan, vous pourriez, bon vieillard, vous occuper encore, pour le bonheur du genre humain, de vos sçavantes & salutaires opérations ? Oui, Seigneur, faites-moi

donner tous les instrumens qu'il me faut & vous verrez bientôt des preuves de mon sçavoir faire. Le Sultan chargea le Visir de conduire ce vénérable vieillard dans un appartement de l'un des pavillons du palais, d'en avoir le plus grand soin & de lui donner tout ce qui seroit nécessaire à ses opérations.

Philantre , les larmes aux yeux , se prosterna contre terre , baïsa un des pans de la robe du Sultan & se retira , en lui souhaitant toutes sortes de bénédictions. Le Visir procura sur le champ au vieillard toutes les drogues dont il avoit besoin pour la composition de son élixir. Après un travail de plusieurs mois , Philantre parvint à trouver le secret de sa panacée qu'il croyoit avoir perdu. Il en remplit plusieurs phioles. Son premier soin fut d'en présenter une à son bienfaiteur , ainsi qu'à Hazan Mohabed , avec les moyens de s'en servir , comme une foible marque de sa reconnoissance.

Ce respectable vieillard continua de servir l'humanité avec tant de succès , que le Sultan le nomma son Médecin , & l'admit en cette qualité au Divan où rien ne se passoit sans qu'il fut consulté.

Mouzacasem étant tombé dans une

espèce de paralysie, tous les Médecins s'empressèrent, à l'envi l'un de l'autre, de lui rendre la santé; mais loin de soulager ses maux, le Sultan au contraire empirait à vue d'œil. A peine Philantre eut-il appris l'état dangereux de Mouzacasem, qu'il s'empressa de le voir. Le Prince étoit alors sans mouvement. Il le fit frotter devant un grand feu d'une huile de sa composition dans laquelle il avoit mis de son élixir. En moins de deux jours, il rendit au Sultan sa première vigueur. Depuis ce moment, le Sultan d'Alep ne voulut point d'autre Médecin que Philantre : on fit par toute la Ville des réjouissances où les noms de Mouzacasem & de son Médecin étoient portés jusqu'aux nues. Depuis ce tems, Philantre eut toute la confiance des Princes & des Seigneurs de la Cour, mais il n'en abusa point.

Un jour que ce vieillard sortoit du Divan, d'où il venoit d'obtenir les plus grands suffrages sur la proposition qu'il avoit faite d'établir dans la Capitale une maison où tous les pauvres des deux sexes, depuis l'âge de 60 ans jusqu'à la plus grande vieillesse, feroient admis pour y recevoir des secours proportion-

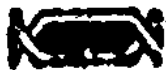
nés à leurs besoins , le Sultan l'invita à dîner avec lui. Philantre étoit bien loin de s'attendre à tant d'honneur. Après le repas , le premier Visir , qui , depuis 33 ans , occupoit cette place , vint prier le Sultan de recevoir sa démission. Je l'accepte , lui dit Mouzacasem , mais à condition que vous instruirez votre successeur des devoirs de votre charge que j'ai donnée à ce respectable vieillard. Ah Seigneur , reprit le Visir , vous ne pouviez faire un meilleur choix. Philantre étonné , vouloit refuser cette dignité , s'excusant sur son grand âge. Mouzacasem , sans l'écouter , fit assembler le Divan pour le soir même , & proclama Philantre son premier Visir , devant les Princes & les Grands de sa Cour. Il voulut qu'il logea dans son Palais.

Le lendemain , Philantre s'empressa d'aller remercier le Sultan : Prince , lui dit-il , je viens de la Mosquée pour rendre grâces au Souverain Seigneur de toutes choses , des bienfaits dont vous m'avez comblé : il étoit sans doute écrit sur les tablettes sacrées de l'Eternel , qu'après avoir passé plus de soixante ans dans les Prisons , j'occuperois un jour une des premières dignités

414 *Suite des mille & une Nuits,*

de votre Empire. N'en doutez pas, Seigneur, vous êtes l'Agent dont la providence s'est servi pour mettre fin à mes peines. Daignes notre grand Prophète, me donner assez de forces pour veiller comme je le dois, à la conservation de vos Etats, trop heureux de consacrer le reste de ma vie au service de votre Majesté. O divine providence ! que ne te dois-je point !

Je vous regarde, lui dit Mouza-casem comme un sage que le Prophète m'a fait connoître pour éclairer celui qui doit me succéder. Vos discours me font voir que vous avez toujours fondé votre espoir sur cette providence qui ne vous a jamais abandonné. Oui, Seigneur, reprit Philantre, j'ai toujours pensé que rien dans le monde ne peut déranger l'ordre des événemens tracés sur cette tablette merveilleuse qui est suspendue au milieu du septième ciel ; l'Histoire que je vais raconter à Votre Majesté servira de preuve de ce que j'avance.



HISTOIRE

De MASOUD, & de ses Compagnons de voyage.

LE Sultan Mahmoud, l'un des plus grands Souverains de l'Asie, avoit un fils puiné, nommé Masoud. Dans sa plus grande jeunesse, ce Prince montra un caractère réfléchi & un esprit modératif, si fort au-dessus de celui de son frère aîné, que Mahmoud craignit que ce Prince, né à côté du trône, ne voulut s'y placer au préjudice de l'Héritier présomptif.

Mahmoud n'étoit pas assez cruel pour faire mourir son fils qui n'étoit coupable d'aucun crime : mais comme il ne se sentoit aucune inclination pour lui, dans la crainte que Masoud ne devint un usurpateur, il l'éloigna, non seulement de son Palais, mais même de ses Etats : il poussa la dureté jusqu'à ne lui donner aucun secours pour sa subsistance : l'abandonnant aux soins de la providence qui toujours

416 *Suite des mille & une Nuits,*

veille sur les malheureux qui ont confiance en elle.

Une disgrâce si peu méritée, loin d'abattre le jeune Masoud, ne l'étonna même pas. Persuadé par l'étude profonde qu'il avoit faite de la loi de Mahomet, de cette fatalité à laquelle rien ne peut résister, & qui entraîne les événemens sans que la prudence humaine puisse en déranger le cours, il résolut de s'y soumettre.

Les esclaves à qui le Sultan son père l'avoit confié, après lui avoir fait parcourir une grande partie de l'Asie, profitant un jour de son sommeil, le laissèrent dans une forêt, où ils étoient descendus pour s'y reposer.

Masoud, à son réveil, se trouvant seul, se leve, appelle ses esclaves, les cherche, mais ce fut en vain. Il prend son parti. Il marchoit sans dessein, rêvant à son malheur, lorsqu'il rencontra un jeune homme d'une rare beauté, & dont la politesse égaloit la bonne mine. Cet inconnu, prévenu lui-même par l'extérieur du Prince, lui demanda la permission de voyager avec lui. La nécessité, l'occasion, la conformité de fortune, unirent tellement ces deux

jeunes aventuriers , qu'en moins d'un jour ils prirent l'un pour l'autre une entière confiance. Un troisième voyageur se joignit à eux le lendemain ; c'étoit le fils d'un Négociant qui paroissoit bien instruit dans la profession de son père. La conversation du nouveau venu plut à nos deux voyageurs , qui l'associèrent à leur fortune.

Un homme de la campagne , fort & vigoureux , qu'ils rencontrèrent le troisième jour , leur ayant dit qu'il alloit chercher du travail dans la ville de Laodicée , dont ils commençoient à s'approcher ; les trois jeunes gens l'admirent dans leur société , qui , jusqu'à ce moment , n'étoit pas bien pécunieuse , le peu d'argent que cette petite troupe avoit pu rassembler , ayant été bientôt épuisé par ses besoins :
« Voici l'instant , dit le Payfan à ses
» compagnons , d'employer le talent
» que le Ciel a départi à chacun de
» nous si nous ne voulons pas devenir
» les tristes victimes de la misère.

» Mes amis , répartit Mafoud , pour
» quoi nous inquiéter d'un avenir que
» nous ne pouvons ni prévoir , ni chan-
» ger : notre sort est tracé sur le livre

418 *Suite des mille & une Nuits,*

« sacré du destin. Si la providence
» nous veut quelque bien, nous en de-
» viendrons les tranquilles possesseurs,
» sans aucune peine, ni sans aucun
» travail; & si elle a décidé que l'in-
» digence seroit notre partage, tous
» nos efforts seront impuissans, &
» rien ne pourra lui faire révoquer
» ses décrets. » Le jeune homme
prenant la parole combattit le senti-
ment de Masoud dont il ignoroit la
naissance, & soutint qu'une figure ai-
mable, étoit un des moyens les plus
avantageux pour réussir dans le monde.
« Vous faites là l'éloge d'un avantage
» bien fragile, reprit le Négociant,
» la beauté est un capital qui échappe
» promptement des mains de celui
» qui la possède, & dont le revenu
» est fort incertain. Parlez-moi du
» génie, il est la véritable source des
» richesses : celui là seul peut fixer
« l'inconstance de la fortune qui réunit
» la prudence & l'activité, avec une
» profonde connoissance des affaires;
» & moi je prétends, dit l'homme
» de la campagne, que quiconque
» a des bras, & veut en faire usage,
» est sûr de ne point mourir de faim.

» Le travail est la ressource la plus
» assurée contre l'indigence ; toutes
» les autres sont incertaines. »

Masoud vit avec chagrin que ses compagnons se reposoient sur leurs talens plutôt que sur la providence. Il n'oublia rien pour les faire revenir de cette erreur, & leur cita à ce sujet plusieurs passages de l'Alcoran. Ayons confiance en Dieu, leur disoit-il, c'est son décret qui prédestine les hommes positivement ou à la gloire ou à la peine. Dieu accomplit son ouvrage tel qu'il l'a destiné & ordonné.

Le Payfan entendoit peu des matières aussi sublimes : il avoit faim, & il savoit que celui qui parloit si bien n'avoit pas de quoi vivre. Pendant le beau discours de Masoud, il alla dans la forêt la plus voisine recueillir des bois morts qu'il voyoit en assez grande abondance. Le vigoureux Payfan ramassa de ses mains & lia plusieurs fagots, & les porta sur son dos à la Ville dont il étoit fort près. Il en fit quelque argent avec lequel il acheta des vivres qui réjouirent fort la petite troupe, & notre rustre eut l'avantage de nourrir ceux qui croyoient avoir bien plus d'esprit que lui.

420 *Suite des mille & une Nuits ,*

Le jeune homme qui étoit infatué de sa figure , voulut à son tour être utile à ses camarades : il alla à la Ville ; & comme il rêvoit aux moyens de mettre à profit ce qu'il pouvoit avoir de talens , une vieille esclave l'appella , & lui dit qu'une femme riche qu'il'avoit apperçue , désiroit beaucoup de s'entretenir avec lui : notre jeune indigent n'étoit pas dans une position à se refuser à une aventure. Il se laissa conduire. Il plaît , il enchante ; & comblé des bienfaits de la courtisane , il revole vers ses compagnons avec des provisions plus abondantes que celles fournies par le Paysan.

Le fils du Négociant , honteux dans le fond de son cœur d'avoir été jusqu'alors si peu utile , résolut de servir ses camarades à sa manière : il avoit des connoissances & de grandes vues de commerce ; il emprunta quelques pièces de monnoie du jeune homme. Avec ce foible secours il sçut s'en procurer de plus grands. Il alla droit au port de Laodicée ; il apperçoit un vaisseau qui venoit se jeter l'ancre. Il savoit que les Oliviers étant presque tous morts cette année , l'huile

étoit prête à manquer, & ce vaisseau chargé de cette denrée, étoit attendu avec impatience.

Notre jeune homme se hâte de parler au Patron ; il n'étoit pas connu, mais son industrie suppléa au crédit. Je suis, lui dit-il, l'associé d'Hakkam, le plus fameux Négociant de cette Ville ; il m'envoie vous dire qu'il retient toutes les huiles qui sont sur votre navire, & comme il faut que vous profitiez de la rareté de cette denrée, nous vous en donnerons deux drachmes d'or par barriques de plus que l'année passée. Voilà des arrhes, écrivez sur votre livre & le nom d'Hakkam & le mien.

Le marché conclu, l'aventurier entra chez Hakkam. Je ne vous connois pas, Seigneur, lui dit le jeune homme en l'abordant. Mais sur la réputation dont vous jouissez, j'ai cru devoir vous rendre un grand service, & coopérer un peu à l'accroissement de votre commerce. J'ai sçu que vous n'aviez plus d'huile dans vos magasins. Je viens d'arrêter sous votre nom & le mien, toutes celles qui viennent d'arriver. Hakkam enchanté, ratifie

422 *Suite des mille & une Nuits ,*

le marché conclu. Ils vont ensemble au port , & monte sur le vaisseau qu'une foule de Marchands entouroient , & qui virent avec douleur qu'on les avoit prévenu.

Hakkam paya fidèlement le patron , & récompensa libéralement l'industriel courtier , qui bien content d'une telle aubaine , courut porter à ses camarades le fruit précieux de son industrie , qui les soutint pendant plusieurs jours.

« Mes chers amis , dit Masoud , vous
» avez été tous trois fort heureux
» chacun dans votre genre , mais vous
» vous trompez bien fort , si vous
» croyez avoir fait autre chose qu'exé-
» cuter les décrets de la providence
» qui a conduit toutes vos opérations.
» Nous sommes des instrumens aveu-
» gles ; j'ai moins de talens que vous
» trois ; mais qui sçait ce que l'Etre
» souverain veut faire de moi : j'irai
» demain à la Ville , résigné entière-
» ment au sort qui m'y attend. »

Le lendemain , le fils du Monarque , après avoir fait une ardente prière à celui qui gouverne tout si sagement , se mit en marche sous la conduite de

son étoile. Il entra dans la Ville , & le premier mot qu'il entend est : « notre » Sultan vient de mourir , & nous » n'avons aucun rejetton d'un si bon » maître : qui nous gouvernera avec » autant de sagesse que lui ? » Le deuil paroissoit aussi sincère que général ; chacun pleuroit & déchiroit ses vêtements.

Masoud écoutoit avec avidité ; & comme il n'étoit pas affligé & qu'il ne versoit pas de larmes , son air froid & curieux déplût à quelques serviteurs du bon Monarque , & rendit bientôt Masoud suspect. La douleur est injuste. Il fut pris pour un espion ; on l'entoure , on se saisit de lui au moment où le corps du Sultan étoit porté vers sa sépulture. La providence que le jeune Prince réclamoit toujours , le conduisit vers le plus noir des cachots , ou chargé de fers , il fut oublié plus de deux jours sans qu'on lui apportât de nourriture.

Masoud souffroit avec courage la faim , la soif & l'ignominie : & en pensant à la providence dans laquelle étoit tout son espoir ; il se consolait , lorsqu'il entendit marcher des hommes

qui lui ordonnèrent de les suivre, pour paroître au Divan.

Mafoud suivoit ses Gardes résigné à la mort qu'il avoit déjà vu de près. Les Grands, assemblés dans la chambre du trône, n'étoient pas d'accord sur le choix de celui qui devoit le remplir. L'un d'eux effrayé des suites d'une guerre civile, leur avoit représenté que l'ennemi entretenoit des espions dans la ville; qu'un de ces espions étoient déjà dans les fers, que plusieurs autres pouvoient être échappés à la vigilance des Ministres. Les Grands, intimidés par ce récit, envoyèrent chercher l'espion arrêté, & voilà pourquoi Mafoud étoit introduit dans l'Assemblée.

Le fils de Mahmoud interrogé, ne déguisa ni son nom, ni sa naissance, ni même les raisons qu'il soupçonnoit que le Roi son père avoit eues de l'éloigner de lui, ni les réflexions qui avoient occasionnés les aventures qui lui étoient arrivées jusqu'au moment de son arrestation.

Mafoud s'énonçoit avec beaucoup de noblesse & d'éloquence: la naïveté de son récit, sa constance dans ses

malheurs , sa confiance dans l'Étre suprême , la sagesse de ses discours , la rigueur de son sort , & la pureté de sa conduite , émurent tous les assistans. Plusieurs d'entr'eux qui avoient voyagé , reconnurent ses traits qu'ils avoient vus à la Cour du Sultan son père. Dans l'embarras où ils étoient tous de choisir un de leurs égaux pour leur maître , ils convinrent presque unanimement d'élire Masoud.

« Le Ciel , sans doute , s'écria le
» Prince qui présidoit l'Assemblée ,
» nous a envoyé cet étranger pour
» terminer nos différends. Celui - là
» seul est digne de régner sur nous ,
» qui , issu d'un Sang Royal a les
» vertus de ses ancêtres à imiter , &
» leurs traces à suivre. Les malheurs
» qu'a essuyés ce jeune Prince , l'ex-
» périence qu'ils lui ont donné , son
» air noble & majestueux , tout nous
» présage qu'il fera un grand Roi ,
» uniquement occupé du bonheur &
» de la gloire de ses sujets. »

Toute l'Assemblée applaudit ce discours & reconnut Masoud pour souverain. Il passa dans un instant de la prison sur le trône. On prépara précie-

pitament le couronnement de Masoud : on le revêtit d'une robe précieuse ; & l'ayant fait monter sur un elephant blanc , on promena le nouveau Monarque dans les principales rues de la Ville pour l'exposer au respect , presque à l'adoration de ses nouveaux sujets.

Trois jours s'étoient passés depuis que Masoud avoit quitté ses compagnons d'infortunes. Ceux-ci qui aimoient le fils du Monarque & qui craignirent pour un étranger sans ressource les traitemens que leur camarade avoit effectivement essuyé d'abord , s'étoient transportés à la ville , tourmentés de la plus vive inquiétude.

Ils apprirent en entrant dans la ville qu'on avoit proclamé un nouveau Sultan. Ils espéroient qu'un jour du couronnement seroit un jour de grace pour tous les malheureux. Masoud parcouroit la principale rue d'Antioche. Quelle surprise pour nos trois étrangers de reconnoître dans le nouveau Monarque leur camarade !

Masoud , tout Sultan qu'il étoit devenu , daigna les reconnoître ; il les fit approcher : « voici , mes amis , » leur dit-il , au milieu de tout le

« peuple , un des plus grands effets
« de la providence. Croyez vous que
« ce soit moi qui me soit fait Sultan
« de Laodicée , & quand je verserai
« sur vous les bienfaits que vous doit
« ma reconnoissance , croyez vous
« tenir de moi ce que le Tout-puissant
« vous a réservé ? nous sommes tous
« les esclaves de l'Etre suprême , mais
« aucun de nous ne sçait le sort qui
« l'attend. » Il combla de biens ses
compagnons de misere , & il fit le
bonheur de son peuple par un gou-
vernement sage & éclairé.

Seigneur, continua Philantre, cette
histoire doit dissiper vos doutes, &
vous convaincre que personne ne peut
éviter sa destinée.

*Conclusion de l'Histoire d'Hazan-Mo-
habed, de la Princesse Zulmatide,
& du Vieillard Centenaire.*

Quoique la place de grand Visir
occupât beaucoup Philantre, ses mo-
mens les plus précieux & les plus
chers à son cœur, étoient de soulager
le peuple dont il recevoit tous les jours
mille bénédictions.

Après les premiers jours qui furent

428 *Suite des mille & une Nuits ,*

consacrés au plaisir , Mouzacasem qui se sentoît infirme & fort âgé , résolut de faire monter son petit fils sur le trône. Il communiqua son dessein au Divan. Les Princes applaudirent , & Hazan-Mohabed fut proclamé Sultan avec une satisfaction incroyable des grands & du peuple.

Hazan & Zulmatide qui n'avoient plus rien à désirer , régnèrent ensemble pendant une grande suite d'années. Rien n'altéra jamais la vivacité de leurs sentimens ; & Zulmatide ne s'appliqua toute sa vie qu'à faire le bonheur d'un époux , qui , après les momens consacrés au bonheur de son empire , ne fut occupé que du soin de lui plaire.

Fin du premier Volume.



553651